



**HAL**  
open science

**L'indien Blanc : étude du Dernier des Mohicans (1826)  
de James Fenimore Cooper et du Récit de la vie de Mrs.  
Mary Jemison (1824) de James Seaver**

Charlotte Colliat

► **To cite this version:**

Charlotte Colliat. L'indien Blanc : étude du Dernier des Mohicans (1826) de James Fenimore Cooper et du Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison (1824) de James Seaver. Littératures. 2010. dumas-00515466

**HAL Id: dumas-00515466**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00515466v1>**

Submitted on 7 Sep 2010

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Université Stendhal (Grenoble 3)**  
**UFR de Lettres et civilisations**  
**Département de Littérature générale et comparée**

## **L'indien Blanc**

**Etude du *Dernier des Mohicans* (1826) de James Fenimore Cooper et du  
*Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* (1824) de James Seaver.**

Mémoire de recherche en 30 crédits pour un Master 1 de Lettres et Arts, spécialité  
«Approches comparatives ».

Présenté par :  
Charlotte Colliat

Directeur de recherches :  
Mme Agathe Salha  
(Maître de conférences)

Année universitaire 2009-2010

## Table des matières

<b>Introduction</b> .....	p4
<b>I L'indien des blancs : représentation de l'autre, exotisme et ethnocentrisme</b> .....	p9
<b>A- Deux livres, deux mondes</b> .....	p10
<b>B- A la beauté, le cœur ; au laid, la trahison</b> .....	p14
1-The Noble red man (1870), Mark Twain.....	p14
2-Sheninjee et Uncas versus Hiokatoo et Magua.....	p15
3-Brouillage.....	p18
<b>C Le frisson délectable</b> .....	p24
1-Fascination et catharsis.....	p25
2-Ekphraseis.....	p26
3-Le physique des indiens, moteur du <i>Dernier des Mohicans</i> .....	p28.
<b>D Le tabou de relations charnelles et sentimentales interraciales</b> .....	p31
1-Un tabou ancré dans les esprits.....	p31
2-L'amour et le risque.....	p32
3-Le motif du mariage forcé.....	p34
4-Uncas, Cora et Magua.....	p37
<b>II L'indien à peau blanche : acculturation, transculturation et hybridation</b> .....	p44
<b>A Natty et Mary : Œil-de-Faucon et Dickewamis</b> .....	p46
<b>B De part et d'autre de la frontière</b> .....	p51

1-Natty, un homme dont « la peau n'est ni rouge ni blanche ».....	p51
2-Mary, une héroïne sentimentale chez les indiens.....	p56
<b>C « L'acculturation à rebours ».....</b>	<b>p60</b>
<b>D Un hybride, des hybrides.....</b>	<b>p64</b>
1-Magua et les fils de Mary Jemison : les ravages de la civilisation chez les indiens.....	p65
2-Travestissement et révélations pour les blancs contaminés par le monde indien.....	p68
<b>III Un monde devenu blanc : nationalisme et réception.....</b>	<b>p75</b>
<b>A « The vanishing Indian ».....</b>	<b>p76</b>
1-Le mythe de la disparition de l'autochtone.....	p79
2-Nostalgie.....	p80
3-La nation iroquoise : des traîtres par nature.....	p82
<b>B Réception des œuvres au XIX<sup>e</sup> siècle.....</b>	<b>p87</b>
<b>C Mythologie du Nouveau Monde et colonisation de la parole.....</b>	<b>p92</b>
1-Deux récits de fondation.....	p92
2-La voix indienne.....	p96
<b>D Deux cents ans après la première publication.....</b>	<b>p101</b>
<b>Conclusion.....</b>	<b>p106</b>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>p108</b>

## INTRODUCTION

« [...] La découverte de l'Amérique ou plutôt des américains, est bien la rencontre la plus étonnante de notre histoire » nous dit Tzvetan Todorov dans la *Conquête de l'Amérique*. De fait, les indiens n'ont a priori rien à voir avec les nouveaux arrivants européens: ils sont nomades, vivent en synergie avec la nature, ne croient pas en Dieu et pratiquent la polygamie. Ils ne connaissent pas non plus ni l'écriture ni l'imprimerie. En bref, selon les critères de la civilisation européenne les habitants du Nouveau Monde sont des sauvages, on se demande même s'ils ont une âme. Toutefois, en 1825, indiens et blancs se fréquentent depuis plus de trois cents ans, et on peut supposer qu'ils ont appris à se connaître à défaut de se comprendre. Sauf qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la seule tribu qui vive encore à l'est du Mississippi, est celle des Cherokee. Les indiens ne font donc quasiment plus partie du quotidien des tous récents Etats Unis d'Amérique : la colonisation du pays a repoussé la frontière sauvage de plus en plus loin et forcé les tribus qui y vivaient à s'installer de plus en plus à l'ouest. Au fond, en 1825, la frontière entre le monde des indiens et celui des blancs est encore d'actualité, les indiens représentent toujours l'inconnu et l'étranger.

A la fois proche et lointain, le monde des indiens d'Amérique du Nord va inspirer de nombreuses productions littéraires dont le *Dernier des Mohicans* (1826) de James Fenimore Cooper et le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* (1824) de James Seaver. Le premier est un roman d'aventures à la Walter Scott, il raconte, sur fond de guerre de Sept ans, le sauvetage d'Alice et Cora Munro, les filles d'un colonel anglais, enlevées par Magua, un diabolique iroquois. Le second s'inscrit dans le réel en cela qu'il relate la vie de Mary Jemison, une fille de colons irlandais née en 1743 et qui a passé sa vie parmi les Seneca après avoir été enlevée à l'âge de douze ans. Le *Récit de la vie de*

*Mrs. Mary Jemison* s'inscrit donc dans la tradition américaine du récit de captivité<sup>1</sup>. Mais s'il reprend effectivement quelques topoï du genre comme l'illustration de la sauvagerie des indiens, il s'en éloigne par le choix final de Mary de rester vivre parmi les Seneca. A vrai dire elle est même l'une des seules à faire un tel choix, dans les autres récits de captivité comme celui de Mary Rowlandson, le ou la captive finit toujours par retrouver le monde des blancs. Contrairement, aux autres récits de captivités, le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* ne va donc pas être l'histoire d'un retour à la civilisation, mais celui d'une acculturation. Au fond, c'est un ouvrage assez unique dans son genre, tout comme le *Dernier des Mohicans* en fait. En effet, ce dernier, loin de réduire les indiens à de simples rôles de figuration, les met au centre de son récit et en fait même des personnages moteurs de l'intrigue. C'est le cas par exemple de Magua, dont la fureur vengeresse permettra la rencontre entre les filles du colonel Munro, et le trio Natty, Chingachgook et Uncas. En d'autres termes, le *Dernier des Mohicans* et le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* sont uniques car ils mettent le monde indien au centre de leur récit, et pas uniquement de manière négative : Uncas et Chingachgook vont tout faire pour sauver les deux jeunes filles et Mary aime ses sœurs indiennes « de la même façon qu'[elle] aurait aimé [sa] propre sœur si celle-ci avait vécu et qu'[elle] avait été élevée avec elle<sup>2</sup> ».

Mais, en dehors de cela et du fait que ces deux ouvrages mettent l'enlèvement et la détention de femmes blanches au centre de leur récit, c'est la présence de deux indiens blancs qui les rapproche. En effet, Mary Jemison et Nathaniel Bumppo, le personnage central du *Dernier des Mohicans* sont blancs par la naissance et la couleur de leur peau, mais indiens par leur comportement et leur mode de vie. De fait,

---

<sup>1</sup> Les récits de captivité étaient, avec les romans d'aventures, les best-sellers du XIX<sup>e</sup> siècle, tant en Amérique qu'en Europe. Ils racontaient les souffrances supportées par les captifs blancs lors de leur détention chez les indigènes. Le premier récit de captivité incluant des indiens, est *Sovereignty and goodness of God* de Mary Rowlandson (1682). Voir, VAN DER BEETS, Richard. *The Indian captivity narrative : An American genre*. New York : UP of America, 1984. -62p-.

<sup>2</sup> JEMISON, Mary. *Récit de la vie de Mrs Jemison enlevée par les Indiens en 1755 à l'âge de douze ans*. Mayenne : Editions Aubier Montaigne, 1978. -205p. – (Aubier/ Etranges Etrangers)

Nathaniel Bumppo, vit dans la forêt en compagnie de Chingachgook et d'Uncas, ses amis Mohicans, et refusera toujours de se marier et de se fixer, s'opposant ainsi au mode de vie sédentaire des euro-américains. Mary Jemison, quant à elle, est adoptée par une famille Seneca peu après son enlèvement. Après quelques années, elle finit même par épouser un indien, se coupant ainsi progressivement de ses racines blanches : elle refuse carrément de réintégrer le monde blanc quand l'occasion lui est offerte. En fait, Mary et Natty ont franchi la frontière entre le monde des blancs et celui des indiens. Toutefois, ils n'ont pas entièrement disparu du monde occidental, et d'une certaine manière en font toujours partie à travers, notamment, la publication des deux ouvrages. En fait, derrière ces deux personnages, c'est la question de la représentation des indiens par les auteurs blancs qui se dessine : Mary et Natty ouvrent une porte sur ce monde fascinant et mystérieux des indiens d'Amérique du Nord. On peut alors supposer qu'ils vont le rendre intelligible aux lecteurs de James Fenimore Cooper et de James Seaver : malgré leur indianisation, ils restent des blancs qui peuvent être entendus et compris par leurs semblables. La communication semble être ouverte entre les deux communautés grâce à ces deux hybrides.

Cependant, le *Dernier des Mohicans* est un ouvrage de fiction, Natty n'est qu'une émanation de l'imagination de James Fenimore Cooper, au contraire de Mary qui a réellement existé. A priori, donc, le monde décrit dans le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* et les indiens qui le peuplent sont plus réalistes et aptes à faire entendre les voix indiennes que celui du *Dernier des Mohicans*. En d'autres termes, le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* serait vraiment un échange entre les deux cultures alors que le *Dernier des Mohicans* ne serait que l'expression des fantasmes de James Fenimore Cooper sur les indiens. Les confronter reviendrait donc à comparer fantasme et réalité, le cliché à l'indien. Sauf que si Mary Jemison est le sujet et la narratrice de l'ouvrage, c'est James Seaver qui apparaît comme l'auteur de l'histoire, il ne se serait donc pas contenté de retranscrire le témoignage de la vieille dame mais en aurait réécrit une partie. D'ailleurs, c'est de cette ingérence de James Seaver dans le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* dont traitent la plupart des articles universitaires consacrés à ce

livre comme ceux de June Namias<sup>3</sup> ou de Michelle Burnham<sup>4</sup>. Quelle image des indiens nous renvoie donc l'affrontement entre les deux voix narratives du *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* ? En quoi les éléments de cette représentation du monde indien proposés par James Seaver rejoignent ceux de James Fenimore Cooper ? Ces deux derniers ont certainement aperçu des indiens dans leur enfance, mais ce n'était plus que l'ombre des grandes tribus qui existaient encore au XVIII<sup>e</sup> siècle, au moment de la guerre de Sept ans (1756-1763) durant laquelle se déroulent nos deux récits. Comme les contacts avec les indiens sont réduits, les auteurs doivent s'en remettre à leurs souvenirs, à la mémoire collective et en fin de compte à leur imagination. En quoi la représentation des indiens dans l'imaginaire blanc de l'époque correspond-elle à la réalité de Mary Jemison ? Par ailleurs, puisque les deux communautés se mélangent chez Mary et Natty, sont-elles aussi hermétiquement fermées l'une à l'autre que l'on pourrait le croire ? Si oui, quelle place dans le monde occupent alors ces deux hybrides ? De manière générale, le contact entre indiens et blancs n'est-il porteur que de destruction et de drames comme le suggère la fin tragique du *Dernier des Mohicans* qui voit la mort de Cora et d'Uncas, le jeune Mohican qui était tombé amoureux d'elle, ou le massacre de la famille de Mary, et plus encore la disparition des indiens à l'est du Mississippi au début du XIX<sup>e</sup> siècle ? D'ailleurs, nos deux ouvrages adoptent le point de vue rétrospectif, l'un par le biais du roman historique et l'autre par les souvenirs de la vie de Mary Jemison, une femme de quatre-vingt dix ans qui a traversé le siècle. En quoi ces retours dans le passé sont-ils orientés dans le sens de l'histoire ? Et comment sont-ils perçus deux siècles plus tard ?

Afin de répondre à toutes ces questions, nous tenterons d'abord de voir en quoi ces deux récits écrits par deux hommes blancs sont révélateurs de la vision euro-

---

<sup>3</sup> NAMIAS, June. *White captives: Gender and ethnicity on the American frontier*. Chapel Hill: Editions U of North Carolina, 1998.

<sup>4</sup> BURNAHM, Michelle. « "However extravagant the pretension" Bivocalism and US Nation building in a Narrative of the Life of Mrs. Mary Jemison ». *Nineteenth-Century contexts*, Oct 2001, n°23, pp. 325-348.



américaine des indiens. Pour cela, nous étudierons la dimension « physique » des indiens à travers les descriptions des personnages porteuses de la fascination des auteurs mais qui ne dépassent toutefois pas le tabou des relations interraciales. Dans un deuxième temps, nous nous intéresserons à la notion d'acculturation à travers la présence de Mary Jemison et de Natty Bumppo, les deux hybrides culturels. Nous tenterons de comprendre s'ils sont pleinement intégrés aux deux sociétés ou s'ils sont au contraire des exemplaires uniques et isolés, sans réelle place dans le monde. Enfin, nous étudierons l'aspect nationaliste de ces deux récits, en étudiant la notion de « vanishing american » puis la réception des deux œuvres à travers les siècles.

## **PARTIE I**

### **L'INDIEN DES BLANCS :**

#### **Représentation de l'autre, exotisme et ethnocentrisme**

Le *Dernier des Mohicans* et le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* mettent tous deux les indiens au centre de leur récit. Dans le *Dernier des Mohicans*, par exemple, ce sont les indiens qui sont le plus souvent aux sources de l'action : c'est la trahison de Magua qui permet la rencontre entre les différents protagonistes. Sans Magua, en effet, Uncas Chingachgook et Natty n'auraient pas rencontré Alice et Cora Munro, ni leur protecteur Duncan Heyward ou le singulier maître de psalmodie David Lagamme. Le cas du *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* est un peu différent, car à partir du moment où Mary est enlevée, elle est essentiellement entourée d'indigènes. Même plus, puisque son adoption fait d'elle une Seneca. Au fond, les indiens ont autant d'importance que les personnages blancs tant dans le roman de James Fenimore Cooper que dans le récit de James Seaver. Toutefois, ils ne sont pas traités de la même manière que les personnages blancs. De fait, dans le *Dernier des Mohicans*, James Fenimore Cooper décrit longuement l'apparence extérieure d'Uncas, Chingachgook et de Magua, alors qu'il ne consacre pas deux lignes à Heyward. Si il n'y a quasiment pas de description dans le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*, le peu que l'on trouve concerne toujours les indiens : Ebenezer Allen, le voisin blanc de Mary n'est pas décrit alors que Hiokattoo et Sheninjee, ses deux époux, le sont. Le physique semble donc être un élément important, voir fondamental, dans la représentation blanche des indiens. Il nous faut alors étudier ces représentations physiques des indiens pour comprendre la place qu'ils occupent dans l'imaginaire blanc.

Dans ce but, après avoir vu le positionnement des deux auteurs dans le paratexte par rapport au monde indien, nous nous intéresserons à l'organisation du monde que sous-tendent les descriptions des indiens dans les deux ouvrages qui nous occupent, et, nous verrons qu'elles sont aussi la marque de la fascination des blancs pour ce monde mystérieux et effrayant. Enfin, nous nous demanderons si cette fascination arrive à dépasser le tabou des relations charnelles ou sentimentales entre les deux races.

## A-Deux livres, deux mondes

Dans *La Conquête de l'Amérique*, Tzvetan Todorov s'intéresse à la relation à l'autre comme l'indique d'ailleurs son sous-titre : *La Conquête de l'Amérique. La question de l'autre*. Plus exactement, il veut étudier l'autre comme l'étranger, celui dont « [...] je ne comprends ni la langue ni les coutumes, si étranger que j'hésite, à la limite, à reconnaître notre appartenance commune à la même espèce<sup>5</sup> ». Et si Todorov ne s'interroge pas sur les relations interraciales en Amérique du Nord aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, mais sur les rapports des conquérants espagnols avec les habitants de la Més-Amérique au XVI<sup>e</sup> siècle, on se rend vite compte que peu de choses ont changé entre les deux. En effet, en 1820, même si les blancs d'Amérique du Nord côtoient les indiens depuis plusieurs siècles, ces derniers restent des barbares dont la langue et les coutumes sont toujours obscures pour la majorité. D'ailleurs, le but initial de James Seaver quand il transcrit les souvenirs de Mary Jemison dans *Le Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* est de montrer la sauvagerie des autres habitants du continent : « Un certain nombre de personnalités souhaitèrent vivement voir son histoire mise à la disposition du grand public dans un double but : perpétuer le souvenir des atrocités commises autrefois par les sauvages [...] »<sup>6</sup> (*Le Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*<sup>7</sup>, p34). Pour lui, donc, les indiens ne sont que des « sauvages » sanguinaires, adeptes de la torture, fait par lequel il débute d'ailleurs son introduction et sur lequel il s'attarde longuement. En d'autres termes, il réduit les peuples aborigènes à leurs pratiques guerrières en général et à celles de la torture en particulier, ce qui exclut du paysage la

---

<sup>5</sup> TODOROV, Tzvetan. *La Conquête de l'Amérique. La question de l'autre*. Lonrai : éditions du Seuil, 1982. (p11)

<sup>6</sup> «Many gentlemen of respectability, felt anxious that her narrative might be laid before the public, with a view not only to perpetuate the remembrance of the atrocities of savages in former times». Cf, SEAVER, James. *A narrative of the life of Mrs. Mary Jemison*. New York: Syracuse University Press, 1990. –pXXV. Toutes les citations en anglais sont issues de la même édition et seront dorénavant notées comme suit : (*the Narrative*, pXXV). A noter aussi que la numérotation de l'introduction est différente du reste du livre, elle est en chiffres romains alors que le reste est noté en chiffres arabes.

<sup>7</sup> JEMISON, Mary. *Récits de la vie de Mrs. Mary Jemison enlevée par les indiens à l'âge de douze ans*. Mayenne : éditions Aubier Montaigne, 1978. P34. Les autres citations sont issues de la même édition et seront désormais référencées comme suit : (*Le Récit*, p34).

présence des femmes, des enfants et d'un grand nombre d'autres aspects de la vie quotidienne chez les iroquois. Il regrette même que Mary ait eu « [...] tendance à minimiser les vices des indiens et à se faire un point d'honneur d'exalter leurs vertus<sup>8</sup> » (*Le Récit*, p39). Quant à James Fenimore Cooper, lui, est bien conscient de l'ignorance dans laquelle se trouvent ses lecteurs des coutumes amérindiennes ; c'est pourquoi, il fait précéder *Le Dernier des Mohicans* d'une courte introduction à l'histoire des Six-nations et des subdivisions entre toutes les tribus présentées dans le roman. Nos deux auteurs séparent donc distinctement le monde des blancs de celui des indiens, leurs deux ouvrages et eux-mêmes apparaissant alors comme des exceptions, des liens entre les deux cultures. Plus exactement, comme des vecteurs à sens unique puisque ces deux livres sont adressés à des blancs et non à des indiens. Mais aussi comme des vecteurs de qualité affichant l'exactitude de leur propos et la justesse de leurs descriptions : Fenimore Cooper jure n'avoir pas fait usage de son imagination pour rédiger *Le Dernier des Mohicans* : « Le lecteur qui commence la lecture de ces volumes dans l'espoir d'y trouver le tableau romanesque et imaginaire de ce qui n'a jamais existé, l'abandonnera sans doute lorsqu'il se verra trompé dans son attente. L'ouvrage n'est autre chose que ce qu'annonce son titre, un *récit*, une *relation*<sup>9</sup> » (*Le Dernier des Mohicans*, p1836). Tout comme James Seaver jure avoir rapporté exactement les propos de Mary Jemison : « Enfin notre relation s'est voulue strictement fidèle ; aussi n'avons-nous jamais exagéré les faits, intentionnellement du moins, par des descriptions imaginaires ou des boursouflures de style ; de même n'avons-nous pas fait un tableau plus triste que la réalité<sup>10</sup> » (*Le Récit*, p28). Malgré toutes ces protestations de bonne foi, on peut douter de leur véracité. Comment croire en effet

---

<sup>8</sup> « The vices of the Indians, she appeared disposed not to aggravate, and seemed to take pride in extolling their virtues » (*the Narrative*, pXXX).

<sup>9</sup> Le titre d'origine du *Dernier des Mohicans* est *A Narrative of 1757* traduit en français par *Histoire de mil sept cent cinquante-sept*. FENIMORE COOPER, James. *Le Dernier des Mohicans*. Traduction française A.J.B. Dufauconpret revue par Marie-Hélène Fraïssé, Omnibus, 2003, p1837. Les autres citations sont toutes issues de la même édition et seront désormais référencées comme suit : (*LDM*, P1836).

<sup>10</sup> « Strict fidelity has been observed in the composition: consequently, no circumstance has been intentionally exaggerated by the painting of fancy, nor by fine flashes of rhetoric: neither has the picture been rendered more dull than the original » (*the Narrative*, pXX).

que James Seaver n'a pas rajouté quelques mots de son cru, tourné les événements à sa manière alors qu'il avoue lui-même avoir fait appel à d'autres sources que Mary Jemison pour le chapitre XI : « Pour préciser ces événements qui se rapportent à la vie de son deuxième mari, Hiokatoo, nous avons dû nous référer à Monsieur George Jemison (...)»<sup>11</sup> » (*Le Récit*, p169). S'il s'est permis cette liberté ici, pourquoi ne s'en serait-il pas permis d'autres ailleurs ? En fin de compte, *Le Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* semble plus sujet à caution que *le Dernier des Mohicans* et dresser plus un portrait subjectif du monde indien vu par les blancs qu'une relation fidèle et bien documentée des faits, des actes et des hommes qu'ils donnent à voir. James Seaver semble au contraire adopter la démarche d'un historien en tentant de reconstruire le monde disparu des Mohicans. D'ailleurs, pour écrire *le Dernier des Mohicans*, il s'est appuyé sur les écrits d'Heckewelder, reconnu par ses contemporains comme le meilleur historien de l'époque<sup>12</sup>. Malgré cela, Gardiner, un critique de l'époque, lui fait reproche du manque de réalisme des ses personnages : « [They are] mere creations of the poet's brain, the half formed dreams of a disturbed imagination<sup>13</sup> ». Les indiens de James Fenimore Cooper semblent donc, bien être des projections de l'esprit de leur créateur plutôt que le parfait reflet de la réalité.

Finalement, pour utiliser les termes de Todorov, James Fenimore Cooper et James Seaver vont se placer sur un plan axiologique dans leurs rapports au monde indien ; c'est sur des valeurs que les amérindiens vont être jugés par les lecteurs de ces deux récits. A priori le jugement pourrait être négatif ; après tout Seaver insiste dès l'introduction sur le fait que les indiens sont des « sauvages » ne pensant qu'à la guerre et à la torture. Et si Cooper semble beaucoup moins orienté, moins manichéen que Seaver dans sa vision du peuple indien, qu'il qualifie même d'intéressant dans son

---

<sup>11</sup> C'est dans les notes de bas de pages que Seaver précise la source de ce chapitre.

« The subject of this narrative in giving the account of her last husband, Hiokatoo, referred us to Mr. George Jemison [...] » (*the Narrative*, p100)

<sup>12</sup> Voir, DEKKER, George, et, McWILLIAMS, John P. (éds). Fenimore Cooper. The Critical heritage. Chatham (UK): W&J Mackay Limited, 1973. -p10.

<sup>13</sup> Voir, DEKKER, George, et, McWILLIAMS, John P. (éds). Op. Cit. -P10.

introduction, qu'en est-il dans le roman ? Nous tenterons de répondre à ces questions en analysant les descriptions des personnages indiens présentes dans les deux ouvrages.

## **B- A la beauté, le cœur ; au laid, la trahison.**

### 1-The Noble red Man (1870), Mark Twain

Dans *The Noble Red Man*<sup>14</sup>, publié en 1870 dans le journal *The Galaxy*, Mark Twain parodie la façon de James Fenimore Cooper de décrire les indiens. Selon Twain, qui avait un sérieux contentieux avec l'auteur du *Dernier des Mohicans*<sup>15</sup>, il y a deux sortes d'aborigènes, les bons et les mauvais ; et la distinction entre les deux est aisée à accomplir, elle repose entièrement sur des critères physiques. Fort logiquement le bon indien, celui à qui l'on peut faire confiance est beau et droit : « In books he is tall and tawny, muscular, straight and of kingly presence ; he has a beaked nose and an eagle eye. » (*The Noble red man*, lignes 1 et 2). Au contraire du mauvais indien qui est tout son opposé, c'est-à-dire petit et laid: « He is little, and scrawny, and black and dirty; and judged by even the most charitable of our canons of human excellence, is thoroughly pitiful and contemptible. » (*the Noble red man*, lignes 28 et 29). Par ailleurs, leurs physiques sont aussi dissemblables que leurs qualités morales : le premier est « [...]noble. He is true and loyal ; not even imminent death can shake his peerless faithfulness. » (*the Noble red man*, lignes 16) quand le second est « [...] ignoble-base and treacherous, and hateful in every way » (*the Noble red man*, ligne 49). Autrement dit, Twain décrit ici un monde tout à fait manichéen, où le bien et le mal sont clairement séparés et aisément identifiables. Et, comme *The Noble red man* est un texte parodique où Twain se moque clairement des descriptions de James Fenimore

---

<sup>14</sup> TWAIN, Mark. "The Noble Red Man", *the Galaxy*, 1870.  
<http://xroads.virginia.edu/~hyper/hns/indians/noble.html>

<sup>15</sup> Il a écrit un texte « *The Fenimore Cooper's literary offenses* » en 1891, qui recense toutes les fautes de style qu'aurait commises Cooper dans *The Deerslayer* (1841). Ce qui à défaut de prouver l'indigence de Cooper dans le domaine littéraire montre tout l'intérêt que lui portait Mark Twain, malgré ses dénégations furieuses!

Cooper dans the *Deerslayer*<sup>16</sup> en particulier et dans l'ensemble de son œuvre en général, on peut se demander si le monde de Cooper est vraiment aussi simpliste.

## 2-Sheninjee et Uncas vs Hiokatoo et Magua

Le fait est que si l'on confronte les descriptions que fait Fenimore Cooper de Magua et d'Uncas aux pastiches de Mark Twain, on ne peut que constater que ce dernier n'exagère qu'à peine le trait. Comme dans *The Noble Red Man*, les indiens de Cooper ont toujours un physique en adéquation avec leur moral : Uncas est beau et bon avec « la taille droite, l'air ferme » (*LDM*, p666) « l'œil noir, fier et intrépide » (*LDM*, p486), le teint parfait « Ses traits bien dessinés offraient le teint rouge de sa nation dans toute sa pureté » (*LDM*, p486)<sup>17</sup>...Il a tout d'une statue grecque à laquelle Cooper le compare d'ailleurs directement : « L'ingénue Alice le regardait avec la même admiration qu'elle aurait accordée à une statue grecque ou romaine qu'un miracle aurait appelée à la vie [...] » (*LDM* p486)<sup>18</sup>; Claire Barel-Moisan parle même d'un « Apollon indien » dans son article pour la revue *Romantisme*<sup>19</sup>. Un titre auquel pourrait aussi prétendre Sheninjee, le premier époux de Mary Jemison qui est décrit comme « [...] un homme noble de haute taille, d'aspect élégant [...] » (le *Récit*, p74). Un physique d'Apollon auquel correspondent aussi de grandes qualités morales et humaines puisqu'il « [...] se montrait généreux dans sa conduite, courageux à la guerre,

---

<sup>16</sup> C'est le dernier tome publié (1841) du cycle de Bas-de-Cuir, mais chronologiquement, c'est le premier, puisqu'il raconte la jeunesse de Natty Bumppo et précède le *Dernier des Mohicans*.

<sup>17</sup> « While one stood erect and firm[...]» (*TLM*, p344). « there was no concealment to his dark, glancing, fearless eye » (*TLM*, p65). « [...]the bold outline of his high, haughty features, pure in their native red [...]» (*TLM*, p65).

<sup>18</sup> « The ingenuous Alice gazed at his free air and proud carriage, as she would have looked upon some precious relic of Grecian chisel » (*TLM*, p65-66).

<sup>19</sup> BAREL-MOISAN, Claire. « Les Indiens de Fenimore Cooper : Lecture du Dernier des Mohicans » *Romantisme*, 2005, n°30, p56. Elle reprend ainsi une comparaison apparue pour la première fois dans une critique du *Dernier des Mohicans* publiée dans le *New York Review and Atheneum* en 1826 (cf Dekker and McWilliams (ed) Op. Cit. -p94)

<sup>20</sup> « Sheninjee was a noble man ; large in stature ; elegant in his appearance [...]» (*the Narrative*, p28)



bien qu'ami de la paix et amoureux de la justice<sup>21</sup> » (Le *Récit*, p74). Autrement dit, nos deux amérindiens cultivent l'honneur, la justice et l'hospitalité, des valeurs qu'on associe en général au monde antique. Paradoxalement, donc, Uncas et Sheninjee semblent être des symboles de civilisation, calqués sur des modèles antiques. D'ailleurs, tout comme les cannibales qu'évoque Montaigne dans ses *Essais*<sup>22</sup>, Uncas et Sheninjee ne sont admirables que parce qu'ils ressemblent aux Grecs ou aux Romains antiques. Claire Barel-Moisan qualifie même Uncas de « Spartiate du Nouveau monde »<sup>23</sup>, en cela qu'il respecte les valeurs d'hospitalité, d'honneur de respect au ancêtre...exactement comme citoyens de la cité grecque. Selon June Namias, ils sont le parfait mélange du dieu classique et du noble sauvage romantique<sup>24</sup>. Ils ont même l'air trop parfaits pour être vrais et leurs destins tragiques respectifs confirment cela : ce sont des êtres quasi-mythologiques, deux chefs d'œuvres de la nature, qui ne sont plus adaptés au monde des hommes vulgaires, tout comme les valeurs qu'ils défendent. Uncas et Sheninjee sont donc les images exotiques d'un âge d'or révolu et n'ont plus de place dans un présent décadent. D'ailleurs, le regard d'Alice, tout admiratif qu'il soit, réifie Uncas, elle ne le considère pas comme un être vivant, mais comme une œuvre d'art dont la place serait dans un musée.<sup>25</sup>

Et, face à cet homme idéal, on retrouve son antithèse parfaite dans la personne de Magua. Magua, l'iroquois dont l'apparence reflète le caractère sournois et la prédisposition à la trahison ; il est aussi laid et effrayant qu'Uncas est beau : sa « taille [est] droite et raide » (*LDM*, p453), « toute sa personne avait un air de négligence »

---

<sup>21</sup> « [...] generous in his conduct ; courageous in war ; a friend to peace and a great lover of justice » (*the Narrative*, p28)

<sup>22</sup> Voir TODOROV, Tzvetan. *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*. Lonrai : éditions du Seuil, 1989. -(Points/Essais). -p362.

<sup>23</sup> BAREL-MOISAN. Op. cit., p56

<sup>24</sup> NAMIAS, June. *White captives. Gender and ethnicity on the American frontier*. Chapel Hill: ed U of North Carolina, 1998. -p107.

<sup>25</sup> BAREL-MOISAN. Op. cit. -p56.

(LDM, p453), « son œil,[...] conservait son feu naturel et sauvage<sup>26</sup> » (LDM, p454). Son teint donne aussi cette impression de sauvagerie : « [...]les couleurs dont les sauvages composent le tatouage de leurs corps quand ils s'apprêtent à combattre s'étaient fondues et mélangées sur des traits qui annoncent la fierté[...]»<sup>27</sup> » (LDM, p454). Cette dernière citation nous suggère même que Magua est tellement imprégné par sa soif de vengeance et de sang que les peintures de guerres traditionnelles de peuples autochtones se sont mélangées à sa peau, la cruauté et la bestialité ne font plus qu'un en lui et ça se voit à l'extérieur. En d'autres termes, ses traits d'origine annonçaient déjà un caractère fier, lequel ajouté à la soif de vengeance symbolisée par les peintures de guerres ont fait de lui un monstre à part entière. D'ailleurs Alice ne peut retenir un frisson quand elle l'aperçoit « [...] la plus jeune des deux dames poussa une légère exclamation lorsque le coureur indien passa inopinément près d'elle [...]»<sup>28</sup> » (LDM, p454). Toute sa physionomie crie la sauvagerie et la brutalité quand celle d'Uncas montre sa bonté d'âme, on est vraiment dans une organisation manichéenne du monde. Et même en cherchant bien, on aura du mal à retrouver un tel « méchant » dans le *Récit de la vie de Mrs. Jemison* ; même Hiokato, le second époux qui est pourtant présenté comme un guerrier sauvage dans toute sa splendeur n'arrive pas à la cheville de Magua en terme d'horreur et de méchanceté : « L'homme était bon pour ses amis, toujours prêt à les secourir dans l'épreuve ; le guerrier était intraitable et ses cruautés envers ses ennemis étaient incomparables<sup>29</sup> » (le *Récit*, p155). Il y a une nette distinction entre l'homme et le guerrier, c'est le métier de Hiokato d'être cruel alors que c'est dans la nature de Magua d'être un traître. Une cruauté qui n'étonne

---

<sup>26</sup> « His eyes fell on the still, upright, and rigid form of the Indian runner [...] » (TLM, p13). «[...] there was an air of neglect about his person [...]» (TLM, p13). « His eye [...] was to be seen in his state of native wildness» (TLM, p13).

<sup>27</sup> « The colors of the war-paint had blended in dark confusion about his fierce countenance, and rendered his swarthy lineaments still more savage and repulsive » (TLM, p13).

<sup>28</sup> « [...] but a slight exclamation proceeded from the younger of the females, as the Indian runner glided by her, unexpectedly » (TLM, p15).

<sup>29</sup> « He was a man of tender feelings to his friends, ready and willing to assist them in distress, yet , as a warrior, his cruelties to his enemies perhaps were unparalleled, and will not admit a word of palliation » (the *Narrative*, p89).

personne d'ailleurs, puisque Magua est un « Mingo », un terme méprisant désignant les mauvais indien de toutes sortes et les Iroquois tout particulièrement. D'ailleurs, contrairement au Magua que propose Michael Mann dans son adaptation cinématographique du *Dernier des Mohicans* (1992), celui de Fenimore Cooper n'a pas l'excuse de la vendetta familiale. La haine du Magua livresque pour le Colonel Munro remonte à un châtement que lui a infligé ce dernier pour le punir de son ivrognerie. Et si ce Magua là a effectivement perdu sa femme, c'est parce qu'elle a épousé un autre homme après qu'on l'a chassé de sa tribu pour alcoolisme<sup>30</sup>. Ainsi, alors que le personnage de Michael Mann peut susciter la compassion du spectateur, celui de Fenimore Cooper apparaît encore moins humain et excusable : en plus d'être abominablement cruel, sournois et laid, c'est un ivrogne revancharde. Magua représente le Mal incarné, un vrai fils du démon ! On est bien loin ici de l'idéalisation d'Uncas, c'est même tout le contraire. Et, si Uncas est l'homme idéal d'un passé révolu, on peut alors supposer que Magua, en tant qu'antithèse absolue de ce dernier, est l'homme du présent. Quand Magua assassine Uncas, c'est donc un acte symbolique, c'est le présent qui tue le passé.

### 3-Brouillage des limites

Toutefois, alors que ces deux personnages apparaissent aussi opposés que l'ombre et la lumière; il est très intéressant de remarquer que Cooper les décrit quasiment de la même façon. De fait, il emploie presque les mêmes termes pour l'un et pour l'autre. Par exemple, Uncas a « la taille droite et ferme » (*LDM*, p666) quand celle de Magua est « droite et raide » (*LDM*, p453), l'expression du premier est « [...] fière et déterminée, mais franche et ouverte [...] »<sup>31</sup> (*LDM*, p486) quand « [...] les traits [du second] annonçaient la fierté, et leur donnaient un caractère encore plus

---

<sup>30</sup> « Alors ses pères du Canada vinrent dans les bois, lui apprirent à boire l'eau de feu, et il devint un furieux. Les Hurons le chassèrent loin des sépultures de ses ancêtres comme ils auraient chassé un buffle sauvage. » (*LDM*, p533) et « Quand Magua quitta sa peuplade, sa femme fut donnée à un autre chef. » (*LDM*, p534).

<sup>31</sup> « [...] the proud and determined, though wild expression of the features of the young warrior [...] » (*TLM*, p65).

repoussant[...]»<sup>32</sup> » (*LDM*, p454) . Il ne faut pas s’y tromper, Uncas semble aussi sauvage et exotique que Magua sauf que toute sa sauvagerie est tempérée par des adjectifs connotés positivement : « ferme » ; « intrépide » ...ce qui n’est pas le cas pour Magua : « raide », « repoussant »... Au fond, malgré tous les sarcasmes de Mark Twain, le monde indien de Fenimore Cooper, quoique manichéen, est loin d’être simpliste. En effet, si, à première vue, tout semble opposer Magua et Uncas, le fait qu’ils soient décrits sur le même mode, semble plutôt suggérer qu’ils sont les deux facettes d’une même réalité. Les indiens que nous présente James Fenimore Cooper sont donc des productions littéraires très stylisées et très éloignées de toute humanité : Uncas et Magua sont complémentaires, l’un ne va pas sans l’autre.

On peut alors se demander si les personnages du *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* sont aussi simples et aussi peu ambivalents. A priori non, puisqu’ils sont issus de la vie et des souvenirs de Mary Jemison, ce ne sont pas des personnages de fiction mais des êtres réels. D’ailleurs le traitement qui leur est réservé dans le livre est très différent de celui des indiens de Fenimore Cooper. En effet, en dehors des deux maris de Mary Jemison et de la sienne propre, faite par James Seaver dans l’introduction, on ne retrouvera aucune description physique des indiens qui l’ont entourés. On retrouve bien ici le bivoicalisme qui marque le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* : d’un côté on a James Seaver qui tente de coller au goût de l’époque en décrivant physiquement les personnages qui l’intéressent le plus. Et de l’autre on a la voix de Mary Jemison qui, quand elle parle des membres de sa famille indienne, décrit plus leur qualités morales que leurs traits physiques : à propos de ses sœurs «[...] c’étaient des femmes aimables et d’un bon naturel, de mœurs paisibles et douces, modérées et décentes dans leurs habitudes et très tendres et gentilles envers moi»<sup>33</sup> » (le *Récit*, p70), de son frère Kanjisetaugeau « Aucun homme de sa tribu n’égala, je crois, la douceur de son

---

<sup>32</sup> « The colors of the war-paint had blended in dark confusion about his fierce countenance, and rendered his swarthy lineaments still more savage and repulsive » (*TDM*, p13).

<sup>33</sup> « [...] they were kind good natured women; peacable and mild in their dispositions; temperate and decent in their habit; and very tender an gentle toward me » (*the Narrative*, p24).

tempérament, sa tendresse et la chaleur de son affection...<sup>34</sup> » (le *Récit*, p141), son fils Thomas « Sauf quand il était saoul, ce qui était rare, Thomas était un fils bon et tendre, toujours prêt à me donner un coup de main et à m'éviter les difficultés de la vie<sup>35</sup> » (le *Récit*, p150)... Contrairement au *Dernier des Mohicans*, pas de relations entre le physique et les qualités morales de ces indiens, ce qu'on a ici, ce sont des descriptions subjectives des liens d'affection entre Mary et ses proches. Et ici, la vision qui est donnée des indiens est clairement positive.

En fait, contrairement au *Dernier des Mohicans*, les choses ne sont pas aussi simples. En effet, si les membres Seneca de la famille de Mary sont décrits comme de bonnes personnes, possédant (paradoxalement) la plupart des vertus chrétiennes comme la piété familiale ou la charité, certains de leurs actes sont en complète contradiction avec cette image d'Épinal. L'une des deux charmantes sœurs par exemple, est aussi celle qui désire assister à une scène de torture : « Ma sœur était désireuse de suivre l'exécution et de m'emmener avec elle, pour être témoin des coutumes des guerriers, car c'était l'une des plus importantes manifestations célébrées dans leur tribu, une cérémonie préparée avec un faste et une solennité inhabituels<sup>36</sup> » (le *Récit*, p91). Tout comme son frère Kanjisetaugeau était prêt à la tuer pour l'empêcher d'être prise par un vieux roi et rendue au monde blanc : « violemment irrité contre le vieux roi, mon frère vint à la maison de ma sœur, où j'habitais, et la mit au courant de tout ce qui s'était passé me concernant ; il répéta que, si le vieux roi tentait de m'emmener, comme il en était fermement convaincu, il me tuerait aussitôt et en supporterait les conséquences<sup>37</sup> » (le *Récit*, p95). [D'ailleurs,

---

<sup>34</sup> « Perhaps no one of his tribe at any time exceeded him in natural mildness of temper, and warmth and tenderness of affection » (*the Narrative*, p78).

<sup>35</sup> « Thomas (except when intoxicated, which was not frequent,) was a kind and tender child, willing to assist me in my labor, and to remove every obstacle to my comfort » (*the Narrative*, p86).

<sup>36</sup> « My sister was anxious to attend the execution, and to take me with her, to witness the customs of the warriors, as it was one of the highest kind of frolics ever celebrated in their tribe, and that that was not often attended with so much pomp and parade as it was expected that would be » (*the Narrative*, p40).

<sup>37</sup> « Highly enraged at the old king, my brother came to my sister's house, where I resided, and informed her of all that had passed respecting me ; and that, if the old king should attempt to take me,

ici, nous sommes face à la situation inverse du *Dernier des Mohicans*, où Cora et Alice sont prêtes à mourir plutôt que de laisser Magua emmener l'aînée des deux sœurs (fin du chapitre XI) mais nous y reviendrons plus loin]. Sans parler de ses fils, qui finissent par s'entretuer sous l'effet de l'alcool et de vieilles rancunes familiales. Et sans compter non plus que c'est cette même famille indienne qui l'a enlevée à son foyer d'origine. Ici, nous sommes loin d'un simple monde manichéen qui s'organiserait entre le noble sauvage et le mauvais indien comme le voudrait le texte de Mark Twain. Et si, du point de vue de Mary sa famille est tout ce qu'il y a d'aimable, de doux et d'affectueux, on peut douter que soit le cas pour son lecteur.

Par ailleurs, contrairement, encore, au *Dernier des Mohicans*, il n'y a pas de « méchant » bien établi dans le *Récit de la vie de Mary Jemison*, tous les personnages indiens caractérisés possèdent un double aspect, ils sont à la fois bons et cruels ; tout à fait comme les blancs d'ailleurs. C'est le cas par exemple d'Ebenezer Allen, dont la vie nous est contée au chapitre VIII du *Récit* : d'un côté il désamorce un conflit et de l'autre il est polygame et maltraite certaines de ses femmes. Toutefois, dans le contexte du *Récit*, on peut se demander en quoi cette ambivalence des personnages dépend du bivoicalisme du récit. En effet, même si Seaver apparaît comme l'auteur de l'ouvrage, il est aussi présenté comme la transcription des mémoires d'une vieille femme, le premier souhaitant montrer la sauvagerie des indiens et regrettant que la seconde s'entête à « [...] minimiser les vices des indiens... » (le *Récit*, p39). On peut alors supposer que la mise en relief des aspects positifs des personnages vient de Mary quand celle des aspects négatifs de Seaver. En fait il semble plutôt que Seaver ait réglé la question en faisant des *groupes* d'indiens les vrais « méchants » de l'histoire. En effet, dans le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*, les pires atrocités, le rapt de la famille Jemison (chapitre II), le meurtre des négociants en fourrure(chapitre IV), la torture d'un jeune homme blanc (chapitre IV)...sont toutes commises par des indiens inconnus à peine caractérisés : « L'expédition qui s'empara de nous se composait de

---

as he firmly believed he would, he would immediately take my life, and hazard the consequence » (*the Narrative*, p44).

six indiens et de quatre français, qui se mirent aussitôt à piller[...]»<sup>38</sup> » (Le *Récit*, p50) ; « A la maison de commerce, nous trouvâmes un groupe d'indiens Shawnees qui avaient capturé un jeune homme blanc et commençaient tout juste à le torturer, dans le seul but de satisfaire leur curiosité en jouissant de sa détresse<sup>39</sup> » (Le *Récit*, p82). Au fond ce qui fait peur c'est l'inconnu. Les indiens de Mary, au contraire, ne sont plus des étrangers pour elle et pour le lecteur, leur actes peuvent s'expliquer : quand son frère veut la tuer, c'est pour qu'elle reste avec eux, par affection pour elle. Leurs paradoxes sont tous ce qu'il y a d'humain, au contraire de ces groupes d'indiens dont la violence semble frapper au hasard et par pure gratuité. C'est comme si un roman d'aventures et une (auto)biographie s'affrontaient au cœur d'une même œuvre, quand James Seaver cherche à satisfaire les attentes de son lecteur avec des descriptions et une vision sombre des indiens, Mary se borne à raconter sa vie et l'amour qu'elle portait à sa famille. La vraie question du livre est donc de savoir qui l'emporte de Mary ou de Seaver. En l'occurrence, les deux trouvent satisfaction : avec les atrocités commises par les groupes d'indiens, Seaver montre la sauvagerie des indiens sans toucher trop à la famille de Mary. Finalement, réalisme, exotisme et ethnocentrisme se mêlent dans la représentation des indiens du *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*. D'un côté, Mary à travers le filtre de sa subjectivité nous montre des hommes et des femmes ambivalents, à la fois tendres et cruels, des êtres vivants et réalistes qui ont des sentiments. Et de l'autre, James Seaver tente de recréer la dichotomie vue dans le *Dernier des mohicans* en décrivant les deux maris de Mary, ou en montrant la bestialité de groupes indiens non individualisés.

En conclusion, la vision des indiens que proposent le *Dernier des Mohicans* et *Le Récit* est à double tranchant, et bien loin de la caricature qu'en fait Mark Twain dans

---

<sup>38</sup> « The party that took us consisted of six Indians and four Frenchmen, who immediately commenced plundering » (*the Narrative*, p9).

<sup>39</sup> « At the trading house we found a party of Shawnee Indians, who had taken a young white man prisoner, and had just begun to torture him for the sole purpose of gratifying their curiosity in exulting at his distress » (*the Narrative*, p34).

*The Noble Red Man*. Même si Uncas et Magua sont opposés physiquement et moralement, ils sont sémantiquement proche l'un de l'autre : ils représentent la face claire et la face obscure d'une même réalité et l'un ne peut exister sans l'autre. D'ailleurs, Magua ne survivra que quelques instants à la mort d'Uncas, ils sont opposés mais complémentaires. C'est comme si Magua était l'image affaiblie et pervertie d'Uncas. Néanmoins, malgré ce brouillage des limites entre le sauvage et le noble sauvage, la vision blanche du monde indien, dans le *Dernier des Mohicans* repose sur le principe de dichotomie. Les indiens de Fenimore Cooper sont soit complètement positifs et dévoués à l'homme blanc, soit ils cherchent à les détruire (et à se venger) et sont complètement négatifs, il n'y a pas d'entre-deux. Et, si on peut s'interroger effectivement sur le rapprochement sémantique effectué entre Uncas et Magua, il ne sert qu'à mettre en exergue leurs différences, Magua est d'autant plus maléfique qu'il est le parfait contraire d'Uncas. Les choses semblent moins évidentes pour le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*. En effet, les membres de la famille de Mary semblent à priori plus humains (et pour cause) que ceux du roman de Fenimore Cooper. Chez eux, pas de « sauvage » ou de « noble red man » pour paraphraser Twain, les deux sont présents dans chacun des membres de la famille. Malgré tout, ce sont les Seneca de Mary Jemison qui paraîtront les plus étrangers, les plus lointains, mais aussi les plus barbares aux lecteurs des deux ouvrages. Car, Fenimore Cooper, au fond avec son organisation duale du monde ne fait que reprendre un vieux schéma littéraire auquel le lecteur est habitué. Concrètement, Magua est ignoble mais pas plus que Brian de Bois-Guilbert dans *Ivanhoé* ou que Sere Khan, plus tard, dans le *Livre de la Jungle* de Rudyard Kipling ; quant à Uncas, c'est le modèle, ce serait l'homme parfait s'il n'était pas indien. Alors que les membres de la famille de Mary sont beaucoup trop réalistes et indiens pour que le public s'y identifie, malgré les tentatives de Seaver pour introduire cet effet de dichotomie dans le *Récit* avec les portraits de Sheninjee ou de Hiokattoo. On aime haïr Magua et pleurer la mort d'Uncas mais certainement pas se reconnaître dans ces sauvages qui s'entretuent sous l'effet de l'alcool, ils sont beaucoup trop réels.



## C- Le frisson délectable

Malgré tout ce que nous venons d'évoquer concernant la sauvagerie des indiens dans *Le Récit*, cela n'a pas empêché d'être réédité une vingtaine de fois entre 1824 et 1918, ce qui prouve bien l'intérêt durable des lecteurs pour les aléas de la vie de Mary. *Le Dernier des Mohicans* quant à lui est un succès en librairie depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, et il existe près d'une dizaine d'adaptations cinématographiques de ce roman de James Fenimore Cooper. En fait, pour en revenir aux lecteurs du XIX<sup>e</sup> siècle, leur intérêt pour les indiens ressemble un peu à l'engouement que suscitent les vampires de nos jours. Si aujourd'hui, on ne compte plus les publications mettant en scène des transfuges de Dracula, en 1820, c'étaient les récits de captivités et les romans d'aventures mettant en scène des indiens qui avaient la faveur des foules. De manière générale, comme le vampire en 2010, l'indien fait vendre en 1800. Et si on réfléchit un peu, en termes de représentation mentales les indiens ne sont pas si loin des vampires que ça. Tout deux suscitent effroi et fascination chez le lecteur : Seaver est clair dans son introduction, il veut « [...] perpétuer le souvenir des atrocités commises autrefois par les indiens » (*Le Récit*, p34). C'est en tant que personnification du danger et de la barbarie que les indiens intéressent l'auteur. De la même manière, c'est la soif de sang et les capacités mortifères des vampires qui intéressent le public dans les histoires qui les concernent, sans les dilemmes qui leur sont propres<sup>40</sup>, les personnages de Stéphanie Meyer seraient d'ailleurs bien fades. C'est bien connu, ce qui fait peur attire. En l'occurrence, ce qui attire, c'est la peur de l'inconnu de l'autre « si étranger que j'hésite, à la limite, à reconnaître notre appartenance commune à une même espèce<sup>41</sup> ». C'est toute la problématique d'une série télévisuelle comme *True Blood* (Alan Ball, 2008) pour les vampires, mais c'est aussi celle du *Dernier des Mohicans* et du *Récit* pour les indiens. Autrement dit, jusqu'à quel point l'indien

---

<sup>40</sup> Sang humain ou d'animaux ?; l'amour est-il une raison suffisante pour ne pas croquer cette fille ?..Ils mêlent l'amour et la mort plus que tous autres personnages littéraires, sans parler non plus de la question implicite du cannibalisme.

<sup>41</sup> TODOROV, Tzvetan. *La Conquête de l'Amérique. La question de l'autre*. 1982. Lonrai : éditions du Seuil. P11.

fascine dans ces deux ouvrages et quelle part a l'effroi dans cette potentielle fascination ?

### 1-Fascination et catharsis

En fait, cette fascination n'a rien de potentielle, elle est même bien réelle ; elle se traduit par l'émerveillement des personnages dans le *Dernier des Mohicans* et par celle de Seaver dans le *Récit*. Chez Fenimore Cooper, David LaGamme ne peut détacher ses regards de Magua « [...] il trouva un nouveau sujet d'admiration dans l'individu sur qui tombèrent ses regards. Ils restaient fixés sur la taille droite et raide du coureur indien [...] »<sup>42</sup> » (*LDM*, p453), tout comme Cora « [...] ses traits indiquaient en même temps la pitié, l'admiration et l'horreur, tandis que ses yeux noirs suivaient tous les mouvements du sauvage »<sup>43</sup> » (*LDM*, p455). D'ailleurs, la réaction de Cora apparaît comme une parfaite mise en abîme du rapport du lecteur blanc au monde indien, c'est un mélange de « [...] pitié, d'admiration et d'horreur [...] » qui crée l'intérêt du lecteur. James Seaver, par ailleurs, demande à ses lecteurs de faire appel aux mêmes émotions pour la lecture du *Récit* : « Il sera lu avec un mélange de plaisir et de peine et avec autant d'intérêt que d'anxiété »<sup>44</sup> » (le *Récit*, p40). Au fond, cela ressemble beaucoup à la définition d'Aristote de la tragédie qui doit « opérer par la terreur et la pitié la purgation des passions de la même nature »<sup>45</sup> ». Certes, il s'agit ici de narrations et pas de théâtre, mais la coïncidence est quand même troublante. Les indiens apparaissent ainsi (encore une fois), même s'ils sont très réels comme chez Jemison, comme des êtres quasi-mythologiques, des êtres voués à la tragédie et dont la disparition n'est, finalement, pas si étonnante.

---

<sup>42</sup> « [he] found a new and more powerful subject of admiration in the object that encountered his gaze. His eyes fell on the still, upright, and rigid form of "the Indian runner" » (*TLM*, p13).

<sup>43</sup> « [her gaze] betrayed an indescribable look of pity, admiration and horror as her dark eye followed the easy motion of the savage » (*TLM*, p15).

<sup>44</sup> « [...] and [I] which [it] would be read by the public with the mixed sensations of pleasure and pain, and with interest, anxiety and satisfaction » (*the Narrative*, pXXXI).

<sup>45</sup> ARISTOTE. *La Poétique*. Chapitre VI

La fascination des auteurs pour les indiens se traduit aussi par leur façon de les décrire ; nous avons longuement souligné les rapports entre les descriptions physiques et le caractère des personnages, un rapport en adéquation avec la vision ethnocentriste des auteurs ; mais il est un fait sur lequel nous n'avons pas vraiment insisté : qu'ils soient bons ou mauvais, les indiens sont décrits comme de véritables œuvres d'art. On peut même parler de véritables ekphraseis. Attention toutefois, si ce terme s'applique particulièrement bien à Uncas, Chingachgook et Magua dans le *Dernier des Mohicans*, il n'englobe que les descriptions de Mary, Sheninjee et Hiokatoo dans le *Récit*<sup>46</sup>.

## 2-Ekphraseis

Le meilleur exemple d'ekphrasis dans le *Dernier des Mohican* est sans doute la description de Chingachgook au début du chapitre III du roman. Car, contrairement à Uncas et Magua, le portrait de Chingachgook semble exempt de la partialité inhérente aux deux autres. Plus exactement, Chingachgook est, comme son fils, un « Noble sauvage », mais sa peinture comporte un part de sauvagerie absente de celle d'Uncas. Une part de sauvagerie que l'on retrouve aussi dans la description de Hiokatoo, le second époux de Mary, mais pas dans celle de Sheninjee. Tout deux, en effet, sont décrits comme des hommes d'âges mûrs, encore vigoureux : « Hiokatoo était déjà un vieil homme quand je fis sa connaissance, mais il ne manquait pas de vigueur<sup>47</sup> » (le *Récit*, p154) ; « [...] il ne perdit la vigueur de sa prime jeunesse que lorsque survint le déclin du vieil âge<sup>48</sup> » (le *Récit*, p170) ; « Sa large poitrine, ses membres bien formés, et son air grave faisaient reconnaître un guerrier à l'âge de la maturité ; mais nul

---

<sup>46</sup> Comme nous l'avons souligné dans la Partie I, 1 ; les autres descriptions du *Récit* ne sont pas physiques mais affectives. Ces trois descriptions physiques émanent plus probablement de James Seaver que de Mary Jemison.

<sup>47</sup> «Hiokatoo was an old man when I first saw him; but he was by no means enervated» (*the Narrative*, p88).

<sup>48</sup> «[...] he lose the vigor of the prime of life only by the natural decay occasioned by old age» (*the Narrative*, p103).

symptôme de vieillesse ne paraissait encore avoir diminué sa vigueur<sup>49</sup> » (*LDM*, p463). Ce sont clairement des guerriers et ils en portent les attributs : « Sa tête rasée de très près n'offrait d'autres cheveux que cette touffe que l'esprit chevaleresque des indiens conserve sur le sommet de la tête ;[...] un tomahawk et un couteau à fabriquer de fabrication anglaise étaient passés à sa ceinture, et un fusil de munition, [...], était posé en travers de ses genoux<sup>50</sup> » (*LDM*, p463) ; « Hiokatoo fut enterré décentement, revêtu de ses plus beaux habits, avec les insignes d'un vétéran : une massue, un tomahawk, un couteau à scalper, une poire à poudre, une pierre à fusil, un morceau d'amadou, une petite galette et un gobelet<sup>51</sup> » (*le Récit*, p154). Tous deux sont physiquement impressionnants, l'un (Hiokatoo) par sa stature et ses capacités hors du commun : « Hiokatoo mesurait six pieds et quatre ou cinq pouces ; il était fortement charpenté et plutôt maigre.[...] L'on disait qu'aucun indien ne pouvait le battre à la course ou le mettre à terre dans une lutte corps à corps.[...] sa voix, rauque et puissante, ce qui est rare chez les indiens attirait l'attention<sup>52</sup> » (*le Récit*, p170). Quant à l'autre, ce sont ses peintures corporelles qui attirent l'attention : « Son corps presque nu présentait un effrayant emblème de mort, tracé en blanc et noir<sup>53</sup> » (*LDM*, p463). Enfin, Chingachgook est présenté comme un sage, cela se traduit par son attitude posée et réfléchie : « Le premier était assis sur une vieille souche couverte de mousse, dans une

---

<sup>49</sup> « The expanded chest, full formed limbs, and grave countenance of this warrior, would denote that he had reached the vigor of his days, though no symptoms of decay appeared to have yet weakened his manhood. » (*TLM*, p29).

<sup>50</sup> His closely-shaved head, on which no other hair than the well-known and chivalrous scalping tuft\* was preserved[...]. A tomahawk and scalping knife, of English manufacture, were in his girdle; while a short military rifle, of that sort with which the policy of the whites armed their savage allies, lay carelessly across his bare and sinewy knee» (*TLM*, p29)

<sup>51</sup> « Hiokatoo was buried decently, and had all the insignia of a veteran warrior buried with him ; consisting of a war club, tomahawk and scalping knife, a powder-flask, flint, a piece of spunk, a small cake and a cup ; and his best clothing » (*the Narrative*, p88).

<sup>52</sup> « Hiokatoo was about six feet four or five inches high, large boned, and rather inclined to leanness. [...] it was said [...] that he had never found an Indian who could keep up with him on a race, or throw him at wrestling. [...] and his voice was of that harsh and powerful kind, which amongst Indians, always commands attention » (*the Narrative*, p102).

<sup>53</sup> « His body, which was nearly naked, presented a terrific emblem of death, drawn in intermingled colors of white and black » (*TLM*, p28).

attitude qui lui permettait d'ajouter à l'effet de son langage expressif<sup>54</sup> par les gestes calmes mais éloquents d'un indien qui discute<sup>55</sup> » (*LDM*, p463). Hiokatoo, lui, c'est en temps qu'époux tendre et affectueux qu'il est montré : « Il me traita pourtant toujours avec tendresse et ne me fit jamais d'offense<sup>56</sup> » (*Le Récit*, p154).

Finalement, on a bien deux peintures, deux ekphraseis d'indiens : le temps semble suspendu, figé lors de la description de Chingachgook, Natty et Chingachgook ne tournent même pas la tête quand arrive Heyward, comme pour lui laisser le temps de les contempler. Etrangement d'ailleurs, la description de Hiokatoo est plus vivante que celle du père d'Uncas<sup>57</sup> qui a tout de la nature morte. Malgré tout, Chingachgook nous apparaît comme le guerrier indien dans toute sa splendeur, c'est un parfait mélange de beauté, de sagesse et de sauvagerie, il semble aussi vieux et résistant que la souche sur laquelle il est installé. Plus encore, on peut parler ici d'une véritable mise en scène, Fenimore Cooper théâtralise l'entrée en scène de Chingachgook. D'ailleurs, les couleurs blanches et noires de son tatouage, rappellent celles des costumes des comédiens, il est à la fois beau et effrayant à regarder. Hiokatoo est lui aussi présenté comme un guerrier indien typique, mais si sa description est moins spectaculaire que celle de Chingachgook, elle n'en est pas moins intéressante. De fait, même si c'est a priori une description d'après nature du vieux guerrier Seneca, on peut remarquer que ce sont ses particularités propres qui sont mises en avant : il a la voix plus rauque que les autres indiens, il est vraiment très grand<sup>58</sup> et puissant...Il apparaît ainsi comme une

---

<sup>54</sup> Ici, A.J.B. Defauconpret a choisi de traduire le terme anglais « earnest » par « expressif » ; selon le dictionnaire « earnest » signifie « sincère, sérieux », avec « expressif » on perd donc un peu en nuance : le langage de Chingachgook n'est pas qu'expressif, il part aussi du cœur.

<sup>55</sup> « The former was seated on the end of a mossy log, in a posture that permitted him to heighten the effect of his earnest language, by the calm but expressive gestures of an Indian engaged in debate » (*TLM*, p29).

<sup>56</sup> « [...] he uniformly treated me with tenderness, and never offered an insult » (*the Narrative*, 89).

<sup>57</sup> C'est encore plus visible dans la version anglaise : Chingachgook est vraiment un objet soumis au regard du lecteur et des spectateurs (emploi du passif et du champ lexical de la vision) alors que Hiokatoo est montré agissant ou décrit avec des verbes d'action.

<sup>58</sup> « Six pieds et quatre ou cinq pouces » soit environ 1,93-1,95 mètre.

sorte de géant, d'ogre effrayant, Hiokatoo est hors-normes, même pour un indien. En fait il est tout aussi hors-normes que le premier mari de Mary. Ce dernier effet, « [...] jouissait d'un respect que n'exigeait nullement son rang social, il méritait et recevait les confidences et l'amitié de toutes les tribus avec lesquelles il était en relation<sup>59</sup> » (le *Récit*, p75). Le premier époux de Mary était donc exceptionnel par sa personnalité quand le second l'était par son physique. Tout le contraire de Chingachgook en somme, qui, lui, a tout de l'indien typique, de l'armement jusqu'à la coiffure en passant par les tatouages ce qui montre l'importance qu'accordent les blancs à l'apparence physique des indiens. Au fond, dans *le Dernier des Mohicans*, l'élément physique occulte tout le reste : Chingachgook ne s'exprime quasiment pas, abstraction faite de quelques « Hugh » épisodiques

### 3-Le physique des indiens, moteur du *Dernier des Mohicans*

En fait, la représentation physique des indiens est tellement importante dans la vision blanche, qu'elle en devient un élément moteur du *Dernier des Mohicans*. C'est le cas par exemple lors de la première rencontre entre le trio de la forêt et le quatuor du fort, les femmes et leurs chevaliers servants sont rassurées par l'aspect général d'Uncas : « -Je crois, lui répondit Alice, que je dormirais tranquillement sous la garde d'une sentinelle aussi généreuse et intrépide que le paraît ce jeune homme<sup>60</sup> » (*LDM*, p486). De la même façon, c'est son aspect extérieur qui lui attire la compassion d'Heyward qui ne l'a pas reconnu dans le camp iroquois ou encore l'admiration de tous les Delaware réunis: « L'un d'eux avait la taille droite, l'air ferme, et semblait prêt à subir son destin en héros [...] Duncan avait trop de grandeur d'âme pour ne pas éprouver un vif sentiment d'admiration et de pitié pour le premier, quoiqu'il n'eut pas

---

<sup>59</sup> « He supported a degree of dignity far above his rank, and merited and received confidence and friendship of all the tribes with whom he was acquainted » (*the Narrative*, p28)

<sup>60</sup> « I could sleep in peace," whispered Alice, in reply, "with such a fearless and generous-looking youth for my sentinel » (*TLM*, 66).

été prudent à lui de manifester cette généreuse émotions<sup>61</sup> » (*LDM*, p666); « Tous les yeux [...] restèrent fixés avec une admiration muette sur la taille souple, élancée et pleine de grâce du captif<sup>62</sup> » (*LDM*, p731). Et dans le camp iroquois, Heyward aidera ce beau prisonnier avant de le reconnaître, alors que « l'admiration muette » de la foule des Delaware permettra plus tard à Uncas de s'exprimer. A chaque fois, que Fenimore Cooper fait mention du physique avantageux d'Uncas, il y a un écho au niveau de l'action, on a vraiment la sensation d'une relation de cause à effet entre les deux. On ne retrouve pas une telle dynamique autour de Magua ou Chingachgook. Certes, ils agissent tous deux en cohérence avec leur apparence externe : Magua comme un traître et Chingachgook comme un guerrier ; mais leur physique n'agit jamais directement sur l'action. Le physique des personnages n'est pas non plus le moteur du *Récit*.

La dimension physique des indiens est donc centrale dans la représentation blanche de leur monde, à tel point que, dans le *Dernier des Mohicans*, les personnages indigènes ne peuvent dépasser ce plan physique et que leur apparence extérieure devient un moteur de l'action. Ce qu'il est aussi important de noter, c'est que ces descriptions de l'apparence extérieure des indiens sont aussi le signe du mélange de peur et de fascination qu'éprouvent les blancs pour les peaux-rouges. De fait, Chingachgook nous rassure par son attitude pacifique mais nous effraie avec ses tatouages. De la même façon, Hiokattoo impressionne par sa carrure imposante mais est présenté comme un tendre époux. La représentation blanche du monde indien se situe donc entre attirance et répulsion. On peut alors se demander comment les deux auteurs conçoivent les relations entre les deux communautés, et notamment sur le plan sexuel et sentimental.

---

<sup>61</sup> « While one stood erect and firm, prepared to meet his fate like a hero[...]. The high-spirited Duncan felt a powerful impulse of admiration and pity toward the former, though no opportunity could offer to exhibit his generous emotions » (*TLM*, p345).

<sup>62</sup> « All those eyes [...] were now bent in secret admiration on the erect, agile, and faultless person of the captive. » (*TLM*, p452).

## D-Le tabou des relations charnelles et sentimentales interraciales

### 1-Un tabou ancré dans les esprits

L'une des raisons qui ont sans doute fait le succès du *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*, c'est le fait qu'elle ait épousé des indiens. En effet, si à l'époque de la parution du livre les récits de captivité sont monnaie courante dans le paysage littéraire, ceux qui assument les relations maritales (et sexuelles) entre les deux races sont beaucoup plus rares voire inexistants. Malgré des semaines de captivité et son amitié avec Metacomet (dit King Philip), Mary Rowlandson<sup>63</sup>, par exemple, niera toujours avoir été sensuellement approchée par un indien<sup>64</sup>. En fait, on est ici en plein paradoxe : les blancs sont fascinés par les indiens, et notamment par leur physique, mais condamnent tout rapprochement entre les deux races, et pourtant ils ne cessent d'y penser. D'ailleurs, la peur du viol des femmes blanches par les indiens étaient l'un des points les plus sensibles dans les rapports blancs-autochtones de l'époque. Et, pourtant, parmi tous les récits de captivité publiés entre 1675 et 1763, aucun ne rapporte de viol. June Namias quant à elle, parle même de mythe et, soutient que la politique d'adoption des indiens<sup>65</sup>, et leur rapport à l'inceste au sein des tribus, explique le respect des indiens pour les femmes blanches. De fait, les rapports sexuels étaient prohibés entre les membres d'une même famille, et la notion indienne de la famille était plutôt vaste, les blanches adoptées (et elles l'étaient le plus souvent) n'avaient pas à craindre pour leur vertu<sup>66</sup>. Malgré tout, cette absence de preuve et de témoignages n'ont pas empêché trois cents à sept cents indiens Pequots d'être massacrés en 1638 pour l'enlèvement de deux femmes blanches. On voit bien ici le

---

<sup>63</sup> Un autre best-seller de l'époque (1765). voir: ROWLANDSON, Mary. *Narrative of the captivity and restoration of Mrs. Mary Rowlandson*. <http://www.gutenberg.org>

<sup>64</sup> NAMIAS, June. *Whites captives. Gender and ethnicity on the American frontier*. Chapel Hill: ed u of North Carolina, 1998.

<sup>65</sup> DRIVER, Harold E. *Indians of North America*. Chicago: the University of Chicago press, 1969. pp226-227 (pour le rapport des indiens à l'inceste).

<sup>66</sup> L'inverse n'était pas vrai, les blancs ne se privaient pas de profiter des indiennes quand ils en avaient l'occasion.



rapport des forces entre le prix d'une vie indienne et la vertu d'une blanche pour leurs défenseurs<sup>67</sup>. Et quand les personnages du *Dernier des Mohicans*, sont confrontés à une situation de ce type ; c'est-à-dire, l'enlèvement d'Alice et de Cora par un groupe d'Iroquois emmenés par Magua, Fenimore Cooper entre dans un terrain déjà balisé : le mythe du viol des blanches est présent à l'esprit de ses lecteurs. Si Magua enlève les deux filles, c'est forcément parce qu'il en veut à leur vertu. Face à lui, on retrouve, comme toujours, Uncas qui se prend de passion pour Cora et risque sa vie pour la soustraire des griffes de l'Iroquois. Loin d'être connotées négativement, l'amour d'Uncas pour Cora à tout d'une passion romantique tout à fait appréciable. Tout comme Mary Jemison d'ailleurs, qui forcée à épouser Sheninjee en tombera finalement amoureuse. Au fond, l'attitude des euro-américains à l'égard des indiens est très ambiguë, c'est un mélange de rejet, de peur, d'amour et de désir. Selon June Namias, cette ambiguïté découle de la quadruple nature des indiens qui sont vus comme, à la fois nobles et sauvages, mais aussi exotiques et érotiques. Et les relations sentimentales ou sexuelles sur la frontière sont à l'image de cette ambiguïté : « [...] Indian-white relations [are] exciting, dangerous, potentially disastrous, sometimes fun, occasionally romantic<sup>68</sup> ». *Eros* et *Thanatos* sont plus proches que jamais sur la frontière américaine. Dans *le Récit*, outre son propre exemple, Mary Jemison évoque, plusieurs couples mixtes dont ceux formés par, d'une part, Priscilla Ramsay, une autre captive blanche; et d'autre part, par Ebenezer Allen, un colon blanc et voisin de Mary.

## 2-L'amour et le risque

Les histoires d'amours finissent mal en général, nous dit la chanson, surtout lorsqu'elles sont mixtes pourrait-on ajouter après la lecture de nos deux ouvrages. Le fait est que sur la petite dizaine de couple interracial présents dans les deux

---

<sup>67</sup> D'ailleurs, les couples interracial effraient tellement qu'une loi anti-miscéogénéation sera promulguée en 1863, pour prohiber les mariages et les rapports intimes entre personnes de races différentes. Et si cette loi concerne à la base surtout les relations entre blancs et noirs, elle s'étendra bientôt à tous les non-blancs résidents des Etats-Unis d'Amérique ; on est bien loin du Meltin'pot.

<sup>68</sup> Op. cit. p86. (« [...] les relations entre indien et blancs sont décrites comme excitantes, dangereuses, potentiellement désastreuses, parfois divertissantes et à l'occasion romantiques »).

ouvrages, plus de la moitié connaissent une fin tragique. Effectivement, la plupart du temps, l'un des deux partenaires meurt prématurément (Sheninjee, le mari de Priscilla Ramsay...) quand ce ne sont pas les deux (Uncas et Cora par exemple)<sup>69</sup>. Vivre une relation avec un indien, c'est donc s'exposer implicitement à une mort prématurée. Mais, c'est aussi risquer d'être contaminée par sa sauvagerie ; après son mariage avec Sheninjee par exemple, Mary perd tout désir de s'enfuir et de retrouver la société des blancs : « [...] mon ardent désir de les quitter, de partir et de retrouver la liberté s'était estompé. C'est là que se trouvait ma famille, [...] »<sup>70</sup> (le *Récit*, p78). Autrement dit, le mariage a formalisé son appartenance à ce nouveau monde, il a formalisé son acculturation. Il apparaît ainsi comme une étape aussi importante que son adoption dans le processus de transition d'un monde à l'autre, elle devient vraiment indienne à partir du moment où elle épouse Sheninjee. Un processus encore renforcé par son second mariage avec Hiokattoo, un autre indien dont elle aura plusieurs enfants. Au contraire de Priscilla Ramsay, elle n'a pas choisi un blanc comme second mari, en prenant Hiokattoo pour époux, elle s'est finalement coupée pour toujours de son monde d'origine : quand son frère Kanjisetageau lui offre la liberté, elle refuse définitivement ; « Ainsi après mûre réflexion, j'avisai mon frère de mon choix : je passerais le restant de mes jours avec mes amis indiens, et vivrais avec le reste de ma famille comme je l'avais fait jusqu'alors<sup>71</sup> » (le *Récit*, p140). En d'autres termes, elle a achevé un cycle : son désir de partir s'est estompé avec son premier mariage mais l'idée de retour parmi les blancs lui devient complètement étrangère après le second. Elle est passé de l'autre côté de la frontière. Cela nous montre aussi que l'appartenance raciale et sociale d'une femme à cette époque se définit avant tout par

---

<sup>69</sup> Certes, dans le cas du *Récit*, la mort de l'un des protagonistes n'est pas préméditée par l'auteur dans un but quelconque, il n'empêche que le taux de mortalité dans ces couples mixtes est élevé.

<sup>70</sup> « [...] my anxiety to get away, to be set at liberty, and leave them, had almost subsided. With them was my home [...] » (*the Narrative*, p31).

<sup>71</sup> « Accordingly, after I had duly considered the matter, I told my brother that it was my choice to stay and spend the remainder of my days with my Indians friends, and live with my family as I had heretofore done » (*the Narrative*, p78).

celle de son mari : mariées à des indiens Mary et Priscilla sont indiennes, en épousant Nettle, un soldat américain, Priscilla redevient blanche.

### 3-Le motif du mariage forcé

Il est, toutefois, un point sur lequel insiste énormément le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*, c'est le fait qu'on ait forcé Mary à prendre un indien pour époux et la répugnance qu'elle a ressentie au début de leur union :

Peu de temps après l'arrivée des Delaware à Wiishto, mes sœurs me demandèrent d'aller vivre avec l'un d'entre eux qui s'appelait Shenin-Jee. N'osant les contrarier ou désobéir à leur ordre, je m'exécutai avec beaucoup de répugnance ; Shenin-Jee et moi fûmes donc mariés selon la coutume indienne.

Shenin-Jee était un homme noble, de haute taille, d'aspect élégant ; il se montrait généreux dans sa conduite, courageux à la guerre, bien qu'ami de la paix et amoureux de la justice. Il jouissait d'un respect que n'exigeait nullement son rang social, il méritait et recevait les confidences et l'amitié de toutes les tribus avec lesquelles il était en relation. Mais Shenin-Jee était un Indien. L'idée de passer ma vie avec lui me sembla d'abord inconciliable avec mes sentiments ; mais sa bonne nature, sa générosité, sa tendresse et son amitié à mon égard gagnèrent bientôt mon affection ; et aussi étrange que cela puisse paraître, je l'aimais !<sup>(72)</sup>

On le voit bien dans ce passage, c'est à son corps défendant que Mary a épousé Sheninjee, l'auteur met en relief sa passivité et son refus initial ; de la même façon qu'il la mettra en avant à l'occasion du second mariage : « When my son Thomas was three or four years old, I was married to an indian,[...] <sup>73</sup> » (*the Narrative*, p46). En fait, ce

---

<sup>72</sup> « Not long after the Delawares came to live with us, at Wiishto, my sisters told me that I must go and live with one of them, whose name was Sheninjee. Not daring to cross them, or disobey their commands, with a great degree of reluctance I went; and Sheninjee and I were married according to Indian custom.

Sheninjee was a noble man; large in stature; elegant in his appearance; generous in his conduct; courageous in war; a friend to peace, and a great lover of justice. He supported a degree of dignity far above his rank, and merited and received the confidence and friendship of all the tribes with whom he was acquainted. Yet, Sheninjee was an Indian. The idea of spending my days with him, at first seemed perfectly irreconcilable to my feelings: but his good nature, generosity, tenderness, and friendship towards me, soon gained my affection; and, strange as it may seem, I loved him!» (*the Narrative*, p28-29).

<sup>73</sup> « Mon fils avait trois ou quatre ans lorsque j'épousai un Indien du nom de Hiokatoo [...]» (le *Récit*, p98). Ici on cite directement le texte anglais plutôt que la traduction car l'emploi de la voix passive (qui a disparu dans la traduction) illustre mieux l'idée que nous tentons de faire passer.

n'est pas tellement cette illustration des préjugés de Mary qui est originale ici, mais plutôt le fait qu'elle se soit accommodée de son sort et qu'elle soit tombée amoureuse de son époux : « [...] et aussi étrange que cela puisse paraître, je l'aimais !<sup>74</sup> ». Dans l'ensemble, le texte est plutôt avare de points d'exclamation, et hors les lamentations de Mrs. Jemison mère au moment de la séparation, ou celles de la mère indienne quand l'une de ses filles veut assister à une scène de torture, c'est quasiment le seul endroit où l'auteur utilise ce signe de ponctuation ; ce qui en soi, suffit à prouver l'importance, le choc aussi que produise cette simple phrase. Mary est blanche et elle aime un indien ! D'ailleurs, à ce point de la réflexion, les protestations de la répugnance de Mary à épouser Sheninjee ou Hiokattoo ressemblent presque plus un artifice de James Seaver pour faire passer la pilule de l'amour interracial aux lecteurs de l'ouvrage. En même temps, ces dénégations, tout en faisant basculer le texte vers le politiquement correct, ne font que souligner encore ce fait étrange de l'amour d'une blanche pour un sauvage. On peut aussi penser que James Seaver utilise un autre artifice pour rendre cette situation (et ses sentiments) concevables aux yeux de ses lecteurs : comme nous l'avons évoqué par ailleurs, les descriptions des deux époux de Mary Jemison sont différentes du reste de l'ouvrage en cela qu'elles exposent des éléments du physique des personnages à l'attention du lecteur. En d'autres termes, il semblerait que contrairement à ses bonnes résolutions James Seaver se soit inséré dans la narration de Mary : il fait de Hiokattoo et Shenin-Jee des êtres hors-normes indiennes. Et puisqu'ils sont différents des autres indiens, Mary peut les aimer, se marier avec eux et en avoir des enfants.

Le motif de la blanche contrainte à la vie commune avec un indien se retrouve aussi dans les *Dernier des Mohicans*, puisque Magua veut faire de Cora sa squaw : « Que la fille du chef anglais consente à le suivre et à habiter pour toujours son wigwam<sup>75</sup> » (*LDM* ; p535). Il est même prêt à toutes les ignominies pour arriver à ses

---

<sup>74</sup> «[...] and, strange as it may seem, I loved him ! » (*the Narrative*, p29).

<sup>75</sup> « Let the daughter of the English chief follow, and live in his wigwam forever » (*TLM*, p143).

fins, il utilise la menace, « Sa tête est trop fière pour se reposer sur un oreiller dans le wigwam d'un indien ; cette tête se trouvera-t-elle mieux quand elle roulera comme une pierre ronde au bas de la montagne, pour servir de jouet aux loups ?<sup>76</sup> » (*LDM*, p538). Puis devant le refus de Cora, il use du chantage, la liberté et la vie de sa sœur (et d'Heyward) contre son consentement : « Parlez : renverrai-je à son père la tête aux cheveux blonds et vos deux autres compagnons ? Consentez-vous à suivre Magua sur les bords du grand lac pour porter son eau et préparer sa nourriture ?<sup>77</sup> » (*LDM*, p539), « Voyez, dit-il en montrant Alice avec une joie barbare, elle pleure ; elle est bien jeune pour mourir !<sup>78</sup> » (*LDM*, p539). Mais, face aux menaces de plus en plus pressantes de Magua, la détermination de Cora semble sans faille puisqu'elle est prête à mourir pour échapper à ce triste sort : « Laissez-moi ! [...] vous mêlez de l'amertume à mes dernières prières, et vous vous placez entre mon Dieu et moi<sup>79</sup> » (*LDM*, p539). Il faut dire, que ce n'est pas une inclination romantique qui pousse Magua à désirer Cora, mais la soif de vengeance : il veut faire de Cora son esclave « Quel plaisir pour Magua de voir tous les jours la fille de Munro porter son eau, semer et récolter son grain, et faire cuire sa venaison !<sup>80</sup> » (*LDM*, p535), « [...] pour porter son eau et préparer sa nourriture ? » (*LDM*, p539). Il va même plus loin et veut lui infliger l'offense ultime, faire d'elle la mère de ses enfants : « Son sein ne veut pas nourrir les enfants d'un huron ; elle verra les Hurons souiller ce sein de leur salive<sup>81</sup> » (*LDM*, p538). Ici, ce que lui propose Magua revient carrément à choisir entre la peste et le choléra : soit elle

---

<sup>76</sup> « Her head is too good to find a pillow in the wigwam of Le Renard; will she like it better when it rolls about this hill a plaything for the wolves? » (*TLM*, p149).

<sup>77</sup> « Say; shall I send the yellow hair to her father, and will you follow Magua to the great lakes, to carry his water, and feed him with corn? » (*TLM*, p150).

<sup>78</sup> « [...] he continued pointing with taunting irony, towards Alice " Look! The child weeps! Se is young to die" » (*TLM*, p150).

<sup>79</sup> «Leave me, [...] you mingle bitterness in my prayers; you stand between me and my God! » (*TLM*, p150).

<sup>80</sup> « The daughter of Munro would draw his water, hoe his corn, and cook his venison » (*TLM*, p144).

<sup>81</sup> « Her bosom cannot nurse the children of a Huron; she will see it spit upon by Indians! » (*TLM*, p149).

consent à devenir sa femme (et implicitement à avoir des rapports sexuels avec lui), soit il la livre à la bestialité de ses compagnons. Au fond, on peut observer un parallèle dans la gradation d'intensité entre les menaces de Magua et les refus de Cora : plus les menaces sont pressantes plus les refus sont catégoriques. Seule la menace que Magua fait finalement peser sur la tête d'Alice arrive à la faire hésiter. Autrement dit, dans l'échelle des valeurs de Cora (qui apparaît tout le long du roman comme un archétype de perfection féminine), tout vaut mieux que la vie commune avec un indien, que ce soit la mort ou la perte de liberté. Elle n'hésite que quand Magua fait appel à ses sentiments, à l'amour qu'elle a pour sa sœur. Et cette dernière, face à ce dilemme choisit elle aussi la mort : « Non, non, non ! mourrons plutôt ! mourrons ensemble, comme nous avons vécu !<sup>82</sup> » (*LDM*, p540). Tout comme le major Heyward : « Si je voudrais de la vie à ce prix ! [...] Cora ! [...] ne parlez plus de cette détestable alternative ! La pensée seule en est plus horrible que mille morts !<sup>83</sup> » (*LDM*, p540). Que Cora choisisse la mort n'est, finalement, pas si étonnant, on a déjà constaté sa force de caractère lors des épisodes précédents ; mais qu'Alice, la fleur fragile, la choisisse aussi, c'est une surprise et montre à quel point les rapports indiens/blanches sont tabous.

#### 4-Uncas, Cora et Magua

On peut alors s'interroger sur le couple Cora-Uncas : si les relations blanche-indien sont si mal vues, pourquoi alors instaurer un tel rapport entre les deux protagonistes ? D'ailleurs, on peut s'interroger sur la réciprocité des sentiments des deux jeunes gens, car si l'inclination d'Uncas pour Cora est clairement perceptible, le doute plane autour des sentiments de Cora. Cette dernière, en effet accepte aimablement l'aide d'Uncas « [...] et pour marcher plus vite, Duncan céda au jeune mohican le soin de soutenir Cora, *qui parut consentir* à cet échange sans

---

<sup>82</sup> « No, no, no; better that we die as we have lived, together! » (*TLM*, p152).

<sup>83</sup> « Would I! [...] Cora! Cora! you jest with our misery! Name not the horrid alternative again; the thought itself is worse than a thousand deaths » (*TLM*, p151).

répugnance<sup>84</sup> » (*LDM* ; p573), et semble avoir conscience de l'affection d'Uncas pour sa personne « [...] Cora, baissant les yeux sous les regards ardents du jeune indien. Partez, généreux jeune homme continua-t-elle, *peut-être* avec le sentiment secret de l'ascendant qu'elle avait sur lui<sup>85</sup> » (*LDM*, p512). Dans ces deux extraits, l'auteur nous laisse vraiment dans l'expectative, il refuse de prendre position sur un sujet aussi tabou comme le montre la présence de modalisateurs : l'amour de Cora pour Uncas ne peut être qu'hypothétique. D'ailleurs, Fenimore Cooper ne développe pas plus l'intériorité de la jeune fille alors que les sentiments d'Uncas quoique discrets dans leur expressions sont clairs: « [...] mais quand il avait les même attentions pour sa sœur, ses yeux noirs se fixaient sur la physionomie expressive de Cora, avec une douceur qui en bannissait la fierté qu'on y voyait ordinairement briller<sup>86</sup> » (*LDM*, p489) ; « Uncas au contraire, renonçant à ses habitudes et peut-être même à sa nature pour céder à une délicatesse d'instinct, suivit Heyward, qui courut vers ses compagnes(...)»<sup>87</sup> » (*LDM* ; p544). Dans ce dernier extrait, Uncas apparait comme une sorte de héros romantique à l'image d'Heyward, il perd sa sauvagerie et calque son comportement sur celui de l'anglais. En fait, Uncas a tout de l'amoureux romantique et est même prêt à mourir (et meurt) pour sa belle : « [...] Uncas ne se possédant plus s'élança d'une hauteur prodigieuse sur le bord dangereux où se trouvait son ennemi ;[...]»<sup>88</sup> » (*LDM*, p759). La vue de Cora en danger (Magua la menace de son arme) fait perdre son proverbial sang froid au jeune mohican, l'amour le métamorphose. Plus même, car dans chacun des extraits que nous avons cités, les sentiments qu'éprouve Uncas pour Cora sont présentés comme contraires à sa

---

<sup>84</sup> « Duncan willingly relinquished the support of Cora to the arm of Uncas and Cora as readily accepted the welcome assistance » (*TLM*, p203).

<sup>85</sup> « Go, generous young man, Cora continued, lowering her eyes under the gaze of the Mohican, and perhaps, with an intuitive consciousness of her power » (*TLM*, p106).

<sup>86</sup> « [...] in performing the same offices to her sister, his dark eye lingered on her rich, speaking countenance » (*TLM*, p70).

<sup>87</sup> « But Uncas, denying his habits, we had almost said his nature, flew with instinctive delicacy, accompanied by Heyward, to the assistance of the females » (*TLM*, p159).

<sup>88</sup> « [...] Uncas appeared, leaping frantically, from a fearful height, upon the ledge » (*TLM*, p196).

nature : « [...] bannissait la fierté qu'on y voyait *ordinairement* briller » ; « Uncas *au contraire*, renonçant à ses habitudes et peut-être même à sa nature [...] » ; « [...] ne se possédant plus [...] »... Aimer Cora, c'est renoncer à la part sauvage de son être, contrairement à son père et à Natty, il n'achève ni ne scalpe les guerriers iroquois après la bataille<sup>89</sup> mais court vers Cora : il n'est plus un guerrier complet mais un amoureux, c'est à cause de cela que Magua réussit finalement à le tuer. La statue grecque s'est animée et est (re)devenue mortelle. Au fond, on a ici affaire au processus inverse du *Récit*. Dans ce dernier en effet, Mary renonçait à la part blanche de son être alors que dans le *Dernier des Mohicans*, c'est l'indien qui se dirige vers le monde blanc. Il apparaît ainsi comme un être plus évolué que ces congénères, comme un visionnaire : « [...] Uncas couvert du sang de ses ennemis et du sien, et en apparence spectateur impassible de cette scène attendrissante, prouvait par l'expression de ses regards qu'il était en avance de plusieurs siècles peut-être sur ses sauvages compatriotes<sup>90</sup> » (*LDM*, p545). Toutefois, cette métamorphose d'Uncas est un échec puisqu'il en meurt au contraire de Mary qui (au prix de renoncement au monde de son enfance) finit trouver le bonheur avec chacun de ses deux époux : « Nous vécûmes heureux ensemble jusqu'au moment de notre ultime séparation [...] » (le *Récit*, p75) ; « Il me traita pourtant toujours avec tendresse et ne me fit jamais d'offense<sup>91</sup> » (le *Récit*, p154). A priori donc, la mutation n'est possible que dans un sens : une blanche peut régresser et devenir indienne, alors que l'indien ne peut évoluer vers le monde moderne et meurt, il ne peut pas franchir la frontière. L'histoire entre Cora et Uncas est donc condamnée avant même d'avoir commencée, car Uncas, malgré sa métamorphose ne peut devenir blanc, et Cora, en tant que femme blanche, ne peut décemment pas céder à un indien aussi parfait soit-il. Seule la mort est capable de les

---

<sup>89</sup> Voir *LDM* p544 chapitre XII

<sup>90</sup> « and Uncas stood, fresh and blood-stained from the combat, a calm, and, apparently, an unmoved looker-on, it is true, but with eyes that had already lost their fierceness, and were beaming with a sympathy that elevated him far above the intelligence, and advanced him probably centuries before, the practises of his nation » (*TLM*, p160).

<sup>91</sup> « We lived happily together till the time of our final separation [...] » (*the Narrative*, p29). « [...] he uniformly treated me with tenderness, and never offered an insult » (*the Narrative*, 89).



réunir, comme des Roméo et Juliette du Nouveau Monde. Plus que la mort même, c'est le récit de leurs aventures, la légende orale qui les réunit : « Pendant bien des années, l'histoire de la jeune fille blanche et du jeune guerrier des Mohicans charma les longues soirées et entretint dans le cœur des jeunes Delaware le soif de la vengeance contre leurs ennemis naturels<sup>92</sup> » (*LDM*, p769). Comme Achille, leurs vies ont été courtes mais le souvenir s'en est transmis sur des générations.

Il faut aussi noter une chose étrange, c'est que le désir de Magua pour Cora le fait finalement hésiter au moment de la tuer :

Les deux Hurons qui l'entouraient levèrent aussitôt sur elle leurs tomahawks avec cette joie cruelle que les démons gardent, dit-on, en accomplissant l'œuvre du mal ; mais Magua arrêta leur armes, les jeta loin de lui, et tirant son couteau, il se tourna vers sa captive, et tandis que les passions les plus violentes et les plus opposées se peignaient sur sa figure :

-Femme, dit-il choisissez le wigwam ou le couteau du Renard-Subtil !

[...]

-Mon Dieu, je suis à vous ; faites de moi ce qu'il vous plaira !

-Femme, répéta Magua d'une voix rauque, choisissez !

Mais Cora, dont la figure annonçait la sérénité d'un ange, n'entendit point sa demande et n'y fit point de réponse. Le Huron tremblait de tous ses membres ; il leva le bras tout à coup, puis il le laissa retomber comme s'il ne savait pas à quoi se résoudre. Il semblait se passer un combat violent dans son âme ; il leva à nouveau l'arme menaçante ; mais à cet instant un cri perçant se fit entendre au-dessus de sa tête ; Uncas ne se possédant plus s'élança d'une hauteur prodigieuse sur le bord dangereux où se trouvait son ennemi ; mais au moment où Magua levait les yeux en entendant le cri terrible, un de ses compagnons, profitant de ce mouvement, plongea son couteau dans le sein de la jeune fille.<sup>93</sup>

---

<sup>92</sup> « Years passed away before the traditionary tale of the white maiden, and of the young warrior of the Mohicans ceased to beguile the long nights and tedious marches, or to animate their youthful and brave with a desire for vengeance » (*TLM*, p513).

<sup>93</sup> *LDM*, p759.

« The Huron chief, after casting the weapons he had wrested from his companions over the rock, drew his knife, and turned to his captive, with a look in which conflicting passions fiercely contended. "Woman," he said, "choose; the wigwam or the knife of Le Subtil!" [...] "I am thine; do with me as thou seest best!" "Woman," repeated Magua, hoarsely, and endeavoring in vain to catch a glance from her serene and beaming eye, "choose!" But Cora neither heard nor heeded his demand. The form of the Huron trembled in every fibre, and he raised his arm on high, but dropped it again with a bewildered air, like one who doubted. Once more he struggled with himself and lifted the keen weapon again; but just then a piercing cry was heard above them, and Uncas appeared, leaping frantically, from a fearful height, upon the ledge. Magua recoiled a step; and one of his assistants, profiting by the chance, sheathed his own knife in the bosom of Cora» (*TLM*, p496).

En dehors du fait que l'action se précipite ici, jusqu'à atteindre le rythme effréné d'un retournement de situation à chaque nouveau segment de phrase, on a paradoxalement, l'impression d'un arrêt sur image qui nous permet d'observer le dilemme de Magua. Plus exactement, nous sommes ici aux premières loges pour observer le combat que se livre son humanité, son désir de vengeance et son amour pour Cora. Autrement dit, tout comme Uncas, Magua se transforme devant le désir qu'il éprouve pour Cora. En l'occurrence, comme Uncas, il perd de sa sauvagerie : il n'est plus le démon en chef qui ressent une « joie cruelle » à l'idée de tuer mais un homme qui hésite. On peut même dire que cette hésitation lui fait perdre ici son rôle de chef puisque l'un de ses sous-fifre n'hésite pas, lui, à lui passer devant et à poignarder Cora. En fait, on peut même dire que Fenimore Cooper ré humanise Magua. Toutefois, contrairement à Uncas, cette métamorphose ne le rapproche pas de la frontière indien-blanc, seulement de l'humanité en cela, il apparaît être un personnage plus complexe que ne le suggère le reste du roman. Certes, Magua reste un sauvage mais il s'affranchit ici du simple cliché et gagne en complexité, tout comme Uncas sort de son musée. Et quelque part d'ailleurs, c'est le retour inopiné de l'humanité de Magua qui va entraîner sa mort, celle de Cora et celle d'Uncas. En effet, les personnages indiens se libèrent ici du schéma manichéen qui présidait jusqu'alors à l'ensemble du roman : Magua est ignoble mais humain, il hésite, il peut ressentir de la pitié, il n'est plus impitoyable alors qu'Uncas, qui est sensé être le guerrier indien parfait, perd sa maîtrise et commet un acte irréfléchi qui va entraîner sa mort. C'est la théorie du chaos appliquée au roman, le monde ne s'équilibre plus, si les indiens sont complexes, ils sont hommes, ils doivent donc mourir. Ainsi, la vision blanche que nous propose James Fenimore Cooper dans le *Dernier des Mohicans* est clairement ethnocentrique, car, ses personnages ne survivent pas en dehors des cases qu'il leur a assignées, il ne peut les concevoir existant en dehors d'un système dichotomique.

En fait, on est encore une fois, face un processus inverse<sup>94</sup> du *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*, car si Fenimore Cooper humanise ces personnages à travers les notions d'amours ou de désirs interracialisés, Seaver<sup>95</sup> lui tente de bestialiser Hiokatoo. Il souligne notamment sa sauvagerie lors des combats : « Il était capable d'infliger à ses ennemis les plus atroces tortures, tirant vanité de son courage, et n'éprouvait pas le moindre sentiment de pitié ou de remords aux vues des cérémonies et tortures les plus barbares<sup>96</sup> » (le *Récit*, p157) ... Pour June Namias, cette bestialisation des indiens correspond à l'évolution et à la montée de l'idéologie raciale dans les années 1830. D'ailleurs, à cette époque les récits de captivités font de plus en plus allusion à la peur du rapt et du viol des femmes blanches. Outre l'exemple de Mary Jemison, elle cite ceux de Clarissa Plummer et de Caroline Harris, toutes deux faites prisonnières dans les années 1830. Et si la première est réduite en esclavage pour avoir refusé les offres d'un indien, la seconde est contrainte d'en épouser un, regrettant ainsi de n'avoir pas été tuée<sup>97</sup>. Elles sont, à ce titre, plus proches de Cora que de Mary, heureuse de son sort. A cette époque donc, l'idéal masculin indien symbolisé par Uncas et Sheninjee, s'éloigne des esprits blancs et laisse la place à la vision de l'indien comme un sauvage. Il faut dire que les années 1830, sont aussi celles du « Chemin des larmes » et de la création des réserves indiennes, ce qui explique les retouches de Seaver dans le *Récit* : les indiens doivent être diabolisés pour justifier les actes politiques des Etats-Unis d'Amérique.

---

<sup>94</sup> Du moins en partie.

<sup>95</sup> Ici, nous sommes sûrs qu'il s'agit de l'opinion de James Seaver ou d'un homme blanc, car le chapitre XI qui concerne Hiokatoo s'appuie sur les dires de George Jemison (un cousin escroc) et non de Mary. Par ailleurs, selon June Namias, ce chapitre a été retouché en 1856-après la mort de Seaver donc par les éditeurs du *Récit* qui, à ne pas en douter, l'ont adapté au goût de l'époque pour le vendre en plus grand nombre.

<sup>96</sup> « He could inflict the most excruciating tortures upon his enemies, and prided himself upon his fortitude, in having performed the most barbarous ceremonies and tortures, without the least degree of pity or remorse » (*TLM*, p90).

<sup>97</sup> Namias, June. *Op.cit.* –pp100-101.

La frontière entre les indiens et les blancs dans le *Dernier des Mohicans* et dans le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* semble à la fois très mince et très résistante. Mince parce que malgré l'organisation manichéenne qui préside au monde indien du *Dernier des Mohicans*, les personnages s'en affranchissent et conquièrent leur part d'humanité. De la même façon, les Senecas du *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* conservent la leur, en dépit des tentatives de James Seaver pour les transformer en « noble sauvage » ou en « sauvage sanguinaire ». Une frontière néanmoins très résistante, tout particulièrement pour les personnages de James Fenimore Cooper qui ne survivent pas à la reconquête de cette humanité. Elle semble, cependant, un peu plus perméable dans le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* puisque Mary la franchit. Toutefois, ce passage n'est rendu possible que par sa métamorphose en indienne, elle ne peut retourner à son monde d'origine après son mariage avec un indien. De manière générale, toute union mixte est vouée à l'échec et à la mort, le mariage des deux cultures semble donc impossible. A ce titre la présence de personnages tels que Mary et Natty peut sembler des plus surprenante. En effet, si la frontière est si imperméable que ça, pourquoi mettre au centre du récit deux preuves « vivantes » de l'interpénétration de ces deux cultures ? A priori, en effet, si Mary vit comme une indienne, elle reste présente dans le monde des blancs puisqu'il s'agit du *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*, et pas du « Récit de la vie de Dickewamis »<sup>98</sup>, c'est donc l'histoire d'une femme blanche. De la même façon Natty est à cheval sur la frontière entre les deux mondes : tout en ne cessant d'affirmer la pureté de sa race, il vit dans la forêt comme un indien. Nous sommes bien en présence de deux exemples de métissages culturels, que faut-il en conclure ? C'est ce que nous essaierons de déterminer dans notre seconde partie : l'indien à peau blanche.

---

<sup>98</sup> Dickewamis ou Di-gue-Wa-mis est le nom indien de Mary Jemison, il lui est donné lors de sa cérémonie d'adoption et signifie « douce, jolie, agréable ». cf : le Récit, p66.

## **Partie II**

### **L'INDIEN A PEAU BLANCHE :**

**Acculturation, transculturation et hybridation.**

Selon Janos Riesz dans son article pour la revue *Diogène*, l'acculturation, c'est « l'assujettissement de cultures indigènes à la civilisation occidentale sous toutes ses formes<sup>99</sup> ». C'est donc un terme lié au colonialisme européen, à l'expansion des nations et de la culture du vieux continent à travers le monde. En l'occurrence, le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* de James Seaver et le *Dernier des Mohicans* de James Fenimore Cooper se placent bien dans ce contexte de colonialisme et d'expansion européenne puisque les événements qu'ils relatent se passent lors de la guerre de Sept ans, soit entre 1756 et 1763<sup>100</sup>. Autrement dit, à une période où les deux cultures dominantes d'Europe se disputent l'hégémonie européenne et mondiale. D'ailleurs, la victoire de l'Angleterre sur le Nouveau Continent lui permettra de s'installer comme modèle culturel dominant de ce nouvel espace de colonisation. Ou, plus exactement comme un modèle culturel en devenir, puisqu'à cette époque tant les anglais que les français recherchent l'aide et les alliances avec les tribus indigènes. Implicitement, cela nous prouve que les indiens représentent encore à cette époque une force non négligeable sur les plans politiques et culturels : s'ils sont assez forts pour peser sur le plan belliqueux, leur force de cohésion est suffisamment grande pour préserver leur culture de la domination européenne. Ce qui signifie donc, que « l'assujettissement » de la culture indigène ne s'est pas encore produit, et que le courant d'acculturation peut-être inversé. A ce titre, Mary Jemison et Natty Bumppo apparaissent comme deux exemples de cette « acculturation à rebours » dont nous parle également Janos Riesz. En effet, dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de deux blancs qui vivent avec des indiens et se comportent comme eux. Clairement, ils posent un problème de définition à leurs interlocuteurs : on l'a vu dans notre première partie, le monde s'organise distinctement entre les blancs et les indiens, toute union entre les deux étant condamnée par avance. Que faire alors de Natty dont « la peau n'est ni rouge ni

---

<sup>99</sup> Voir RIESZ, Janos. « L'acculturation à rebours : un thème littéraire ». *Diogène*, 1986, n°135, pp50-64.

<sup>100</sup> Pour être plus exacte, ce conflit entre les couronnes de France et d'Angleterre débute en 1754 sur le continent américain et porte le nom de guerre Franco-indienne.

blanche<sup>101</sup> » (*LDM*, p716) et de Mary qui vit avec un indien mais n'a pas été affectée par sa sauvagerie, puisqu'elle possède toutes les vertus chrétiennes d'hospitalité et d'empathie : « Bien que son compagnon de cœur fut un ancien guerrier indien et que ses enfants et ses relations soient tous Indiens, on lui découvrit un sens de l'hospitalité hors du commun de sorte que son amitié désintéressée était recherchée<sup>102</sup> » (*le Récit*, p33). En d'autres termes, Mary et Natty échappent à toutes les définitions de l'époque : Natty n'est ni blanc ni indien, et Mary est une blanche qui a trouvé sa place dans le monde indien. La question que l'on peut alors se poser est encore une fois celle de la représentation. En effet, quelle place nos deux auteurs vont-ils trouver à Mary et Natty dans leur organisation du monde ? Et surtout comment vont-ils s'y prendre pour les introduire dans un monde où ils n'ont, a priori, aucune place ? L'acculturation à rebours de Riesz fonctionne-t-elle ici ? Après avoir exploré la notion d'hybridation culturelle nous verrons que nos deux personnages ne sont en fait pas si exceptionnels que ça.

### **A-Natty et Mary : Œil-de-Faucon et Dickewamis**

« Hawkeye », « la Longue-Carabine », Nathaniel Bumppo ne manquent décidément pas de noms ou de surnoms, tout comme Mary Jemison qui est aussi connue sous les noms de Dickewamis ou « The White Woman of Genese ». A se demander d'ailleurs comment ils font pour s'y retrouver. Mais, au-delà de l'anecdotique et du folklore, la multitude des noms que portent Mary et Natty est avant tout le signe de leur hybridation culturelle. En effet, chacun d'eux possède un nom anglais : Mary Jemison et Nathaniel Bumppo, ce sont leurs noms de baptême, ceux qu'ils ont reçu à la naissance, le signe de leur appartenance à un monde chrétien et blanc, alors que les autres marquent plutôt leur appartenance au monde des

---

<sup>101</sup> « [...] they will find one whose skin is neither red nor pale » (*TLM*, p427).

<sup>102</sup> « Although her bosom companion was an ancient Indian warrior, and notwithstanding her children and associates were all Idians, yet it was found that she possessed an uncommon share of hospitality, and that her friendship was well worth courting and preserving » (the *Narrative*, pXXIV)

indiens. De fait, en plus de son nom blanc, Mary Jemison a un nom Seneca, Dickewamis, qu'elle a reçu lors de son adoption et qui signifie, en anglais « The Two falling voices »<sup>103</sup>. A ce titre, la cérémonie d'adoption au cours de laquelle elle a reçu ce nom Seneca apparaît comme un second baptême, une seconde naissance : Mary s'efface devant Dickewamis. Enfin, « The White Woman of the Genesee » est le surnom dont l'ont affublée les habitants du comté de Genesee où elle réside au moment de la rédaction de l'ouvrage. L'emploi de ces divers noms correspond donc à chacune des différentes étapes de sa vie : fille de colons et indienne. Mais malgré la quasi-absence de dialogues dans le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*, quelques indices nous permettent de comprendre à quel groupe culturel les autres, sa famille, ses voisins, James Seaver... la rattachaient. Sa mère anglaise, par exemple, au moment de leur ultime séparation lui dit : « Ma chère petite Mary, je crains que le moment ne soit venu où nous serons séparés pour toujours<sup>104</sup> » (*le Récit*, p52). De la même façon, sa mère indienne la nomme au cours d'un monologue qui vise à convaincre l'une de ses filles de ne pas assister à une scène de torture : « Et comment peux-tu imaginer conduire à ce triste spectacle ta pauvre sœur Dickewamis (parlant de moi) [...]<sup>105</sup> » (*le Récit*, p92). James Seaver aussi la nomme dans l'introduction de son ouvrage : « Il y avait [...] près de soixante dix ans que Mrs. Jemison avait commencé de vivre avec les indiens [...]<sup>106</sup> » (*le Récit*, p34). Au fond, que ses mères la nomment selon leurs cultures respectives n'est pas très étonnant, puisqu'elle est leur fille, elle porte le nom qu'elles lui ont donné lors de sa naissance (ou de sa renaissance). Mais que James Seaver l'appelle par son nom anglais peut sembler plus étrange : comment peut-il la considérer comme

---

<sup>103</sup> Littéralement son nom signifie "les deux voix qui tombent", ce qui est sans doute une référence au fait qu'elle parle Seneca et anglais : même son nom indien la place dans un entre-deux. Voir BURNHAM, Mary. « "However extravagant the pretension": Bivocalism and US nation-building in *A Narrative of the life of Mrs. Mary Jemison* ». *Nineteenth-Century contexts*, oct 2001, n°23.-p326.

<sup>104</sup> « My dear little Mary, I fear that the time has arrived when we must be parted forever » (*the Narrative*, p11).

<sup>105</sup> « And how can you think of conducting to that melancholy spot your poor sister Dickewamis (meaning myself) [...] » (*the Narrative*, p41).

<sup>106</sup> « [...] and almost seventy years had seen Mrs. Jemison with the Indians [...] » (*the Narrative*, pXXV).



une blanche alors qu'il y a « près de soixante dix ans qu'[elle] avait commencé à vivre avec les indiens » ? D'ailleurs, ne fait il pas le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* et non celui de la vie de Dickewamis ? En d'autres termes, il la considère comme une femme anglaise. Si au moment de son enlèvement son identité ne fait pas débat, ce n'est plus le cas après : certes, elle est devenue indienne aux yeux des Seneca, mais pour le public blanc elle reste Mrs. Jemison ; autrement dit une blanche à part entière. Une blanche qu'elle n'est plus complètement : elle n'est plus que Mary Jemison, elle est aussi Dickewamis. En fait, James Seaver semble vouloir faire abstraction de l'indianisation de Mary dans son récit.

Finalement, l'emploi des noms de Mary dans ce livre semble plutôt cohérent quoique paradoxal : pour les blancs, c'est une blanche et pour les indiens, c'est une indienne. Le paradoxe réside dans le fait qu'elle est les deux à la fois, ce dont son dernier surnom « the White Woman » rend bien compte. Les deux premiers noms correspondent donc aux deux identités qui cohabitent chez elle, c'est-à-dire la femme blanche et la femme indienne, les deux se synthétisant finalement dans son dernier surnom; lequel passera d'ailleurs à la postérité<sup>107</sup>. En fait, ce dernier surnom est aussi singulier qu'elle-même puisqu'il mêle le constat de sa peau blanche à l'aspect folklorique d'un nom indien, en cela, il rend véritablement compte des deux aspects de son identité. On peut même aller plus loin et dire que les différents noms de Mary correspondent aux différents niveaux de son histoire. Plus exactement, puisqu'elle a effectivement porté les deux premiers, ils se rapportent à la dimension réelle de son histoire ; alors que le dernier surnom représente plus la dimension légendaire, mythique de sa vie. Au fond, ce n'est pas vraiment elle en tant que personne qu'on appelle « The White Woman of the Genese », c'est le nom de sa légende.

Les différents noms du personnage de Fenimore Cooper rendent aussi compte de ses différentes facettes : le premier, Nathaniel Bumppo correspond, comme pour Mary, à son nom de baptême chrétien ; le second, « Hawkeye » est celui que lui ont

---

<sup>107</sup> Ce surnom est apparu dans le titre de certaines éditions postérieures du *Récit*. Il figure aussi comme dédicace sur la statue de Mary qui se trouve dans le parc Letchworth dans le « Seneca council ground ».

donné les Mohicans, en référence à l'acuité de sa vision ; et le dernier, la « Longue Carabine »<sup>108</sup> lui vient des iroquois. En l'occurrence comme pour Mary les différents noms de Natty nous placent devant les paradoxes de son identité plurielle (homme blanc vivant comme un indien) mais nous donnent finalement une idée assez exacte de sa place dans le monde, c'est un homme blanc ami des Mohicans et ennemi des Iroquois : « Nous l'appelons, Œil-de-Faucon, reprit Uncas, se servant de la phrase Delaware ; car son coup d'œil ne le trompe jamais. Les Mingos le connaissent mieux par la mort qu'il donne à leurs guerriers : pour eux ils est la Longue-Carabine<sup>109</sup> » (*LDM*, p736). Par ailleurs, le fait que ses noms indiens soient en fait anglais (Hawkeye) pour le premier et français (La Longue Carabine) pour le second, nous rappelle implicitement la situation géopolitique de l'époque, où les Mohicans sont les alliés de anglais et les Iroquois ceux des français. Toutefois, contrairement à l'héroïne de James Seaver, les noms indiens de Natty sont plus des surnoms que des noms. De fait, il ne les a pas reçus comme Mary au cours d'une cérémonie d'adoption, son indianisation semble alors moins formelle et moins définitive que celle de Mary/Dickewamis. D'ailleurs, Natty n'est pas le seul personnage du *Dernier des Mohicans* à posséder un certains nombres de surnoms. Magua par exemple, s'appelle aussi « le Renard-Subtil » ; Uncas est « The Nimble-Deer » pour les anglais et « le Cerf-Agile » pour les français ; tout comme Chigachgook qui porte les noms charmants de « Gros-Serpent » ou « Big-Snake » selon la nationalité de ses interlocuteurs. D'ailleurs, Fenimore Cooper va même jusqu'à donner un nom « the Killdeer » (Tue-Daim) à la carabine de Natty, cette dernière, ainsi personnifiée semble dotée d'une vie propre et être un personnage de l'intrigue au même titre que son possesseur. On peut alors se demander si cette manie de donner des surnoms à ses personnages ne tient pas plus chez Fenimore Cooper d'une vision stéréotypée des indiens indiens et du désir d'exotisme que d'un

---

<sup>108</sup> En français dans le texte original quand ce sont les Iroquois qui parle cf *TLM*, p122, 131....

<sup>109</sup> « "We call him Hawkeye," Uncas replied, using the Delaware phrase; "for his sight never fails. The Mings know him better by the death he gives their warriors: with them he is 'the Long Rifle'" » (*TLM*, 458).

besoin plus subtil de caractériser l'indianisation de ses personnages en général et de Natty en particulier.

Malgré tout, l'emploi des différents noms de Natty ne nous permet pas une analyse aussi claire de sa situation que pour Mary Jemison. En effet, si les personnages indiens emploient bien les surnoms dont ils ont doté le chasseur<sup>110</sup>, les blancs ne l'appellent jamais par son nom de baptême. D'un autre côté, Natty ne se présente jamais comme Nathaniel Bumppo devant eux et la seule référence qu'il fasse à son nom de famille, c'est devant Chingachgook : « Quand à moi, je suis convaincu que tous les Bumppo étaient de bons tireurs, car j'ai une dextérité naturelle pour le fusil [...]»<sup>111</sup> » (*LDM*, p465). C'est d'ailleurs assez étrange que Natty ne fasse pas mention de son nom de baptême qui formalise pourtant son appartenance à la chrétienté et à la civilisation occidentale, alors qu'il ne cesse de souligner la pureté de son sang. Heyward et ses compagnons en sont donc réduits à utiliser des périphrases pour s'adresser à lui. Cora, par exemple, l'appelle « Homme généreux » après qu'il a proposé de sacrifier sa vie pour la sauver : « Homme généreux, je vous remercie du fond de l'âme<sup>112</sup> » (*LDM*, p740). Quant à David, il lui dit « ami » : « Ami, je vous remercie, répondit David, [...] mon âme aurait été dans l'affliction si vous m'aviez renvoyé<sup>113</sup> » (*LDM*, p750). A travers l'emploi, ou le non-emploi des différents noms de Natty, ce sont tous les problèmes et paradoxes de son identité qui se dessinent. De fait, s'il semble intégré au monde indien, les blancs ne savent pas qu'en faire, il échappe à toutes leurs définitions.

Si l'emploi des différents noms ou surnoms de Mary et Natty nous donne une idée assez claire de la façon dont ils étaient perçus par leur entourage, ils ne nous

---

<sup>110</sup> « Ecoutez-moi, Œil-de-Faucon, dit [Chingachgook], et vos oreilles ne recevront pas de mensonges » (*LDM*, p465) ou « La Longue-Carabine offre-t-il sa vie pour racheter ma captive ? demanda Magua en revenant sur ses pas [...] » (*LDM*, p738).

<sup>111</sup> « For myself, I conclude the Bumppos could shoot, for I have a natural turn with a rifle [...] » (*TLM*, p31).

<sup>112</sup> « Generous hunter! from my soul I thank you » (*TLM*, 464).

<sup>113</sup> « "I thank you friend", returned David, "had you send me away my spirit would have been troubled" » (*TLM*, p482)

permettent toutefois pas de comprendre comment ils se percevaient eux-mêmes. En effet, n'étant ni César ni Alain Delon, Natty et Mary ne parlent pas d'eux-mêmes à la troisième personne. Pour comprendre la façon dont ils s'auto-définissent, il nous faut donc chercher encore. Une chose ressort néanmoins de l'étude de leurs différents noms : leur identité d'homme ou de femmes blancs n'est pas certaine et prête aux débats, en grande partie parce qu'eux même ne se définissent pas complètement comme tels.

## **B-De part et d'autre de la frontière**

1-Natty, un homme dont « la peau n'est ni rouge ni blanche<sup>114</sup> »

Concrètement, on ne peut pas catégoriser Natty comme un « noble sauvage » ou comme « un sauvage » tout court puisqu'il est blanc et se définit comme tel. De fait, tout au long du roman Natty, ne cesse d'affirmer la pureté de son sang : « Mais ni les Mohicans ni moi, qui suis un homme blanc sans mélange de sang [...]»<sup>115</sup> » (*LDM*, p496) ; « Arrivez, chiens de l'enfer, arrivez ! Vous trouverez un homme dont le sang n'est pas croisé » (*LDM*, p503) ou encore, « -Ah !...aussi vrai que mon sang est sans mélange [...]»<sup>116</sup> » (*LDM*, p612). De la même façon, le fait qu'il s'auto-définisse comme un homme blanc repose sur sa « théorie des dons » qui veut qu'un indien n'ait, par nature, pas les mêmes capacités qu'un anglais. D'après lui, les indiens ont de meilleures capacités physiques et sensorielles que les blancs, mais ils sont moins sensibles que ces derniers. Par exemple, il reconnaît la supériorité de l'ouïe des mohicans sur la sienne propre à plusieurs reprises : « Il faudra que nous appelions Uncas ; il a le sens d'un Indien, et il entendra ce que nous ne pouvons pas entendre : car étant d'une peau blanche, je ne puis renier ma nature » (*LDM*, p622) ; « Oui, oui,

---

<sup>114</sup> « [...] they will find one whose skin is neither red nor pale » (*TLM*, p427).

<sup>115</sup> « But neither the Mohicans, nor I, who am a white man without a cross [...] » (*TLM*, p80) ; « Come on, ye bloody minded hell-hound ! ye meet a man without a cross » (*TLM*, p92) ; « Ha- as I am a man of white blood[...] » (*TLM*, p263)....

<sup>116</sup> Natty affirme encore la pureté de son sang aux pages 503, 619, 621, 695...

dit le chasseur, c'est le jugement d'un indien qui a présidé à tout cela, et il y en avait assez pour aveugler des yeux blancs<sup>117</sup> » (*LDM*, p645) ... Tout comme le meurtre d'une sentinelle française par Chigachgook est logique et ne peut être condamné en cela qu'il découle de sa nature profonde : « Ce serait un acte de cruauté et de barbarie de la part d'un blanc, dit-il enfin en secouant la tête avec une expression mélancolique ; mais c'est dans la nature d'un Indien et je suppose que cela devait en être ainsi<sup>118</sup> » (*LDM*, p566). Pour Claire Barel-Moisan, cette « théorie qui structure l'univers mental de Natty a une portée idéologique profondément ambiguë. Elle fonctionne en effet comme un principe de tolérance. [...] mais elle essentialise en même temps la différence entre les races<sup>119</sup> ». Autrement dit, blancs et indiens sont fondamentalement différents et le mélange des deux est impossible. Et paradoxalement, la question de la supériorité d'une race sur l'autre est hors-contexte ici puisqu'on ne peut comparer deux choses aussi éloignées l'une de l'autre. En tant qu'homme blanc donc, Natty se doit d'avoir une mauvaise ouïe et doit regretter la sauvagerie des indiens.

Toutefois, cette théorie des dons et l'autodéfinition de Natty comme un homme blanc entrent en complète contradiction avec ses actes. Par exemple, il est analphabète et ne croit pas vraiment au Dieu de la Bible, au contraire des autres personnages blancs du récit qui disent fréquemment des actions de grâce ou chantent des psaumes menés par David. D'ailleurs, avant de se définir comme un anglais, Heyward, quand il rencontre Natty pour la première fois, s'annonce comme un chrétien : « -Qui va là ? [...] –Des chrétiens, répondit celui qui marchait en tête des

---

<sup>117</sup> « We must give a call to Uncas. The boy has Indian senses, and may hear what is hid from us; for being a white-skin, I will not deny my nature» (*TLM*, p277); «"Ay, it has been planned with Indian judgement," said the scout, when the party assembled around the place, "and would have blinded white eyes" » (*TLM*, p313)...

<sup>118</sup> « Then shaking his head in a mournful manner he muttered : " 'Twould have been a cruel and unhuman act for a white-skin; but 'tis the gift and natur' of an Indian, and I suppose it should not be denied » (*TLM*, p193).

<sup>119</sup>BAREL-MOISAN, Claire. Op.Cit. p60.

voyageurs, des amis de la loi et du roi [...]»<sup>120</sup> » (*LDM*, p470). En d'autres termes, la définition d'Heyward, et par extension de la caste qu'il représente, d'un honnête homme, d'un homme en qui l'on peut avoir confiance perdu en plein milieu de la forêt la plus sauvage, est celle d'un homme qui respecte dans l'ordre, la religion, les lois et le roi. On peut alors se demander en quoi Natty s'inscrit dans ce programme, en quoi il respecte cette échelle de valeur. Dans cette optique, on ne peut que constater que son opinion de la religion ne correspond pas vraiment à celle d'Heyward et surtout à celle de David, l'homme le plus religieux de la petite troupe. D'ailleurs, Natty et le maître en psalmodie engageront à plusieurs reprises la discussion sur leurs définitions respectives d'un homme complet, un débat qui portera notamment sur la religion:

-[...] Des livres ! quel besoin a un homme comme moi, qui suis un guerrier du désert quoique mon sang soit pur ? Je n'en ai jamais lu qu'un seul, et les paroles qui y sont écrites sont trop claires et trop simples pour avoir besoin de commentaires, quoique je puisse me vanter d'y avoir lu constamment pendant quarante longues années.

-Et comment nommez-vous ce livre ? demanda le maître en psalmodie, se méprenant sur le sens que son compagnon attachait à ce qu'il venait de dire.

-Il est ouvert devant vos yeux, répondit le chasseur, et celui à qui il appartient n'en est point avare ; il permet qu'on y lise. J'ai entendu dire qu'il y a des gens qui ont besoin de livres pour se convaincre qu'il y a un Dieu. Il est possible que les hommes, dans les établissements, défigurent ces ouvrages au point de rendre douteux au milieu des marchands et des prêtres ce qui est clair et évident dans le désert. Mais s'il y a quelqu'un qui doute, il n'a qu'à me suivre d'un soleil à l'autre dans le fond des bois, et je lui en ferai voir assez pour lui apprendre qu'il n'est qu'un fou, et que sa plus grande folie est de vouloir s'élever au niveau d'un être dont il ne peut jamais égaler ni la bonté ni le pouvoir.

Du moment que David reconnut qu'il discutait avec un homme qui puisait sa foi dans les lumières naturelles, et qui méprisait toutes les subtilités de la métaphysique, il renonça sur-le-champ à une controverse dont il crut qu'il ne pouvait retirer ni honneur ni profit.<sup>121</sup>

---

<sup>120</sup> «-Who comes? [...] -Believers in religion, and friends to the law and to the king, returned he who rode foremost [...] » (*TLM*, p39).

<sup>121</sup> *LDM*, p547.

« [...] Book ! what have such as I, who am a warrior of the wilderness, though a man without a cross, to do with books? I never read but in one, and the words that are written there are too simple and too plain to need much schooling; though I may boast that of forty long and hard-working years.

-What call you the volume? Said David, misconceiving the other's meaning.

-Tis open before your eyes, returned the scout; and he who owns it is not a niggard of its use. I have heard it said that there are men who read in books to convince themselves there is a God. I know not but man may so deform his works in the settlement, as to leave that which is so clear in the wilderness a matter of doubt among traders and priest. If any such there be, and he will follow me from sun to sun, through the windings of the forest, he shall see enough to teach him that he is a fool, and that the

En fait, comme on le voit bien dans cet extrait, Natty n'est pas athée, bien au contraire, il a foi dans un dieu universel et omniprésent. Un dieu dont la présence se manifeste dans chaque arbre et chaque pierre et non dans un livre. Au fond, sa foi est naturelle, brute, primitive en somme et très semblable à celle des indiens qui vivent en synergie avec la nature. Pour Lindsey Claire Smith, Natty n'est pas chrétien mais comme Spinoza, privilégie une approche panthéiste du monde<sup>122</sup>. Par ailleurs, Natty se définit ici lui-même comme un homme du « désert » : il n'appartient pas vraiment au monde blanc qu'il méprise quelque peu et définit comme celui « [...] des marchands et des prêtres [...] », comme un monde qui rend douteux « [...] ce qui est clair et évident dans le désert ». Pour lui, c'est donc, comme si l'excès de civilisation nuisait à la communication entre Dieu et les hommes. A l'inverse, David, le maître en psalmodie, renonce à discuter avec Natty de théologie, car il considère que ce dernier ne peut s'élever à son haut niveau de réflexions métaphysiques. Les deux sont religieux, mais comme leur foi se manifeste différemment, ils n'arrivent pas à communiquer. Ainsi, on se retrouve ici face à une opposition entre nature et culture, la première étant symbolisée par Natty et la seconde par David. Ils n'appartiennent pas au même espace, on peut donc supposer que les lois auxquelles ils obéissent vont être différentes. En fait, en dehors de la couleur de leur peau et leur allégeance au roi d'Angleterre<sup>123</sup>, ils n'ont rien de commun : Natty ne correspond quasiment en rien à la définition d'Heyward. Selon les critères de ce dernier le chasseur n'est donc pas très éloigné de la sauvagerie des indiens qu'il côtoie.

Par ailleurs, il se détache de sa théorie des dons notamment quand Heyward refuse de se mettre à couvert alors qu'ils sont pris sous le feu ennemi : « Seigneur

---

greatest of his folly lies in striving to rise the level of One he can never equal, be in goodness, or be it in power.

The instant David discovered that he battled with a disputant who imbibed his faith from the lights of nature, eschewing all subtleties of doctrine, he willingly abandoned a controversy from which he believed neither profit nor credit was to be derived» (*TLM*, p163)

<sup>122</sup> « Hawkeye seems to prefer a pantheistic approach to spiritual belief [...] ». Voir SMITH, Lindsey Claire. «Cross-cultural hybridity in *The Last of the Mohicans*». *ATQ*, sept 2006, n°20, -p543-

<sup>123</sup> « Le 60° ! vous me citerez peu d'officiers du roi en Amérique dont je ne connaisse le nom, quoique je porte une redingote de chasse au lieu d'un habit écarlate » (*LDM*, p472).

Dieu ! s'écria Œil-de-Faucon, voilà bien le courage d'un blanc ! mais de même que beaucoup de ses actions, il n'est pas fondé en raison<sup>124</sup> » (*LDM*, p636). Ici, Natty adopte clairement le point de vue d'un indien et se désolidarise des valeurs qui constituent selon lui le propre de sa race<sup>125</sup>. En cela, Natty entre lui-même en contradiction avec sa propre définition d'homme blanc. Plus exactement, plus qu'une identité ferme et définitive d'homme blanc, il varie entre les deux. D'ailleurs, cette fluctuation entre sauvagerie et civilisation fait qu'Heyward commence par se méfier de lui : « Heyward et ses deux compagnons virent ce mouvement mystérieux avec une inquiétude secrète ; car quoique la conduite de l'homme blanc ne leur eût donné jusqu'alors aucun motif pour concevoir des soupçons, son équipement grossier, son ton brusque et hardi, [...] étaient autant de causes qui pouvaient faire naître la méfiance [...]»<sup>126</sup> » (*LDM*, p485). Heyward et ses compagnes qui viennent d'être trahis par Magua ne sont pas disposés à faire aveuglément confiance à cet homme dont l'apparence reflète le caractère sauvage, il semble trop proche des indiens qu'ils assimilent alors à des traîtres. La fin du *Dernier des Mohicans* laisse encore plus planer le doute sur l'identité culturelle de Natty. En effet, il reste le seul blanc présent à l'enterrement d'Uncas, les autres rentrent au fort et à la civilisation : « Tous les blancs, Munro à leur tête, suivi d'Heyward et de David, plongés dans un morne abattement, s'éloignèrent de ce lieu de douleur, à l'exception d'Œil-de-Faucon, et ils disparurent bientôt dans les profondeurs de la forêt<sup>127</sup> » (*LDM*, p769). Comme Mary Jemison, il fait

---

<sup>124</sup> « "Lord! Lord! That is now a white's man courage!" exclaimed the scout; "and like too many of his notions, not to be maintained by reason» (*TLM*, p299)

<sup>125</sup> Cf: BAREL-MOISAN, Claire. Op.Cit. -p60.

<sup>126</sup> «Heyward, and his female companions, witnessed this mysterious movement with secret uneasiness; for, though the conduct of the white man had hitherto been above reproach, his rude equipment, blunt address, [...] were all causes for exciting distrust in minds [...]» (*TLM*, p64)

<sup>127</sup> «In this manner, the head of Munro dropping on his bosom, with Heyward and David following in sorrowing silence, and attended by the aide of Montcalm with his guard, all the white men, with the exception of Hawkeye, passed from before the eyes of the Delawares, and were soon buried in the vast forest of that region » (*TLM*, p513). Il faut noter ici la présence des gardes de Montcalm, qu'on ne retrouve pas dans la version française. En fait, la présence des français est rapidement évoquée plus haut dans le texte mais on l'oublie très vite. Ainsi, le texte français donne une impression d'intimité, tous les personnages semblent plus proches les uns des autres dans ce chagrin qui les rapproche. Dans la version originale, on a presque l'impression que les protagonistes sont prisonniers des français.



finalement le choix de rester avec ses amis indiens. Toutefois, contrairement à cette dernière, il promet d'intégrer un jour les rangs de l'armée anglaise, la question du retour reste ouverte : « [...] il trouva le temps de serrer la main du chasseur, et de lui rappeler la promesse qu'il lui avait faite de venir le rejoindre dans les rangs de l'armée anglaise<sup>128</sup> » (*LDM*, p769). Si Natty semble finalement opter pour le monde indien, ce n'est en fait pas le cas, ce choix n'en est pas un et porte en lui les germes de son retour parmi les blancs. Finalement, on peut dire que Natty échappe véritablement à toutes tentatives pour le définir selon une organisation duale du monde, il restera définitivement sur la frontière entre les deux.

## 2-Mary, une héroïne sentimentale chez les indiens

En fait, les situations de Natty et de Mary diffèrent en cela que James Fenimore Cooper éloigne le chasseur de la civilisation européenne par petites touches, alors que James Seaver tente de ramener Mary au sein de celle-ci. En effet, contrairement à Natty, Mary se définit comme une indienne à part entière : à partir du moment où elle choisit de rester parmi les siens, elle est indienne. Natty, lui n'est jamais confronté à un tel choix car même s'il ne cesse d'aller et venir sur la frontière, il se considère comme appartenant définitivement au monde des blancs. Si on reprend l'échelle de valeurs de la civilisation exposée par Heyward, on s'aperçoit vite que la religion et les lois auxquelles croient Mary sont celles des indiens, même James Seaver en convient dans son introduction : « Ses idées religieuses sont à tous égards celles de la grande majorité des Indiens Seneca. [...] Elle ignore tout de la religion chrétienne qui lui est étrangère<sup>129</sup> » (*le Récit*, p40). Quant au roi qu'elle respecte, il n'y en a nulle trace dans le récit de sa vie, la seule autorité qu'elle semble reconnaître est celle de son frère

---

D'ailleurs, l'emploi du terme « buried » (qui signifie ici 'enterrés') appartient au champ lexical de la mort et donne au départ de la petite troupe un aspect vraiment pessimiste, beaucoup plus flagrant que dans le texte français.

<sup>128</sup> «[...] he found time to press the hand of the scout, and to repeat the terms of an engagement they had met, to meet again within the posts of the British army" » (*TLM*, p512).

<sup>129</sup> «Her ideas of religion, correspond in every respect with those of the great mass of the Senecas. [...] The doctrines taught in the Christian religion, she is a stranger to» (*the Narrative*, pXXXI).

Kanjisetaugeau qui a le pouvoir de lui rendre sa liberté et celle du conseil des chefs auxquels elle demande de juger son fils-assassin John: « Peu de temps après la fin de la Guerre Révolutionnaire, mon frère indien Kanjigestaugeau (c'est-à-dire Black Coals) m'offrit la liberté [...]»<sup>130</sup> » (*LDM*, p138) ; « [...] je dépêchai Shanks, un indien à Buffalo, pour [...] demander aux chefs de tenir un conseil pour décider du sort qu'il réserveraient à John»<sup>131</sup> » (*le Récit*, p149). Les repères sociaux, judiciaires, spirituels... de Mary sont bien ceux d'une indienne, elle est Dickewamis. Toutefois, James Seaver a choisi, lui, de raconter l'histoire de *Mrs. Mary Jemison*, d'une femme blanche donc.

Autrement dit, on se retrouve une nouvelle fois pris dans le bivocalisme du *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*, coincés entre l'auteur et la narratrice. Leur opposition, nous l'avons déjà soulignée, se porte en partie sur la façon de voir les indiens comme des sauvages : James Seaver étant pris entre son désir de montrer les indiens comme des brutes et la fâcheuse tendance de son témoin à « [...] minimiser les vices des indiens et à se faire un point d'honneur d'exalter leurs vertus » (*le Récit*, p39). Ne pouvant décentement raconter l'histoire d'une femme indienne, Seaver, se doit de faire de Mary une malheureuse femme blanche pour satisfaire les attentes de ses lecteurs. Dans ce but, il va souligner le plus possible les éléments européens de sa physionomie :

Elle était petite, d'une taille bien au-dessous de la moyenne. Elle se tient droite, mais la tête est penchée en avant, sans doute parce qu'elle a l'habitude de porter de lourds fardeaux tenus par une courroie qui lui enserre le front. Son teint est très clair pour une femme de son âge et, bien que les rides de ses quatre-vingts ans creusent profondément ses joues, celles-ci gardent encore le cramoisi de la jeunesse. Ses yeux sont bleu clair, un peu fanés par l'âge, mais naturellement vifs et pétillants. Sa vue est faible quoiqu'elle soit en mesure d'accomplir les travaux de tous les jours sans l'aide de lunettes. Ses pommettes sont hautes et plutôt proéminentes et les dents visibles à sa mâchoire inférieure sont bonnes et saines. Quand elle lève les yeux pour s'adresser à quelqu'un, son visage devient très expressif. De son long séjour parmi les Indiens elle a pourtant conservé leur façon de jeter des regards furtifs, la tête inclinée et les yeux à demi-clos. Ses cheveux autrefois châtain clair sont maintenant gris, légèrement ondulés,

---

<sup>130</sup> «Soon after the close of the revolutionary war, my Indian brother, Kanjigestaugeau (which being interpreted signifies Black Coals) offered me my liberty [...]» (the *Narrative*, p77)

<sup>131</sup> «[...] I hired Shanks, an Indian, to go to Buffalo, [...] and request the Chiefs to hold a Council [...]» (the *Narrative*, p85)

assez longs pour être noués en arrière. Elle assure n'avoir jamais mis de coiffure et ne s'être jamais servie d'un peigne.<sup>132</sup>

On le voit bien dans cet extrait, les caractéristiques indo-européennes se mêlent et se superposent aux traces laissées par son long séjour parmi les indiens. En fait, elle possède toutes les caractéristiques des héroïnes sentimentales qui peuplent les romans de l'époque : petite et fragile avec de grands yeux bleus et une peau translucide, elle a tout d'une fragile poupée en porcelaine. D'ailleurs, avec ses yeux bleus et ses cheveux clairs, elle ressemble quelques peu à la Lady Rowena de *Ivanhoé* de Walter Scott. Malgré les années passées parmi les indiens, Mary reste donc une femme blanche. Sa peau, par exemple, n'est pas que blanche, elle est « [...] très claire pour une femme de son âge ». Autrement dit, malgré les années et le temps passé à l'extérieur sans protection solaire, Mary conserve l'un des critères essentiels de la beauté féminine occidentale de l'époque : une peau claire<sup>133</sup>.

Seaver, par ailleurs, décrit Mary comme une femme possédant toutes les vertus d'une bonne chrétienne. De fait, elle est bonne avec ceux qui sont dans le besoin, possède le sens de l'hospitalité et celui de la famille et croit que les bons seront récompensés et les méchants punis après leur mort : « [...] on lui découvrit un sens de l'hospitalité hors du commun [...] » (*Le Récit*, p33), « Elle était la protectrice des fugitifs et des sens abri, et faisait un bon accueil aux voyageurs égarés et las. Bien des hommes vivants aujourd'hui commémorent sa bienveillance à leur égard lorsqu'ils étaient

---

<sup>132</sup> *Le Récit*, pp36-37.

« In stature she is very short, and considerably under the middle size, and stands tolerably erect, with her head bent forward, apparently from her having for a long time been accustomed to carrying heavy burdens in strap placed across her forehead. Her complexion is very white for a woman of her age, and although the wrinkles of fourscore years are deeply intended in her cheeks, yet the crimson of youth is distinctly visible. Her eyes are light blue, a little faded by age, and naturally brilliant and sparkling. Her sight is quite dim, though she is able to perform her necessary labor without the assistance of glasses. Her cheek bones are high, and rather prominent, and her front teeth, in the lower jaw, are sound and good. When she looks up and is engaged in conversation her countenance is very expressive; but from her long residence with Indians, she has acquired the habit of peeping from under eye-brows as they do with the head inclined downwards. Formerly her hair was of a light chestnut brown –it is now quite grey, a little curled, of middling length and tied in a bunch behind. She informed me that she had never worn a cap nor a comb» (the *Narrative*, pXXVII).

<sup>133</sup> Au XIX<sup>e</sup> siècle, les femmes de la bonne société ne s'exposaient pas au soleil, car le bronzage était un synonyme du travail dans les champs et donc, le signe des classes populaires. Le bronzage n'est devenu sexy qu'à partir du XX<sup>e</sup> siècle.

prisonniers durant la guerre et attribuent leur libération à l'intervention de la « Dame Blanche »<sup>134</sup> » (*le Récit*, p33). On le voit bien dans la dernière citation, son empathie et sa bonté d'âme semblent être directement reliées à la couleur de sa peau. Seaver en fait donc une figure maternelle bienveillante, qu'on pourrait rapprocher de la Vierge Marie, si elle était restée chrétienne<sup>135</sup>. En fait, Seaver souligne ici et dans sa description physique, la différence entre l'hybridation culturelle et l'identité raciale naturelle<sup>136</sup>. En d'autres termes, si Mary a pris les habitudes et les croyances des Indiens elle reste, par nature une blanche. En ce sens, on rejoint la « théorie des dons » de Natty, ce qui nous donne une idée des théories raciales de l'époque. Toutefois, à ce point de la réflexion, on entre de plain pied dans un débat critique concernant le genre du *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*. Un débat qui n'a pas encore trouvé de réponses faisant l'unanimité. Le fait est, que le genre du récit dépend de l'identité de Mary et il change si on la voit comme une anglaise captive des indiens ou comme une Seneca à part entière. Dans le premier cas, si c'est une femme blanche captive des indigènes comme le pensent Richard VanDerBeets ou June Namias<sup>137</sup>, le récit apparaît comme un récit de captivité. Alors que si on la considère à la suite de Karen Oakes ou Susan Walsh<sup>138</sup> comme une Seneca, l'ouvrage devient la première autobiographie d'une femme indienne. En fait, c'est cette dernière option qui semble la plus souvent retenue par le public, la quatrième de couverture de l'édition d'Aubier-

---

<sup>134</sup> « [...] yet it was found that she possessed an uncommon share of hospitality [...] » (the *Narrative*, pXXIV); « She was the protectress of the homeless fugitive and made welcome the weary wanderer. Many still live to commemorate her benevolence towards them, when prisoners during the war, and to ascribe their deliverance to the mediation of the "White Woman" » (the *Narrative*, pXXV).

<sup>135</sup> Cf BURNHAM, Michelle. Op.Cit. -p332.

<sup>136</sup> Voir TAWIL, Ezra F. «Domestic frontier romance, or how the sentimental heroine became white». *Novel: a Forum on fiction*, 1998, n°32, -p102.

<sup>137</sup> Voir VANDERBEETS, Richard. *The Indian captivity narrative: An American genre*. New York: Up of America, 1984. -p26. Et Namias, June. Op.Cit. pp 144-205.

<sup>138</sup> OAKES, Karen. «We planted, tended and harvested our corn: Gender, Ethnicity, and Transculturation in *A Narrative of the life of Mrs. Mary Jemison*». *Women and Language*, Spring 1995, n°18, pp. 45-51. Et, WALSH, Susan. «"With them was my home": Native American autobiography and *A Narrative of the life of Mrs. Mary Jemison*». *American Literature*, Mar 1992, n°64, pp. 49-71.

Montaigne présente l'histoire de Mary comme celle d'une indienne : « [...] elle fut la première femme iroquoise que les Blancs écoutèrent ».

En fait, Seaver échoue dans sa tentative de faire de Mary une héroïne blanche et sentimentale, comme Natty échoue à se faire reconnaître en tant qu'homme blanc. Finalement, Mary est un faux hybride et une vraie indienne, en dehors de sa peau blanche elle n'a plus rien d'une britannique. Natty, lui est, au contraire un hybride parfait puisqu'il ne cesse d'aller et venir entre les deux cultures sans jamais faire de choix définitif : il garde toujours ouverte la possibilité d'un retour vers l'une ou l'autre des deux peuplades. Plus exactement, l'hybridation de Mary réside dans le fait que Seaver veut faire d'elle une blanche alors que c'est Natty lui-même qui est un hybride : l'hybridation de Mary est externe alors qu'elle est interne pour le chasseur du *Dernier des Mohicans*.

### **C-« L'acculturation à rebours »**

Par ailleurs, on peut trouver des traces de cette sauvagerie de Natty à plusieurs reprises dans le livre, et notamment quand il achève les iroquois après bataille de la grotte : « [Il] alla visiter chacun des cinq cadavres [...] employant même la pointe de son couteau pour s'assurer qu'il n'existait plus en eux une étincelle de vie, avec une indifférence aussi froide que celle d'un boucher [...]»<sup>139</sup> » (*LDM*, p544) . Ou encore quand il commente le goût des corbeaux pour la chair iroquoise : « Uncas, venez par ici, et laissez ce corbeau descendre sur le mingo. Je sais par expérience que ces créatures ont naturellement un goût tout particulier pour la chair d'un Oneida ; à quoi bon empêcher l'oiseau de se satisfaire ?<sup>140</sup> » (*LDM*, p613). Ici, on peut véritablement mettre Natty et Chingachgook sur le même plan : le premier par sa froide indifférence n'est pas plus sauvage que le second quand il tue la sentinelle. Il est d'ailleurs

---

<sup>139</sup> « [He] made the circuit of the dead, into whose senseless bosoms he thrust his long knife, with as much coolness as though they had been so many brute carcasses. » (*TLM*, p159)

<sup>140</sup><sup>140</sup> « Uncas, come this way, lad, and let the ravens settle upon the Mingo. I know, from often seeing it, that they have a craving for the flesh of an Oneida; and it is a well to let the bird follow the gift of its natural appetite » (*TLM*, p264).

intéressant de noter que Natty ne faisait pas preuve d'une telle barbarie dans sa jeunesse : « Oui, oui, j'étais jeune alors : la vue du sang était une chose toute nouvelle pour moi, et je ne pouvais me faire à l'idée que des créatures qui avaient été animées comme moi du principe de la vie, resteraient étendues sur la terre pour être dévorées par les bêtes féroces ; si bien que je ramassai tous les corps, je les enterrai de mes propres mains [...]»<sup>141</sup> » (*LDM*, p555). Autrement dit, Natty s'est transformé petit à petit en indien, perdant au fil des ans les traces de la civilisation blanche<sup>142</sup>. Tout comme Mary Jemison a peu à peu perdu l'envie de s'enfuir de sa famille Seneca. Un an après sa capture, la simple vue de blancs lui « [...] inspira [...] un indescriptible désir de repartir avec eux goûter aux joies de la civilisation » (*le Récit*, p73) ; alors que, quatre ou cinq ans plus tard, elle tente par tous les moyens d'échapper à John Van Sice, un hollandais qui veut la ramener parmi les anglais« [...] mais j'étais bien décidée à ne pas être rachetée à ce moment-là, encore moins par son intermédiaire<sup>143</sup> » (*le Récit*, p94). Elle choisit aussi de rester avec le Seneca, après que son frère lui a offert la liberté: « Ainsi, après mûres réflexions, j'avisai mon frère de ma décision : je passerais le restant de mes jours avec mes amis indiens, et vivrais avec ma famille comme je l'avais fait jusqu'alors<sup>144</sup> » (*le Récit*, p140). Ici, encore, comme pour Natty, nous retrouvons la notion de progression ; le passage de la frontière entre les deux mondes ne s'est pas fait en un jour ni pour Mary ni pour Natty. La différence entre les deux, c'est que Mary assume et reconnaît ce passage puisqu'elle décide définitivement de vivre comme une indienne, alors que Natty se considère comme un blanc à part entière. Dans un cas

---

<sup>141</sup> «Yes, yes, I was then young, and to the sight of blood; and no relishing the thought that creatures who had spirits like myself should lay on the naked ground, to be torn asunder by beast, or to blech in the rains, I buried the dead with my own hands [...]» (*TLM*, p175).

<sup>142</sup> Dans the *Deerslayer*, qui raconte la jeunesse de Natty, on trouve le récit de sa première bataille et de la première fois où il a tué un homme. Cf. FENIMORE COOPER, James. « Le Tueur de Daims ». *Le Dernier des Mohicans et autre romans du cycle de Bas-de-Cuir*. Lonrai : éd Omnibus, 2008. -p98.

<sup>143</sup> «[...] inspired me with an unspeakable anxiety to go home with them, and share in the blessing of civilization» (the *Narrative*, p27); «[...] but as I was fully determined to not be redeemed at that time, especially with his assistance [...]» (the *Narrative*, p43).

<sup>144</sup> « Accordingly, after I had duly considered the matter, I told my brother that it was my choice to stay and spend the remainder of my days with my Indian friends, and live with my family as I had heretofore done » (the *Narrative*, p78)

comme dans l'autre, il s'agit donc d'un processus progressif d'acculturation à rebours. D'ailleurs, si l'histoire de Mary Jemison répond exactement à la définition du processus par Janos Riesz<sup>145</sup>, ce n'est pas le cas de Natty, car sur les quatre étapes qui composent le processus dans la grille de lecture du chercheur, le chasseur n'en accomplit qu'une seule et encore. Selon Janos Riesz, en effet, pour qu'il y ait acculturation à rebours, il faut qu'une intervention du hasard prive le sujet de son libre-arbitre et qu'ainsi privé de sa liberté, ce dernier apprenne la langue et les coutumes des indigènes. Après cela, parce qu'il a honte de revenir parmi les siens pour des raisons d'ordre social, privé ou affectif, le sujet finit par refuser de rentrer quand l'occasion s'en présente, à ce point là, le processus est achevé et le sujet est devenu un membre à part entière de sa culture d'adoption. En l'occurrence, Mary Jemison doit son arrivée parmi les Seneca à son enlèvement<sup>146</sup> : prisonnière de français et de Shawnees, elle devient ensuite la propriété de deux femmes Seneca qui vont l'adopter, à ce point du récit, bien que membre de la famille Seneca, elle ne dispose plus de son libre-arbitre et ce pour longtemps. Après cela, elle apprend la langue et les coutumes<sup>147</sup> de ses ravisseurs, s'intégrant ainsi petit à petit parmi les Seneca. Finalement, après des années de captivité, elle va refuser de retourner parmi les blancs<sup>148</sup>, en grande partie pour ne pas exposer ses enfants à la honte et au mépris<sup>149</sup>. En fait, c'est presque un cas d'école d'acculturation à rebours. L'histoire de Natty est plus problématique. S'il connaît, en effet, la langue et les coutumes Delawares, jamais il n'est dit qu'il les a apprises sous la contrainte. De la même façon, la question du retour à la civilisation blanche ne se pose jamais pour lui dans le *Dernier des Mohicans*, il semble vivre dans la forêt parce qu'il le

---

<sup>145</sup> Op cit.

<sup>146</sup> « Après quelques minutes d'absence, elles revinrent avec mes maîtres précédents, qui me remirent à elles afin qu'elles disposent de moi comme elles l'entendraient » (*Le Récit*, p62)

<sup>147</sup> « Mes soeurs firent diligence pour m'enseigner leur langue et à leur grande satisfaction j'en appris bientôt assez pour la comprendre aisément et la parler couramment » (*le Récit*, p70)

<sup>148</sup> Op.cit.*le Récit*. p140

<sup>149</sup> « [...] j'avais une grande famille d'enfants indiens qu'il me faudrait emmener avec moi, et qui seraient sans doute méprisés par mes parents si j'avais quelque chance de les retrouver [...] » (*le Récit*, p140)- « [...] I had got a large family of Indian children, that I must take with me; and that if I should be so fortunate as to find my relatives, they would despise them [...] » (*the Narrative*, p77)-

veut bien et qu'il méprise le « settlement », les établissements où résident ses semblables. D'ailleurs, même s'il reste le dernier blanc parmi les indiens à la fin du roman, ce n'est pas le signe d'un choix entre les deux cultures, puisqu'il promet à Duncan de le rejoindre dans les rangs de l'armée anglaise. En fait, on sait fort peu de chose sur son passé et sur les raisons qui l'ont amené à vivre parmi les indiens. Et même dans *The Deerslayer –le Tueur-de-Daim-* qui raconte pourtant sa jeunesse et sa formation, on n'apprend quasiment rien de ses origines. En cela, le roman s'oppose ici au *Dernier des Mohicans* (1995) de Michael Mann. Dans celui-ci, en effet, Nathaniel Bumppo raconte à Cora qu'il était orphelin et perdu quand Chingachgook l'a recueilli et élevé comme son propre fils. A la suite de quoi ce dernier l'a envoyé, ainsi qu'Uncas, suivre les cours de la mission anglaise pour ne pas qu'il oublie sa propre langue et ses propres racines. La scène magnifiquement jouée par Daniel Day-Lewis et Madeleine Stowe et l'histoire poignante des débuts difficiles de Nathaniel ne peuvent qu'émouvoir le spectateur. Toutefois, ce qu'on remarquera surtout ici, c'est que Michael Mann a étoffé l'histoire de Natty dans le sens d'une acculturation simple et non à rebours : paradoxalement, Nathaniel a dû aller à l'école pour apprendre sa langue maternelle. D'ailleurs, on peut aussi remarquer que dans le film, Chingachgook n'est pas le meilleur ami de Natty comme dans le livre, mais son père adoptif. Il appelle d'ailleurs Natty son « fils blanc ». Autrement dit, Chingachgook et Natty sont placés sur un même plan dans le *Dernier des Mohicans* de James Fenimore Cooper alors que le Mohican représente une figure paternelle et d'autorité chez Michael Mann. Dans son film, le cinéaste réunit donc plusieurs des critères énoncés par Janos Riesz dans son article, à savoir : l'apprentissage d'une culture sous la contrainte et l'arrivée au sein d'un peuple étranger sous l'effet du hasard. Deux éléments absents du livre de James Fenimore Cooper. En revanche, on ne trouvera pas les deux derniers éléments de la grille de lecture de Riesz, à savoir la honte et la question du retour, ni dans le roman ni dans le film. Mann est donc allé plus loin que Cooper dans sa démarche car pour lui Nathaniel est un indien et se considère comme tel : d'une part, il ne passe pas son temps à affirmer la pureté de son sang; et d'autre part, Mann a renversé le problème, la culture et la langue qu'a dû apprendre Natty n'est pas celle des Mohicans, mais celle



des blancs. En dehors de la peau blanche de l'acteur, Nathaniel Bumppo n'a donc rien d'un euro-américain dans le film. Dans le roman, au contraire, Natty se considère comme un blanc de par la pureté de son sang et ses capacités et sensibilités typiquement blanches, mais se comporte comme un indien. En ce sens, le Nathaniel du film se rapproche plus de Mary Jemison que le Natty du livre. Finalement, on peut dire que « l'acculturation à rebours » de Mary Jemison est un processus complet. Un processus qui reste inachevé pour le Natty Bumppo livresque et qui est en partie terminé dans l'adaptation filmique de Michael Mann.

Si Mary est le seul exemplaire complet d'acculturation dans les deux ouvrages qui nous occupent, Natty n'est pas le seul cas d'hybride que l'on puisse trouver dans les deux ouvrages. En effet, les fils de Mary et certains de ses voisins semblent cumuler des caractéristiques propres aux deux mondes. Tout comme David, Heyward ou Magua dans le *Dernier des Mohicans* semblent traverser la frontière par instant.

## **D-Un hybride, des hybrides.**

Malgré les problèmes qui entourent leurs définitions et leurs places dans le monde, Mary et Natty ne sont en fait, pas si isolés que ça. En effet, si on regarde un peu plus attentivement : les blancs qui vivent ou se comportent comme des indiens, ou à l'inverse les indiens qui se comportent comme des blancs parsèment les deux ouvrages. On a déjà montré dans notre première partie la métamorphose d'Uncas en jeune premier romantique ; une métamorphose qui lui coûte d'ailleurs la vie. Mais on pourrait aussi mentionner les cas de Cora, de Magua et même de David et d'Heyward pour le *Dernier des Mohicans*. En fait, dans ce roman de Fenimore Cooper, tous les personnages semblent contaminés à un moment ou un autre par la culture adverse, et seuls Alice et le Colonel Munro ne semblent pas affectés par le voisinage des indiens. Dans le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*, ce sont ses fils, Thomas, John ou Jesse ; ses voisins comme Ebenezer Allen ou des connaissances comme le soldat Gurty qui

subissent les effets (et les dommages) de la cohabitation de ces deux cultures antagonistes. Mais comment se manifeste l'hybridation chez tous ces personnages ?

1-Magua et les fils de Mary Jemison : les ravages de la civilisation chez les indiens

Une chose est sûre, c'est que, tant dans le *Dernier des Mohicans* que dans le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*, la contamination des indiens par la culture blanche est montrée comme une chose néfaste. La mort se trouve toujours au bout de la route de l'indien qui s'est égaré sur le chemin du blanc. Et, si l'amour est la raison principale (et unique) de la métamorphose d'Uncas, c'est l'alcool qui est responsable des déviances et des morts de Magua et des fils de Mary. Quand les fils de Mary s'entretuent, il y en a toujours un au moins qui est saoul, et s'est aussi pris de boisson que ses meurtriers assassineront John : « [...] Thomas vint chez moi alors que j'étais absente ; il était quelque peu éméché ; il y trouva John, avec lequel s'engagea aussitôt une querelle [...] La colère de John fut à son comble. Il saisit Thomas par les cheveux, le traina dehors, devant la porte, et le tua d'un coup de tomahawk qu'il lui assena sur la tête » (*le Récit*, p148); « Mais ils avaient bu du whisky ; une querelle éclata [...] John avait son canif à la main, il vint en dessous de Jesse et le poignarda avec son couteau [...] » (*le Récit*, p174) ; « [...] il se trouva en compagnie de deux Indiens de la ville, Doctor et Jack, avec lesquels il but à loisir. Dans l'après-midi, une violente querelle éclata entre eux [...] et c'est alors que Doctor et Jack décidèrent de le tuer » (*le Récit*, p185)<sup>150</sup>. Outre l'extrême violence des épisodes, ce qu'on peut remarquer c'est que loin de les rapprocher du monde blanc, l'alcool semble au contraire renforcer la sauvagerie supposée naturelle des indiens. C'est la même chose pour Magua, lui aussi

---

<sup>150</sup> «At length, Thomas came to my house [...] in my absence, somewhat intoxicated, where he found John, with whom he immediately commenced a quarrel [...]. –John's anger became desperate. He caught Thomas by the hair of his head, dragged him out at the door and there killed him, by a blow which he gave him on the head this his Tomahawk» (the *Narrative*, p84); «[...] a quarrel ensued[...] in consequence of the whiskey that they had drank through the day [...]John, having his knife in his hand, came under, and in that situation gave Jesse a fatal stab with his knife [...]» (the *Narrative*, p104); « [...] he got into of two Squawky Hill Indians, whose name where Doctor and Jack, with whom he drank freely, and in the afternoon had a desperate quarrel, in which his opponents, [...] agreed to kill him» (the *Narrative*, p113)

a été déchu à cause de l'alcool : « Magua était un chef et un guerrier parmi les hurons des lacs [...] et il était heureux. Alors ses pères du Canada vinrent dans les bois, lui apprirent à boire de l'eau de feu, et il devint furieux<sup>151</sup> » (*LDM*, p532). La construction parallèle de la phrase met bien en évidence, ici, l'opposition entre le Magua sobre et le Magua alcoolique. En fait, on peut même dire que l'opposition entre ces deux Magua ressemble fort à celle qu'il existe entre Uncas et Magua, cela nous conforte dans notre théorie selon laquelle l'un et l'autre sont les faces claires et obscures d'une même réalité : Magua est finalement un Uncas déchu par l'alcool. Toutefois, si l'alcool éloigne les fils de Mary de toute civilisation, il rapproche Magua du monde des blancs. De fait, c'est à cause de l'alcool que Magua va être amené à vivre parmi les blancs, loin des siens. C'est donc assez paradoxal que ce soit les blancs qui « créent » Magua en lui donnant de l'alcool « [Ils] lui apprirent à boire de l'eau de feu ». C'est parce qu'il est devenu alcoolique qu'il a été chassé de sa tribu. C'est aussi à cause de sa dépendance à l'alcool que le Colonel Munro l'a réprimandé, événement à l'origine de la haine de Magua pour celui-ci. Magua apparaît donc, plus comme une victime de la colonisation que comme un véritable fils du démon. C'est différent chez Mary Jemison, car les blancs ne sont a priori en rien responsables des actes de son fils assassin. D'ailleurs, de tous ses fils, John, qui est aussi le plus sauvage des trois, est aussi celui qui est décrit comme le plus indiens: il vit avec deux femmes ce que Thomas désapprouve « Thomas considérait cela comme une violation des bonnes et saines règles de la vie en société<sup>152</sup> » (*le Récit*, p147). C'est aussi un médecin qui guérit par les plantes et qui a des visions comme celle du meurtre de son frère ou de sa propre mort<sup>153</sup>. Tout le contraire, en somme de son frère Jesse qui s'efforce de vivre comme un blanc : « Il avait un tempérament doux et amical, et s'efforçait d'imiter les blancs aussi bien dans leurs manières que leur façon de s'habiller. [...] Jesse évitait la compagnie de ses frères,

---

<sup>151</sup> « Magua was born a chief and a warrior among the red Hurons of the lakes [...] and he was happy. Then, his Canada fathers came into the woods, and taught him to drink the fire-water, and he become a rascal » (*TLM*, p140).

<sup>152</sup> « Thomas considered it as a violation of good and wholesome rules in society [...] » (*the Narrative*, p82)

<sup>153</sup> Voir *Le Récit*, p186

et celle des indiens en général [...] <sup>154</sup> » (*le Récit*, p176). Par sa proximité avec le monde blanc, Jesse se rapproche de son frère Thomas qui a encouragé sa mère à retourner vivre parmi les blancs et a même voulu l'accompagner : « Mon fils Thomas souhaitait me voir partir ; il me proposa de m'accompagner, de m'aider durant le voyage en prenant soin des plus jeunes enfants [...] <sup>155</sup> » (*le Récit*, p140). Thomas et Jesse semblent ainsi appartenir au monde des blancs alors que John fait partie de celui des indiens, et l'alcool fait régresser les deux premiers à leur stade initial de sauvagerie, les blancs ne sont donc en rien responsables de la destruction de la fratrie. Seule la sauvagerie inhérente aux indiens l'est. En fait, les fils de Mary suivent le chemin inverse de celui de leur mère, cette dernière part du monde blanc pour arriver dans le monde indien alors que Thomas et Jesse, deux indiens tentent de se diriger vers le monde des blancs. A ce titre, leur assassinat par un frère qui refuse cet héritage blanc est hautement symbolique : quelque part, John est une personnification des indiens de l'ancien temps qui châtie ceux qui renient leur nature profonde.

Dans le cas de Magua, on peut même dire que son acculturation va plus loin que la simple prise d'alcool. Outre son désir de Cora que nous avons étudié plus tôt, Magua méprise les croyances de son peuple : « Le long commerce qu'il avait eu avec les anglais l'avait affranchi en partie des superstitions vulgaires de sa nation, et il n'avait pas un grand respect pour ces prétendus sorciers. [...] Il se disposait donc à passer près de lui avec un air de mépris [...] <sup>156</sup> » (*LDM*, p689). De la même façon, il accuse Cora de vouloir marchander sa vie avec Tamenund, ce qu'il caractérise comme trait propre aux blancs : « Elle parle la langue de son peuple, reprit Magua en jetant à sa victime un regard plein d'une amère ironie ; elle est d'une race de marchands, et

---

<sup>154</sup> « His temper had been uniformly very mild and friendly ; and he was inclined to copy after the white; both in manners and dress. [...] Jesse shunned the company of his brothers, and the Indians generally [...] » (*the Narrative*, p106)

<sup>155</sup> « My son, Thomas, was anxious that I should go ; and offered to go with me and assist me on the journey, by taking care of the younger children [...] » (*the Narrative*, p77). Ici, on peut d'ailleurs constater une divergence notable entre le texte anglais et la traduction française: dans la version originale, Thomas s'inquiète pour sa mère, il ne l'encourage en aucun cas à partir.

<sup>156</sup> « He was far above the more vulgar superstitions of his tribe, and so soon as he recognized the well-known attire of the conjurer, he prepared to pass it in cool contempt » (*TLM*, p382).

elle veut vendre un regard favorable<sup>157</sup> » (*LDM*, p737). Sauf, que quelques lignes à peine après cette remarque, c'est lui qui marchandise la vie de Cora contre celle de Natty : « La Longue-Carabine offre-t-il sa vie pour racheter ma captive ? demanda Magua en revenant sur ses pas d'un air indécis [...]»<sup>158</sup> » (*LDM*, p738). D'ailleurs, de manière générale, c'est Magua le grand rhétoricien du *Dernier des Mohicans*, aucun des autres personnages du roman n'atteint sa maîtrise de l'art oratoire, à part (logiquement) Uncas : c'est lui qui sort vainqueur de la joute oratoire dans le camp Delaware puisqu'il finit par emporter Cora. En fait, Magua est plus proche de Mary qu'on pourrait le croire, car si l'on reprend les quatre étapes du processus de l'acculturation à rebours décrites par Janos Riesz, on s'aperçoit qu'il en accomplit plus que Natty<sup>159</sup>. De fait : c'est par hasard qu'il a dû quitter sa tribu et s'il n'était pas prisonnier de ses « père du Canada », il ne pouvait pas non plus rentrer chez les siens. Par la suite, devenu éclaireur pour l'armée anglaise, il en apprend la langue et les coutumes. Toutefois, contrairement à Mary, il ne se sent pas honteux de ce qu'il est devenu mais souhaite se venger. Quand la possibilité de retourner chez lui et de retrouver son ancien statut de chef lui apparaît, il la saisit et trahit les blancs qui lui faisaient confiance. Finalement, Magua rejette le processus d'acculturation et retourne chez les Iroquois, toutefois, il porte en lui les traces de son passage chez les blancs et n'en est que plus dangereux. Magua est un véritable hybride, il est le résultat du mélange de deux mondes sur le plan culturel alors que les fils de Mary le sont sur le plan génétique. Alors qu'on pourrait s'attendre à ce que les indiens contaminés par l'occident soit plus civilisés, ils n'en deviennent que plus sauvages, leur culture ne dompte pas leur nature. Mary Jemison dénonce même clairement les effets néfastes des tentatives des blancs pour convertir les indiens à leur mode de vie : « L'usage de l'alcool, mais aussi les efforts des populations blanches pour civiliser et christianiser les

---

<sup>157</sup> « "She speaks with the tongue of her people," returned Magua, regarding his victim with a look of bitter irony. "She is of a race of traders, and will bargain for a bright look. » (*TLM*, p460).

<sup>158</sup> « Will 'The Long Rifle' give his life for the woman ? demanded Magua, hesitatingly [...] » (*TLM*, p462).

<sup>159</sup> En fait, il ne s'agit pas d'acculturation à rebours, mais d'acculturation tout cours, puisque la culture d'origine de Magua est la culture indigène.

Indiens n'ont jamais eu d'autre effets que de les pervertir en accentuant leurs vices, leur faisant perdre la plupart de leur qualités<sup>160</sup> » (*le Récit*, p80).

## 2-Travestissement et révélations pour les blancs contaminés par le monde indien

Face à ces indiens contaminés par le monde des blancs, le roman de James Fenimore Cooper et le récit de James Seaver présentent les cas de plusieurs blancs contaminés par le monde des indiens. C'est le cas par exemple, d'Ebenezer Allen, l'un des voisins de la « Dame Blanche », ou de Simon Gurty, un soldat dont l'histoire est contée dans le chapitre XI du *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*. En ce qui concerne le *Dernier des Mohicans*, on pourrait citer les cas de Duncan Heyward et de David Lagamme. Si les traces de l'influence du monde indien se retrouvent dans le comportement de Gurty et d'Allen, l'imprégnation de David et d'Heyward se manifeste dans leur apparence lors du sauvetage d'Alice.

Allen et Gurty font, comme Natty, preuve d'une cruauté et d'une sauvagerie dignes des pires tortures indiennes. Simon Gurty par exemple est un traître qui a déserté l'armée américaine par dépit et a rejoint les troupes indiennes (celles fidèles au roi d'Angleterre), afin de les mener contre ses anciens amis. Par sa trahison, il pourrait être un disciple de Magua. Mais sa perfidie ne s'arrête pas là. En effet, lors d'une bataille, après avoir encerclé et battu les troupes américaines, Gurty se retrouve face à son ancien commandant, le Colonel Crawford. Ce dernier, condamné à mort par le conseil iroquois, craignant la torture, le supplie de le libérer. Mais Gurty refuse et c'est sans la moindre pitié qu'il assiste à l'exécution du prisonnier le lendemain. Sa cruauté va encore plus loin, car, amené sur le bûcher, le Colonel Crawford le supplie cette fois de l'achever, mais il refuse encore et le regarde mourir en souriant : « Gurty eut un sourire diabolique, tandis qu'il répondait calmement aux supplications du mourant que ses souffrances ne lui inspiraient aucune pitié, mais que le désir de

---

<sup>160</sup> « The use of ardent spirits amongst the Indians, and the attempts which have been made to civilize and Christianize them by the white people, has constantly made them worse ; increased their vices, and robbed them of many of their virtues ; and will ultimately produce their extermination » (*the Narrative*, p32).

vengeance qu'il nourrissait depuis longtemps à son égard se trouvait enfin satisfait<sup>161</sup> » (*le Récit*, p165). Gurty apparaît ici comme un véritable démon : il a un sourire « diabolique » lors d'une scène de bûcher ; Crawford se trouve vraiment en enfer, c'est un martyr. Gurty est même plus cruel que les indiens qu'il a rejoint puisque les chefs qui ont condamné Crawford l'ont fait pour venger l'un des leurs<sup>162</sup>, alors que c'est par pur désir de vengeance que Gurty se réjouit de son malheur. En fait, Gurty n'est pas contaminé par la sauvagerie des indiens, il la possède déjà en lui avant, c'est pour cela qu'il n'est pas promu quand il se bat pour les américains, et trouve parmi les iroquois un terrain propice pour y laisser libre cours : c'est un traître à sa race et à sa nation, sa place naturelle est parmi les indiens. James Seaver met donc, ici, en place un système manichéen, la mort de Crawford est d'autant plus tragique et héroïque que Gurty est traître et cruel : Crawford a tout pour devenir l'un des héros martyrs et mythiques de la nation américaine.

Le cas d'Ebenezer Allen est différent, en partie parce que son histoire n'est pas racontée au chapitre XI du *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* mais au chapitre VIII. Cette précision peut paraître anecdotique, mais elle a son importance quand on sait que le chapitre XI est celui qui semble le moins authentique du livre : James Seaver l'avoue lui-même, c'est George Jemison qui lui en a fourni la matière et non Mary. C'est donc probablement le chapitre le plus romancé de l'ouvrage, celui où Seaver a pu laisser s'exprimer son ambition de montrer « les atrocités commises autrefois par les indiens ». Les actes abominables de Gurty sont donc, quelque part, plus supportables que ceux d'Allen puisqu'ils prêtent plus à la controverse quant à leur exactitude. La violence d'Allen par contre est d'autant plus choquante qu'elle est plus réaliste. Celle-ci se manifeste dans tous les aspects de son comportement, et c'est presque autant une violence sociale que physique dont il fait preuve dans les pages de cet ouvrage. En

---

<sup>161</sup> « A demoniac smile suffused the countenance of Gurty, while he calmly replied to the dying suppliant, that he had no pity for his sufferings ; but that he was then satisfying that spirit of revenge, which for a long time he had hoped to have an opportunity to wreak upon him » (*the Narrative*, p98).

<sup>162</sup> « Lorsqu'il entendit ces mots, un des chefs qui avait perdu un fils au cours d'une bataille menée par le colonel Crawford l'année précédente se leva, s'avança vers lui, lui noircit le visage et lui dit qu'il serait exécuté le lendemain » (*le Récit*, p163).

effet, il ne respecte ni les lois de l'église puisqu'il a plusieurs épouses, ni celles des colons puisqu'il est pourchassé par les troupes de l'armée britannique, ni même celles des indiens, il les outrepassé en portant, sur sa propre initiative, un Wampum (symbole de paix) à une tribu sur le sentier de la guerre. Par ailleurs, il fait plusieurs fois preuve de son absence de morale par le peu de prix qu'il accorde à la vie humaine. Par exemple, pour avoir la femme qu'il convoite, il n'hésite pas à noyer son vieil époux, enfreignant ainsi les lois de l'hospitalité (dans l'espoir de s'approprier la femme, Allen les héberge) : « Ils étaient là depuis deux ou trois jours, lorsqu'il emmena le vieux gentleman dehors pour visiter ses champs ; comme ils marchaient, il le poussa dans l'eau<sup>163</sup> » (*le Récit*, p134). Contrairement à Natty qui appartient aux deux mondes à la fois, Ebenezer Allen ne fait partie d'aucun des deux et il est d'autant plus inquiétant. C'est un électron libre, il brise tous les codes et tous les tabous : il a plusieurs femmes en plus certaines sont indiennes ; il fait souffler un vent d'anarchie dans ce monde qui se voudrait dual. Il représente le désordre moral et social, plus violent que la simple violence physique.

Les frontières se brisent aussi autour d'Heyward et de David Lagamme dans le *Dernier des Mohicans*. En effet, ils sont tous deux obligés d'abandonner leur costumes d'hommes blancs et de prendre ceux de fou et de jongleur afin de s'introduire dans le camp Huron pour pouvoir sauver Alice. Toutefois, Heyward s'est déguisé de son plein gré alors que ce sont les iroquois qui ont donné à David les attributs de sa folie présumée: « Vous connaissez les moyens de me déguiser, employez-les sur-le-champ ; changez tout mon extérieur.-Peignez-moi, si vous le jugez à propos ; en un mot faites de moi ce qu'il vous plaira, un fou supposé, si vous ne voulez pas que je le devienne véritablement<sup>164</sup> » (*LDM*, p656). Le passage de l'un à l'autre est sans doute plus significatif pour Heyward que pour David puisque c'est un soldat : sa tunique rouge

---

<sup>163</sup> «But they had been there but two or three days when Allen took the old gentleman out to view his flats ; and as they were deliberately walking on the bank of the river, pushed him into the water » (*the Narrative*, p73).

<sup>164</sup> «You have the means of disguise; change me; paint me, too, if you will; in short, alter me to anything-a fool» (*TLM*, p330).



symbolise sa place dans le monde, sa fonction, elle définit ce qu'il est et changer de costume ici revient bien à changer d'identité. D'ailleurs, juste avant de se retrouver face à face avec Alice, il efface les peintures de son visage ; autrement dit, il doit se dépouiller des traces de son indianisation pour être reconnu par celle qu'il aime : si Uncas et Natty peuvent voir Heyward à travers le déguisement de jongleur, ce n'est pas le cas d'Alice, elle appartient pleinement au monde du fort, ce que souligne d'ailleurs Natty : « Les squaws des Indiens ne trouveront rien à redire à votre visage bigarré ; mais les jeunes filles de sang blanc préfèrent leur propre couleur<sup>165</sup> » (*LDM*, p686). On retrouve ici l'interdit de la miscégenation que nous avons abordé précédemment<sup>166</sup>, Heyward ne peut se présenter comme l'amant d'Alice derrière une apparence indienne.

Le cas de David est un peu particulier, qu'il soit habillé comme un blanc ou comme un indien, son apparence reste unique et plutôt désagréable : « L'extérieur de ce personnage était défavorable au dernier point, sans offrir de difformité particulière<sup>167</sup> » (*LDM*, p452), « En dernier résultat, l'extérieur de cet individu était misérable<sup>168</sup> » (*LDM*, p648). Même s'il finit par prendre l'apparence d'un indien, David reste lui-même en cela, indien ou blanc, les autres le prennent pour un fou et aucun ne l'empêche de chanter. On peut donc se demander si c'est vraiment un costume que lui ont fait revêtir les indiens ou plutôt l'expression de sa folie-douce, qui est ainsi révélée aux yeux de tous. A ce titre, le passage de David dans le monde indien sert de révélateur de sa nature profonde, comme celui de Gurty avait révélé au monde les fondements sauvage de son âme.

---

<sup>165</sup> « [...] your streaked countenances are not ill-judged of by the squaws, but young women of white blood give their preference to their own color » (*TLM*, p377).

<sup>166</sup> Cf :Partie I, C.

<sup>167</sup> « The person of this individual was to the last degree ungainly, without being in any particular manner deformed » (*TLM*, p10).

<sup>168</sup> « Altogether, the appearance of the individual was forlorn and miserable » (*TLM*, p318).

Mais, Fenimore Copper ne se contente pas de travestir Heyward et David. En effet, peu de temps après l'arrivée d'Heyward et de David dans le camp Huron, un ours étrange les rejoint ; en fait, il s'agit de Natty qui a ainsi trouvé le moyen de pénétrer dans le village de ses ennemis. Toutefois, à ce stade les personnages n'ont pas encore fini de se déguiser, car pour sortir du camp, ils échangent leur costumes : (Natty à Uncas puis à David) « Mettez cette peau d'ours à votre tour ; je ne doute que vous soyez presque aussi en état que moi d'en jouer le rôle. [...]A présent l'ami, dit Œil-de-Faucon à David, un échange de vos vêtements contre les miens doit vous convenir ; car vous n'êtes pas habitué au costume léger des déserts<sup>169</sup> » (*LDM*, p689-700). Autrement dit, David va se faire passer pour Uncas, qui est prisonnier ; Natty va emprunter l'apparence de David et Uncas prendre la peau d'ours. Même Alice doit se déguiser pour sortir du camp indien, Heyward que l'on prend pour un guérisseur la fait passer pour une squaw malade : « Enveloppez-la dans cette pièce d'étoffe fabriquée par les squaws des hurons<sup>170</sup> » (*LDM*, p690). Tous les personnages principaux, à l'exception de Munro, de Cora et de Chingachgook, échangent donc, leurs rôles dans le *Dernier des Mohicans*, en ce sens, ils brisent la séparation radicale des races théorisées par Natty : s'ils sont tous capables de se faire passer pour ce qu'ils ne sont pas, les dons naturels de chaque race ne sont pas aussi spécifiques qu'il veut le croire. Il ne s'agit donc pas tellement d'acculturation ici, les personnages blancs le restent quoi qu'il adienne mais plutôt de transculturation comme le suggère Lindsey Claire Smith dans son article<sup>171</sup>. En fait, la culture des indiens et celle des blancs ne s'affrontent pas ici, elles cohabitent créant une certaine confusion dans les valeurs et l'identité des personnages. D'ailleurs, c'est cette confusion qui va permettre aux personnages et

---

<sup>169</sup> «Put on the skin; I doubt not you can play the bear nearly as well as myself. [...]Now, friend," said Hawkeye, addressing David, "an exchange of garments will be a great convenience to you, inasmuch as you are but little accustomed to the make-shifts of the wilderness» (*TLM*, p398).

<sup>170</sup> «There, wrap her in them Indian cloths» (*TLM*, p384).

<sup>171</sup> Voir SMITH, Lindsey Claire. Op.Cit. p535. Elle reprend les termes de l'anthropologue A. Irving Hallowell pour la transculturation c'est « enter the web of social relations that constitute another society, and come under the influence of its customs, ideas, and values to a greater or lesser degree »

notamment à Heyward d'aller au delà de ses préjugés raciaux, d'appeler Uncas son ami et de lui serrer la main comme à son égal :

Il vient de me sauver la vie avec autant de sang-froid que de courage, et il s'est fait un ami qui n'aura jamais besoin qu'on lui rappelle ce service. Uncas se souleva à demi pour tendre la main à Heyward. Pendant ce témoignage d'affection, une telle intelligence brillait dans les regards du jeune sauvage que sa nation et sa couleur disparurent aux yeux de Duncan <sup>172</sup>

En conclusion, la plupart des personnages du *Dernier des Mohicans* ou du *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* sont les preuves vivantes (ou papier) que loin d'être imperméables entre elles les deux cultures indiennes et occidentales n'ont de cesse de se mélanger, de s'affronter, brouillant les limites entre les deux. Et si les cas d'acculturation sont finalement assez rares, ceux de transculturation sont légion. On peut même dire que tous les personnages qui vivent sur la frontière physique entre le monde des blancs et celui des indiens, sont des hybrides culturels. Toutefois, s'il y a hybridation, il n'y a pas forcément dialogue et compréhension. A ce titre Mary, Natty et Heyward sont plutôt isolés dans leur façon de considérer les indiens comme leurs égaux. Et encore, il nous faut nuancer cette affirmation : si Mary le pense vraiment, puisqu'elle se considère comme l'une des leurs, Heyward ne dépasse pas ses préjugés raciaux au point d'imaginer possible son mariage avec Cora dont le sang est métissé<sup>173</sup>.

---

<sup>172</sup> LDM, p505

« [...] he saved my life in the coolest and readiest manner, and he has made a friend who never will require to be reminded of the debt he owes." Uncas partly raised his body, and offered his hand to the grasp of Heyward. During this act of friendship, the two young men exchanged looks of intelligence which caused Duncan to forget the character and condition of his wild associate» (TLM, p95)

<sup>173</sup> « -[...] quelque aimable, quelque vertueuse qu'elle soit, vous dédaignez de mêler le sang des Heyward à un sang si dégradé, si méprisé ? –Dieu me préserve d'un préjugé si indigne et si déraisonnable ! répondit Heyward, quoique la voix de sa conscience l'avertît en secret que ce préjugé, fruit de l'éducation, était enraciné dans son cœur aussi profondément que s'il y eût été par les mains de

De la même façon, si Natty rêve d'un paradis mixte, il reste le penseur de la « théorie des dons » qui sous des dehors égalitaire et tolérants est en fait partisane de la séparation radicale des races. Il nous faut aussi noter que transculturation ou acculturation sont montrées de manière générale comme destructrice quand ce sont les indiens qui sont au centre du processus : Magua atteint des paroxysmes de sauvagerie tout comme les fils de Mary. A contrario, s'il semble souhaitable d'éviter le processus inverse, il n'est pas montré comme aussi négatif : Mary trouve le bonheur, Heyward sauve son aimée et Natty continue ses allées et venues sur la frontière.

---

la nature [...] » (*LDM*, p588-589). En l'occurrence, Fenimore Cooper est très moderne puisqu'il montre les préjugés comme étant les fruit de l'éducation et non de la nature.

### **PARTIE III**

#### **UN MONDE DEVENU BLANC :**

##### **Nationalisme et réception.**

Publiés respectivement en 1824 et en 1826, le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* et le *Dernier des Mohicans*, situent les évènements qu'ils racontent près de soixante-dix ans plus tôt. Plus exactement, si l'histoire de James Fenimore Cooper se situe en 1757, celle de James Seaver suit la vie de Mary de l'enfance à la vieillesse entre 1748 et 1823. Soixante-dix ans donc, moins que la vie d'une femme, soixante-dix ans aux cours desquels le visage de l'Amérique du Nord a complètement changé. Plus haut, nous faisons référence à la guerre de Sept ans ou guerre franco-indienne qui avait vu la victoire de l'Angleterre sur la France, acquérant ainsi l'hégémonie politique, culturelle et économique sur la partie nord-est du continent. Une domination qui allait, finalement, n'être que temporaire, puisque en 1775, les colons se révoltent contre la couronne anglaise générant ainsi un conflit qui allait durer jusqu'en 1783 et voir l'émergence de la nation américaine. Les indiens sont partie prenante de ces conflits puisque les nations européennes puis américaine cherchent toutes à s'assurer de leur soutien. Les Iroquois, par exemple, s'allieront aux troupes britanniques et loyalistes lors de la guerre d'indépendance, dans l'espoir le plus souvent de ralentir la colonisation et de sauvegarder leurs terres. Malheureusement pour eux, rien ne peut arrêter l'expansion occidentale sur le territoire américain et la frontière entre la terre des indiens et celle des blancs ne cesse d'être repoussée vers l'ouest. Malgré les nombreux traités, près de quatre cents<sup>174</sup>, signés entre les indiens et les jeunes Etats-Unis d'Amérique, personne (et surtout pas le gouvernement américain) ne les respecte et rien n'endigues la migration vers l'ouest. Ne pouvant faire reconnaître leurs droits sur le plan juridique, une partie des tribus indiennes choisit de résister et prend les armes. Toutefois, aucune des nombreuses révoltes ne réussit à renverser la situation et beaucoup de guerriers sont massacrés réduisant ainsi la population déjà bien entamée par les épidémies. En fait, entre les conflits européens, les guerres intertribales (attisées par les blancs) et la lutte contre l'expansion de la colonisation,

---

<sup>174</sup> Voir, JACQUIN, Philippe. *Histoire des indiens d'Amérique du Nord*. Saint-Amand-Montrond : Payot, 1976. -p152.

les tribus autochtones ne connaissent plus la paix dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Affaiblies par tous ces conflits, n'arrivant pas à s'unir pour lutter efficacement comme l'ont fait en partie les Iroquois, les indiens de la côte Est des Etats-Unis d'Amérique n'ont plus la force de conserver leur terre et sont condamnés à disparaître sous la pression coloniale. D'ailleurs, même ceux qui choisissent de se convertir au christianisme comme les Cherokees et de vivre en bonne entente avec leurs voisins blancs ne sont pas épargnés. S'ils résistent plus longtemps que les autres et sont les derniers indiens à vivre à l'est du Mississippi, ils sont déplacés en Oklahoma dans les années 1830, suivant la tristement célèbre « Trails of Tears » (le chemin de larmes).

Le monde que décrit le *Dernier des Mohicans* et celui dans lequel Mary Jemison commence sa vie d'indienne n'a donc plus grand-chose à voir avec celui qui voit la publication des livres de Fenimore Cooper et de Seaver. D'ailleurs, ils ne précèdent que de quelques années « l'Indian removal act » (1830) qui voit le président Jackson échanger les terres de l'ouest du Mississippi contre celles détenues par les tribus du Sud-est<sup>175</sup>. En d'autres termes, cet acte met officiellement fin à la présence indienne à l'Est du Mississippi et inaugure une longue période de déplacement des populations autochtones. Logiquement, on peut supposer que Fenimore Cooper et Seaver ont adapté les problématiques de leur époque à la fiction historique pour le premier et au récit de captivité pour le second. La question est donc de savoir comment ces problématiques se manifestent dans le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* et dans le *Dernier des Mohicans*. Il nous faut aussi noter l'incroyable succès de ces deux œuvres au moment de leur publication et dans le siècle suivant, en particulier celui du roman de James Fenimore Cooper. Paradoxalement donc, à mesure que les indiens disparaissent physiquement du monde blanc, ils n'en sont que plus présents dans le monde littéraire. Au fond, c'est comme s'ils disparaissent du monde réel pour investir celui de la fiction et du mythe. Après avoir examiné les liens entre le contexte historique de nos deux ouvrages, nous nous intéresserons à leur réception et leurs métamorphoses puis à la création d'une mythologie américaine.

---

<sup>175</sup> Voir JACQUIN, Philippe. Op. Cit. –p155.

## A-« The Vanishing Indian »

### 1-Le mythe de la disparition de l'autochtone

*L'Indian removal act* et, de manière générale, le non-respect des traités signés par les différents gouvernements du Nouveau monde, sont le signe de la prédominance du monde blanc sur celui des indiens. Après trois siècles de découvertes mutuelles, d'affrontements et de mélange, la culture blanche finit par annihiler celles des indigènes ; et il n'est pas question ici de macro-acculturation (si le terme existe !) mais bien de l'effacement d'un monde devant l'autre. Face au problème de conscience que cet anéantissement pourrait lui causer, l'homme blanc a trouvé la parade absolue : le mythe du « vanishing american ». En d'autres termes, le mythe de la disparition de l'autochtone qui est un pendant du mythe de l'évolution : ceux qui possèdent la technique la plus avancée sont les plus évolués, la disparition des primitifs est irrévocable et dans l'ordre des choses. Au fond, c'est du Darwinisme avant l'heure. En outre, ces théories présentent le grand avantage de dégager les blancs de toute responsabilité dans la fin du monde indien : c'est la marche implacable du progrès qui est en cause et non les occidentaux. Pour Georges Sioui, ces deux idées reçues sont sources de la non-communication raciale<sup>176</sup>. Selon lui, les blancs sont aussi responsables d'une autre idée reçue, celle qui veut que la Huronnie ait été détruite par les Iroquois des cinq nations. Certes, Georges Sioui milite pour la révision de l'histoire américaine, il veut que soit prise en compte la version amérindienne des faits, et la plupart de ses propos vont dans ce sens. Il manque parfois même un peu d'objectivité. Toutefois, l'idée que les blancs aient fait des Iroquois les méchants de l'histoire est intéressante dans le sujet qui nous occupe, au même titre que le mythe du « vanishing American » et celui de l'évolution. De fait, James Fenimore Cooper et James Seaver

---

<sup>176</sup> Voir, SIOUI, Georges E. *Pour une autohistoire amérindienne*. Cap-Saint-Ignace : presses de l'université Laval, 1989. -187p-.



illustrent ces idées chacun à leur manière dans le *Dernier des Mohicans* et le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*.

## 2-La nostalgie

Le mythe de la disparition de l'autochtone se retrouve par exemple dans l'arrière fond nostalgique dans lequel baigne le *Dernier des Mohicans*. Selon Claire Barel-Moisan, cette nostalgie tient en grande partie à « l'anéantissement du double espoir suscité par l'itinéraire exceptionnel d'Uncas »<sup>177</sup>. Son amour pour Cora laissait espérer le dépassement des clivages entre les races. Malheureusement, il n'a pas le temps d'aboutir et est réduit au rang de légende : « Pendant bien des années, l'histoire de la jeune fille blanche et du jeune guerrier des Mohicans charma les longues soirées [...] »<sup>178</sup> » (*LDM*, p769). De la même façon, l'espoir d'une unification des Delawares est réduit à néant par la mort du jeune homme. Comme le dit Tamenund, prophète parmi les Delawares, lors de son discours final: « Les blancs sont maîtres de la terre, et l'heure des Peaux-Rouges n'est pas encore arrivée »<sup>179</sup> » (*LDM*, p771). Autrement dit, les indigènes sont voués à disparaître, la colonisation est inévitable et les indiens le reconnaissent eux-mêmes.

Le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* n'est pas aussi nostalgique que le *Denier des Mohicans*, mais joue aussi avec le thème de la disparition du peuple indien. Mary, dont la famille a été détruite par l'alcool le reconnaît, l'eau de feu viendra à bout des indiens: « L'introduction et l'usage de ce funeste produit a fait beaucoup de dégâts dans nos tribus et entraînera l'extinction de notre peuple (les Indiens). C'est à l'alcool que je dois sans nul doute imputer la malheureuse perte de mes trois fils »<sup>180</sup> » (le *Récit*,

---

<sup>177</sup> Voir, BAREL-MOISAN, Claire. Op. Cit. –p65.

<sup>178</sup> « Years passed away before the traditionary tale of the white maiden, and of the young warrior of the Mohicans ceased to beguile the long nights » (*TLM*, p513)

<sup>179</sup> « The pale-faces are masters of the earth, and the time of the red-men has not yet come again » (*TLM*, p516)

<sup>180</sup> « To the introduction and use of that baneful article, which has made such devastation in our tribes, and threatens the extinction of our people, (the Indians,) I can with the greatest propriety impute the whole of my misfortune in losing my three sons » (*the Narrative*, p127).

p202). Le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* et le *Dernier des Mohicans* sont donc pareillement pessimistes quant aux chances du peuple indien de survivre, mais Mary est peut-être plus sombre et plus réaliste (et pour cause, elle était aux premières loges) que Fenimore Cooper. En effet, si la nostalgie dans laquelle baigne le *Dernier des Mohicans* a quelque chose de poétique et de grandiose, ce n'est pas le cas du *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* qui est bassement lucide et matérialiste. De fait, si Uncas meurt après un combat épique contre l'incarnation du mal, les fils de Mary meurent au cours de stupides querelles d'ivrognes. D'ailleurs, le discours de ceux qui restent, Chingachgook et Mary, rend bien compte de cet écart. Si l'hommage du premier à son fils est plein d'emphase, imagé et poignant, celui de Mary est plus factuel, terre à terre, c'est la voix de la raison : « Pour moi, je ne suis plus qu'un tronc desséché que les blancs ont dépouillés de ses racines et de ses rameaux<sup>181</sup> » (*LDM*, p771) ; « La voix de la nature, les blâmes de la raison, les conseils des parents, les remontrances des amis et les nombreux exemples de morts subites, tout cela ne suffit pas à dissuader un Indien qui a fait l'expérience de toutes les joies de l'ivresse de creuser sa tombe au fond de sa bouteille<sup>182</sup> » (le *Récit*, p202-203). On peut même aller plus loin ici, puisque étrangement, Fenimore Cooper à travers Chingachgook, souligne la responsabilité des blancs dans la disparition des indiens : « [...] les blancs ont dépouillés [...] ». Tout à fait au contraire de Mary pour qui les indiens semblent s'être autodétruits seuls, mettant même beaucoup de cœur à l'ouvrage comme le souligne l'énumération de toutes les bonnes raisons qui devraient empêcher un indien de boire. Ce qui est paradoxal ici, c'est que Mary blâme les indiens alors qu'elle est indienne et que Fenimore Cooper pointe la responsabilité des blancs alors qu'il est américain. On peut, certes, supposer que derrière Mary, c'est en fait la voix de James Seaver que l'on entend dans cette condamnation des indiens, en grande partie responsable de leur propres malheurs.

---

<sup>181</sup> « As for me, the son and the father of Uncas, I am a blazed pine, in a clearing of the pale-faces » (*TLM*, p515)

<sup>182</sup> « The voice of nature, the rebuke of reason, the advice of parents, the expostulations of friends, and the numerous instances of sudden death, are all insufficient to reclaim an Indian, who has once experienced the exhilarating and inebriating effects of spirits, from seeking his grave in the bottom of his bottle! » (*the Narrative*, p127).

Toutefois, vu que l'on retrouve à plusieurs reprises ce désaveu de l'alcool dans l'ouvrage, on peut penser que c'est bien Mary qui s'exprime sur ce point. De la même façon, même si Fenimore Cooper met ces paroles dans la bouche de Chingachgook, c'est bien lui qui s'exprime, Chingachgook n'étant qu'un personnage de fiction. L'auteur du *Dernier des Mohicans* apparaît donc ici comme un précurseur, puisque la reconnaissance des torts occidentaux dans la gestion de la colonisation et des rapports colons-indiens n'interviendra qu'au XX<sup>e</sup> siècle, dans les années 1970, et encore<sup>183</sup>. Le monde des indiens apparaît bien comme en voie d'extinction tant dans le *Dernier des Mohicans* que dans *le Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*, le mythe de la disparition de l'aborigène est clairement représenté dans les deux œuvres.

### 3- La nation iroquoise : des traîtres par nature

Nous aurons toutefois du mal à retrouver dans nos deux œuvres l'idée reçue selon laquelle les Iroquois sont les méchants de l'histoire. De fait, Mary Jemison était Seneca donc Iroquoise. Contrairement à ce qu'on croit, les Iroquois n'étaient pas une tribu en particulier mais une confédération de tribus, comme le seront plus tard les états du sud lors de la guerre de Sécession par exemple<sup>184</sup>. Membre à part entière de la confédération Iroquoise par son adoption et ses liens affectifs et familiaux, Mary Jemison, ne risquait donc pas de dire du mal de son propre peuple. D'ailleurs, par son mariage avec le Delaware Sheninjee, elle prouve plutôt que les Iroquois avaient des relations cordiales avec leurs voisins. Elle s'oppose ainsi à la tradition qui veut que les Iroquois soient des guerriers sans scrupules, se considérant au-dessus du reste du monde et n'hésitant pas à exterminer les autres tribus et tout particulièrement les Hurons. En fait, si Mary donne plusieurs preuves de la sauvagerie des Iroquois, à travers notamment le désir de sa sœur d'assister à la torture d'un prisonnier, ils

---

<sup>183</sup> Les indiens ne sont reconnus comme citoyens américains qu'en 1924, et ce n'est qu'après des années de manifestations qu'ils obtiennent la liberté de culte avec « l'american indian religion freedom act » en 1978. Par contre, l'état américain n'a jamais reconnu officiellement ses torts dans la fin du monde indien.

<sup>184</sup> La fédération Iroquoise était composée à l'origine de cinq nations indiennes, les Cayugas, les Mohawks, les Oneidas, les Onondagas et les Sénécas, mais ils adoptèrent une sixième nation en 1722, les Tuscaroras.

n'apparaissent guère plus violents que les autres tribus. De fait, ce sont des Shawnees et des français qui enlèvent et massacrent sa famille et se sont encore des Shawnees qui prennent plaisir à torturer un jeune homme sur les bords d'une rivière : « A la maison de commerce, nous trouvâmes un groupe d'Indiens Shawanees qui avaient capturé un jeune homme blanc et commençaient tout juste à le torturer, dans le seul but de satisfaire leur curiosité en jouissant de sa détresse<sup>185</sup> » (le *Récit*, p82). Le seul exemple que l'on puisse trouver dans le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*, d'une haine particulière d'un Iroquois pour une autre nation indienne, est celui de Hiokattoo qui détestait tellement les Cherokees qu'il était prêt à mener sa propre guérilla : « Il détestait tellement les Cherokees, et était si déterminé à les soumettre, qu'en cours de route il leva sa propre armée et dirigea lui-même ses quatre campagnes<sup>186</sup> » (le *Récit*, p169). Toutefois, ce n'est pas la preuve d'une haine générale du peuple Iroquois envers le reste du monde indien, mais plutôt la preuve d'une haine spécifique d'un Iroquois en particulier contre un peuple bien défini. A rebours de ces dispositions tolérantes envers les Iroquois, le *Dernier des Mohicans* présente, lui, le spectacle d'un Iroquois, Magua, décimant les rangs des Delawares. A vrai dire, le choix des tribus<sup>187</sup> des personnages indiens du roman souligne même les antagonismes et la sauvagerie de Magua. Ce dernier appartient en effet à la tribu des Mohawks : « Il y a des Iroquois cachés dans cette forêt, et votre Mohawk bâtard sait trop bien où les trouver pour que je le prenne pour compagnon<sup>188</sup> » (*LDM*, p473). Les Mohawks étaient effectivement réputés pour être les plus sauvages de tous les Iroquois, leur nom signifie d'ailleurs : « Mangeurs d'hommes ». A ce titre, il est intéressant d'étudier les deux scènes de

---

<sup>185</sup> «At the trading house we found a party of Shawnee Indians, who had taken a young white man prisoner, and had just begun to torture him for the sole purpose of gratifying their curiosity in exulting his distress » (*the Narrative*, p34).

<sup>186</sup> « He was so great an enemy to the Cherokees, and so fully determined upon their subjugation, that on his march to their country, he raised his own army for those four campaigns, and commanded it ; and also superintended its subsistence » (*the Narrative*, p102).

<sup>187</sup> Si ce n'est pas encore clair : les nations indiennes comme celle des Iroquois ou des Delawares se composent de plusieurs tribus (Senecas, Mohicans...).

<sup>188</sup> Dans cette citation, on ressent par ailleurs, toute l'animosité de Natty pour le peuple Iroquois qu'il qualifie d'ailleurs dans le reste du récit, des surnoms injurieux de « Mingos » et de « Maquas ».

repas auxquelles assistent Cora et Alice en compagnie des Iroquois puis des Mohicans. Le premier repas se déroule près une longue journée de marche, alors qu'elles sont captives du groupe d'iroquois emmené par Magua: « Ses compagnons choisissant alors les morceaux qui leur paraissaient les plus délicieux, ils se mirent à en manger la chair crue, sans aucun apprêt de cuisine<sup>189</sup> » (*LDM*, p530). Le faon fait le lien entre le repas des Iroquois et celui des Mohicans ; ces derniers, n'ayant pas eu le temps de chasser, récupèrent les restes de leurs ennemis : « Uncas, prenez mon briquet, et allumez du feu ; un morceau de grillade ne sera pas de trop après les fatigues que nous avons éprouvées<sup>190</sup> » (*LDM*, p549). Les deux scènes se font écho et montrent bien le gouffre qui sépare les Iroquois des Mohicans. Les premiers mangent crus, ce sont de véritables sauvages, presque des cannibales, alors que les seconds qui cuisent leurs aliments sont plus évolués. D'ailleurs, Natty le souligne clairement : « Voyez cela ! Les coquins connaissent les meilleurs morceaux d'un faon, et l'on croirait qu'ils sont en état de découper et de faire cuire une tranche de venaison aussi bien que les meilleurs cuisiniers du pays. Mais tout est cru, car les Iroquois sont de véritables sauvages<sup>191</sup> » (*LDM*, p549). On peut d'ailleurs noter que cette distinction faite par Natty entre ceux qui mangent et ceux qui mangent cru comme signe de leur évolution et de leur degré de civilisation présente des similitudes avec celle effectuée par Ulysse dans l'Odyssee. Selon ce dernier en effet, le monde se divise entre les mangeurs de pain et les autres :

Quand on eut apaisé la soif et l'appétit  
j'envoyai de mes compagnons pour s'informer  
quels étaient les mangeurs de pain qui vivaient là  
j'en choisit deux auxquels j'adjoignis un héraut.<sup>192</sup>

<sup>189</sup> « Without any aid from the science of cookery, he was immediately employed, in common with his fellows, in gorging himself with this digestible sustenance » (*TLM*, p137).

<sup>190</sup> « Uncas, take my steel and kindle a fire; a mouthful of a tender broil will give natur' a helping hand, after so long a trail » (*TLM*, p166).

<sup>191</sup> « Look at this! The varlets know the better pieces of the deer; and one would think they might carve and roast a saddle, equal to the best cook in the land! But everything is raw, for the Iroquois are thorough savages. Uncas, take my steel and kindle a fire; a mouthful of a tender broil will give natur' a helping hand, after so long a trail » (*TLM*, p166).

<sup>192</sup> HOMERE. *L'Odyssee*. Traduction de Philippe Jacottet. Saint-Amand-Montrond : La Découverte, 2006. –p144. (Chant IX, vers 87 à 91).

En l'occurrence, ils sont chez les Lotophages qui mangent effectivement du pain et sont, par conséquent des hommes civilisés, connaissant les techniques d'agriculture... A contrario, les Cyclopes n'utilisent ni le soc ni la charrue, ne mangent pas de pain et sont de vrais sauvages. Comme les Cyclopes, les Iroquois ne semblent pas savoir cuisiner ou faire du feu, ils ne sont pas civilisés, ce sont des sauvages à part entière. Par ailleurs, le fait qu'ils mangent cru un faon, symbole d'innocence ne fait que renforcer l'image de bête des Iroquois, c'est le loup qui dévore l'agneau. L'image qu'ils véhiculent dans le *Dernier des Mohicans* est donc celle de sauvages cannibales, plus proches des bêtes que des hommes, et les exactions de Magua ne vont faire qu'accréditer cette image.

Il est une chose qu'il nous faut toutefois noter, c'est la confusion opérée par James Fenimore Cooper entre les Iroquois et les Hurons. Il qualifie indifféremment Magua de Huron ou d'Iroquois : « Un Huron ! répéta le chasseur en secouant encore la tête avec un air de méfiance manifeste ; c'est une race de brigands, peu m'importe par qui ils soient adoptés<sup>193</sup> » (*LDM*, p471). Contrairement aux thèses de Georges Sioui, les Iroquois ne sont pas responsables de la fin du peuple Huron, auquel ils sont ici assimilés (à tort) mais de celle des Delawares. Ou plutôt des Lenapes, Delaware étant le nom que leur ont donné les blancs. Plus exactement, Magua est directement responsable de la fin du peuple Mohican, puisque en tuant Uncas, il élimine le dernier représentant de cette tribu. Certes, Chingachgook est toujours vivant, mais c'est un vieil homme triste et seul : « Ma race a disparu des bords du lac salé et du milieu des rochers des Delawares. Mais qui peut dire quel serpent a oublié sa sagesse ! Je suis seul...<sup>194</sup> » (*LDM*, p771). Etant donné qu'Uncas et Chingachgook présentaient la tribu des Mohicans comme la plus ancienne de toutes les nations indiennes<sup>195</sup>, on peut dire

---

<sup>193</sup> « A Huron! repeated the sturdy scout, once more shaking his head in open distrust; they are a thievish race, nor do I care by whom they are adopted » (*TLM*, p41).

<sup>194</sup> « My race has gone from the shore of the salt lake, and the hills of the Delaware. But who can say that the serpent of his tribe has forgotten his wisdom? I am alone- » (*TLM*, p515).

<sup>195</sup> « Ma peuplade est la mère des nations ; mais mon sang coule dans mes veines sans mélange » (*LDM*, p467). Cette affirmation repose sur la croyance indienne que la terre a été créée par une femme tombée du ciel et qu'une grande tortue avait recueillie sur son dos, l'emblème des Mohicans étant la

qu'en tuant Uncas, Magua a sectionné la base de la culture indienne. Privé de ses racines, coupé de ses fondements mythologiques (Uncas et Chingachgook sont les derniers représentants d'une race sacrée) la culture indienne n'a plus qu'à s'effondrer. Au fond, on en revient à ce que nous exposons dans notre première partie, c'est-à-dire à l'opposition entre Uncas, homme d'un âge d'or révolu, et Magua, l'homme d'un présent décadent. On retrouve ici encore le mythe du « vanishing american », le monde indien dans sa pureté est condamné à disparaître face à l'avancée des âges et du progrès. Uncas, qui par son intronisation parmi les Delawares<sup>196</sup> avait fini par représenter la quintessence de l'indien<sup>197</sup>, doit céder la place à Magua, être hybride, plus adapté au monde des blancs. On peut alors s'interroger sur la mort de Magua tué par Natty : « Ce fut dans ce moment, lorsque le corps de son ennemi était comme replié sur lui-même, que le chasseur le coucha en joue. [...] Les bras du Huron se détendirent, et son corps tomba un peu en arrière [...] et le monstre, tombant la tête la première, alla rouler au fond du précipice qui devait lui servir de tombeau<sup>198</sup> » (*LDM*, p761). Si Uncas est l'homme du passé, Magua celui du présent, Natty ne serait-il pas l'homme du futur ? L'homme d'un futur blanc et chrétien. En l'occurrence, le futur de la côte Est du Nouveau Monde et celui de tout le continent d'ailleurs, passera effectivement par la domination de l'homme blanc. Toutefois, on peut s'interroger sur le choix de Natty comme représentant de cette nouvelle ère. En effet, les valeurs qu'il véhicule sont plutôt paradoxales : bien que chrétien baptisé, sa conception du monde est panthéiste ; ensuite il préfère rester avec ses amis indien que de se marier et se sédentariser ; enfin, même s'il ne cesse de clamer la pureté de son sang et son

---

tortue, ils se réclament de cette illustre descendance. Par ailleurs, quand Chingachgook souligne la pureté de son sang, il montre qu'il descend directement des premiers hommes issus du sein de la femme céleste. Au fond, c'est un peu la même chose que Jules César qui se disait descendre du dieu Mars et de Lavinia, sauf qu'ici il s'agit d'indien et pas de romain.

<sup>196</sup> « [...] mais bientôt, écartant la foule d'un geste fier et impératif, il s'avança de l'air d'un roi qui entre en possession de ses Etats [...] » (*LDM*, p734).

<sup>197</sup> L'expression est de Claire Barel-Moisan. Op. Cit. –p62.

<sup>198</sup> «It was now, when the body of his enemy was most collected together, that the agitated weapon of the scout was drawn to his shoulder. [...]The arms of the Huron relaxed, and his body fell back a little, and his dark person was seen cutting the air with its head downward, [...] until it glided past the fringe of shrubbery which clung to the mountain, in its rapid flight to destruction» (*TLM*, p498).

appartenance au monde des blancs, il se définit comme un homme des déserts et méprise les établissements. Drôle de blanc qui rejette les institutions propres à sa race. Le futur que Natty incarne ici et que nous propose Fenimore Cooper est donc plein de paradoxes puisque ce serait un monde blanc qui suivrait les valeurs indiennes. A ce titre, la vision du futur que nous propose James Seaver est aussi ambiguë que celle du père de Natty Bumppo. En effet, dans le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*, le futur, ce sont ses enfants, sauf que ses trois fils s'entretuent sous l'effet de l'alcool. L'espoir résiderait en fait du côté de ses petits enfants, l'un des fils de Thomas Jemison, par exemple, a fait de bonnes études au collège de Dartmouth et souhaite devenir médecin : « Jacob Jemison, le second fils de sa dernière femme [...] partit au collège de Dartmouth, au printemps 1816, pour y recevoir une bonne éducation ; on dit là-bas que c'était un élève studieux, qui fit de grands progrès à l'étude des différentes branches auxquelles il s'appliqua<sup>199</sup> » (le *Récit*, p151). En d'autres termes, l'autodestruction n'est pas la seule solution, l'espoir existe encore. Il faut toutefois noter, que cet espoir passe par l'intégration des indiens aux institutions blanches : Jacob Jemison peut espérer un avenir brillant parce qu'il a intégré le Dartmouth College, une école créée par les blancs pour instruire les amérindiens et les fils de colons. Au fond, tant dans le *Dernier des Mohicans* que dans le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*, l'avenir du peuple indien et celui du continent américain passent nécessairement par les blancs, les indiens n'ayant d'autre choix que de s'intégrer ou disparaître.

## **B-Réception des œuvres au XIX<sup>e</sup> siècle**

Georges Sioui a donc bien raison quand il dit que les colons ont justifié la destruction du peuple indien à l'aide d'idées reçues car le *Dernier des Mohicans* et le

---

<sup>199</sup> « Jacob Jemison, his second son by his last wife [...] went to Dartmouth college, in the spring of 1816, for the purpose of receiving a good education, where it was said that he was an industrious scholar, and made great proficiency in the study of the different branches to which he attended » (*the Narrative*, p87).



*Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*, œuvres de leur temps, diabolisent effectivement les Iroquois et jouent surtout avec le thème du « vanishing american ». Plus exactement, ils montrent en quoi l'annihilation du monde indigène était inévitable et l'éveil du monde blanc programmé. Nos deux ouvrages semblent alors contribuer à la justification des exactions de l'homme blanc sur le continent américain. Toutefois, James Fenimore Cooper ne s'insère pas entièrement dans ce processus d'autojustification et semble même reconnaître la part de responsabilité de sa race dans la fin de l'empire indien, il s'oppose en cela, assez étrangement d'ailleurs, au *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*. Les préoccupations nationalistes semblent donc être partie prenantes de nos deux ouvrages, ils contribuent à construire la base de l'idéologie américaine. A ce titre, on peut dire qu'ils préfigurent la croyance dans un « Manifest Destiny »<sup>200</sup> qui sera la règle à partir des années 1840. D'ailleurs, les journalistes américains de l'époque sont conscients de la valeur du roman de James Fenimore Cooper dans l'affirmation d'une culture nationale : « He has proved the capabilities of our history and varying manners, for all the purposes of high or pleasing fiction<sup>201</sup> » nous dit un auteur anonyme dans les pages du *New-York Review and Atheneum* en mars 1826. En d'autres termes, il hisse l'histoire américaine au même niveau que l'histoire anglaise ou française : elle est suffisamment riche pour fournir un roman historique à la Walter Scott. Dans un article pour la *North American Review*, datant de juillet 1826, W. H Gardiner le compare même directement au célèbre père d'Ivanhoé : « The same sort of magical authority over the spirit of romance, which belongs in common to Scott, Radcliffe, Walpole, and our countryman Brown, is, for us at least, possessed by this writer in an eminent degree<sup>202</sup> ». Mais si, la critique américaine se félicite de cette (ré)habilitation de son histoire dans la littérature, et

---

<sup>200</sup> « The Manifest Destiny », en français, la destinée manifeste, est la croyance selon laquelle la nation américaine avait pour mission divine de répandre la démocratie et la civilisation vers l'Ouest. L'expression est parue pour la première fois dans un article de John O'Sullivan publié dans le *United States Magazine et Democratic Review* en 1845: « It is our manifest destiny to overspread the continent allotted by Providence for the free development of our yearly multiplying millions ».

<sup>201</sup> Voir DEKKER, George, et, McWILLIAMS, John P (éds). *FENIMORE COOPER. The Critical heritage*. Chatham (UK): W&J Mackay Limited, 1973. –p96.

<sup>202</sup> Voir DEKKER, George, et, McWILLIAMS, John P. (éds). *Op.Cit.* –p105-106.

aussi du talent de l'auteur à peindre la majesté et la pureté des paysages typiquement américains<sup>203</sup>, les français, dont George Sand y voient surtout la reconnaissance du « péché originel » des Etats Unis d'Amérique ; à savoir la destruction du peuple amérindien. George Sand va même plus loin et résume « l'élan d'admiration et de regret » qui aurait inspiré Fenimore Cooper dans une phrase qu'elle lui imagine dire : « Pour être ce que nous sommes, il a fallu tuer une grande race et ravager une grande nature »<sup>204</sup>. En d'autres termes, les français sont en avance de plusieurs siècles et s'opposent en cela aux américains quand ils pointent la responsabilité des Etats-Unis dans la fin du monde indien. Nous ne possédons pas de tels renseignements quant à la réception du *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*, le *New York Review and Atheneum* ne lui a pas consacré d'article, du moins pas à notre connaissance. On ne sait donc pas ce qu'en ont pensé les lecteurs de l'époque. Malgré tout, on peut noter l'ambition nationaliste exprimée par James Seaver dans l'avant-propos de l'auteur : « En même temps je souhaite aussi sincèrement que les tableaux qui y sont peints accroîtront notre amour de la liberté, nous permettront de mieux apprécier les bienfaits de nos institutions libérales [...] »<sup>205</sup> » (le *Récit*, p29). Au fond, on se retrouve encore une fois face au dialogisme de l'ouvrage : si c'est un livre à thèse, on peut supposer qu'il va orienter les propos de Mary dans le sens de sa réflexion, en l'occurrence, la justification nationaliste. D'ailleurs, Michelle Burnham souligne les similitudes entre le discours de James Seaver et celui du président Andrew Jackson, qui fut président de 1829 à 1837<sup>206</sup>. Selon elle, dans la grammaire du XIX<sup>e</sup> siècle propre au nationalisme des récents Etat-Unis d'Amérique il n'y a que des victimes et des vainqueurs passifs<sup>207</sup>,

---

<sup>203</sup> « The description of natural scenery, which abound in some of these productions, are highly picturesque, and full of striking characteristics of the wild American landscape ». voir DEKKER, George, et, McWILLIAMS, John P. Op.Cit. –p107.

<sup>204</sup> Voir BAREL-MOISAN, Claire. Op.Cit. –p56.

<sup>205</sup> « At the same time it is fondly hope that the lessons of distress that are pourtrayed, may have a direct tendancy to increase our love of liberty ; to enlarge our views of the blessings that are derived from our liberal institutions [...] » (*the Narrative*, pXXI).

<sup>206</sup> C'est notamment lui qui a promulgué « l'Indian removal act » en 1830.

<sup>207</sup> Voir BURNHAM, Michelle. Op. Cit. –p331.

d'où la grande fréquence des tournures passives. Au fond, cela revient à dire que si les indiens ne sont pas responsables de la chute de leur civilisation, les américains ne le sont pas non plus. C'est cette passivité que l'on retrouve dans le message annuel au Congrès du président Jackson le 8 Décembre 1829 : « [t]he tribes which occupied the countries now constituting the Eastern States *were annihilated* or have melted away to make room for the whites ». Ici, on a l'impression que les indiens ont été annihilés par une force inconnue dans l'unique but de faire de la place aux blancs qui n'ont pas grand-chose à voir dans le processus. De la même façon, Mary semble plus spectatrice qu'actrice de sa propre vie: « *It was my happy lot to be accepted for adoption, and at the time of the ceremony I was received by the two squaws [...]* » (*the Narrative*, p23) ; ou encore, « [...] *I was married to an Indian, whose name was Hiokatoo [...]* » (*the Narrative*, p46)<sup>208</sup>. L'emploi de tournures passives dans ces extraits souligne la passivité de Mary face à sa propre vie, elle n'est qu'un jouet dans les mains des indiens. Au fond, elle apparaît ici comme une fleur fragile, une héroïne sentimentale<sup>209</sup> dont le lecteur doit avoir pitié.

Finalement, le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* et le *Dernier des Mohicans* sont bien deux œuvres de leurs temps sur le plan historique. En effet, toutes deux s'inscrivent dans une optique d'autojustification et surtout de déresponsabilisation de la nation américaine par rapport à la destruction du peuple amérindien. Même si les événements que relatent nos deux ouvrages se passent avant la Guerre d'Indépendance, ils vont tout deux dans le sens de l'histoire : rien ne peut arrêter la

---

<sup>208</sup> Ici, nous citons directement le texte d'origine, car la traduction française n'a pas conservé toutes les tournures passives. J. Gennaoui, le traducteur de l'édition Aubier-Montaigne a par exemple traduit la seconde citation par : « Mon fils avait trois ou quatre ans lorsque *j'épousai* un indien du nom de Hiokatoo [...] » (le *Récit*, p98).

<sup>209</sup> C'est June Namias qui, dans son ouvrage, emploie le terme de fleur fragile (« frail flower ») pour caractériser les héroïnes sentimentales des récits de captivité, elle les oppose aux survivantes (« survivors ») et aux amazones (« amazons »). Contrairement à ces deux dernières, la fleur fragile est l'exemple typique de la pauvre femme en détresse qui n'arrive pas à se remettre de son enlèvement par les indiens. En l'occurrence Mary est à cheval sur deux registres, celui de la survivante, qui s'adapte à sa nouvelle vie, et celui de la fleur fragile qui n'émerge jamais du choc et de la détresse morale causée par sa nouvelle situation. Au fond, nous sommes une fois encore confronté au dialogisme du récit puisque dans les faits Mary a reconstruit sa vie, alors que James Seaver, à l'aide des tournures passives notamment, en fait une pauvre femme blanche déracinée. Voir NAMIAS, June. Op. Cit. –p37.

marche implacable des âges et du progrès, la domination des blancs est inévitable. Au fond, ce sont des récits de fondation. Le *Dernier des Mohicans* est même un récit fondateur, car James Fenimore Cooper est l'un des premiers auteurs américains à hisser la littérature du Nouveau Monde à la hauteur de la littérature européenne. En effet, en montrant que l'on peut faire des romans de qualité (on le compare souvent à Walter Scott) avec des sujets issus de l'histoire des Etats-Unis, il donne ses lettres de noblesses à toute la culture américaine et lui permet de se détacher de celle du vieux continent. A ce titre, l'itinéraire personnel de James Fenimore Cooper l'écrivain est une mise en abîme de cet affranchissement de la littérature américaine. De fait, c'est par un roman à sujet anglais, *Précaution* (1820), à la manière de Jane Austen qu'il commence sa carrière. Mais c'est son second roman, *L'espion* (1821), qui se déroule sur le sol américain qui lui ouvre les portes de la gloire. Le *Dernier des Mohicans* et le cycle de Bas-de-Cuir, lui permettront eux, d'obtenir la reconnaissance de ses pairs et l'immortalité littéraire<sup>210</sup>. Il s'est donc inspiré des modèles anglais comme Jane Austen ou Walter Scott pour mieux s'en détacher et créer son propre style. Il participe ainsi pleinement à l'affirmation d'une identité collective américaine qui puise ses sources dans la culture anglaise, et parfois française, mais s'en détache. Le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* par contre, malgré ses qualités et tous les problèmes qu'il nous pose, n'a pas eu autant d'impact que le *Dernier des Mohicans*. Non pas par manque de succès mais plus probablement parce qu'il est moins littéraire que le roman de James Fenimore Cooper. Effectivement, ici, c'est l'histoire de Mary qui intéresse l'auteur, les lecteurs et les éditeurs, et non le style de James Seaver. Par ailleurs, les personnages sont trop réels pour que le lecteur s'y identifie<sup>211</sup>. Au fond, si on lit le livre à l'époque, c'est plus par curiosité pour les mœurs indiennes et l'histoire hors du commun de Mary Jemison que par intérêt littéraire. En outre, ce qui manque peut-être au *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*, qui ne manque pourtant pas d'intérêts c'est un peu de

---

<sup>210</sup> On a déjà fait mention de Mark Twain, mais Fenimore Cooper à aussi influencé Edgar Allan Poe, Herman Melville...Et bien d'autres encore, tant en Amérique que dans le reste du monde : Balzac s'en est inspiré pour les Chouans (1829). Voir, DEKKER, George, et McWILLIAMS, John (éds). Op. Cit. –p31.

<sup>211</sup> Cf partie I, B.

poésie. Si James Seaver fait voyager son lecteur c'est par le récit, assez factuel, du choc de deux cultures, James Fenimore Cooper lui le transporte jusqu'au cœur de la forêt sauvage ou sur les bords du lac George par la seule magie de ses mots. Ce sont d'ailleurs ses descriptions de la nature sauvage américaine, à la fois inquiétante et majestueuse et qui touchent au sublime, qui ont d'abord retenu l'attention des critiques.

Nos deux ouvrages s'inscrivent donc chacun à leur façon dans le contexte littéraire de leur époque. De fait, par son utilisation de l'histoire américaine, ses peintures sublimes du paysage et l'exotisme de ses personnages, James Fenimore Cooper contribue au renouvellement de l'imaginaire littéraire<sup>212</sup> et s'inscrit dans la dynamique romantique du XIX<sup>e</sup> siècle. James Seaver, quant à lui s'inscrit dans la tradition du récit de captivité qui est un genre propre au continent américain<sup>213</sup> et tente de faire de Mary, ou plutôt de Dickewamis une héroïne sentimentale, à l'image de celles qui peuplent les romans de Lydia Maria Child ou de Catharine Maria Sedgwick<sup>214</sup>. En l'occurrence, cela se traduit par la passivité de Mary par rapport à sa propre vie et le fait qu'elle soit présentée dans l'introduction comme une figure maternelle bienveillante.

## **C-Mythologie du Nouveau Monde et colonisation de la parole**

### 1-Deux récits de fondation

Le *Dernier des Mohicans* et le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* sont deux livres de leur temps, sur les plans historiques et littéraires, ils portent en eux les

---

<sup>212</sup> Nous nous appuyons ici sur la définition du romantisme proposée par Michel Jarrety dans son lexique des termes littéraires. Voir, JARRETY, Michel (dir). *Lexique des termes littéraires*. Espagne : Le Livre de poche, 2001. -p384.

<sup>213</sup> Voir, VANDERBEETS, Richard. *The Indian captivity narrative. An American genre*. New York: UP of America, 1984. -62p-.

<sup>214</sup> Voir TAWIL, Ezra F. « Domestic frontier romance, or, how the sentimental heroine became white ». *Novel: A forum on fiction*, 1998, n°32. -p99 et 100.

marques esthétiques et idéologiques du XIX<sup>e</sup> siècle américain. Il nous faut toutefois noter la présence d'un paradoxe : marqués par leur temps nos deux ouvrages montrent effectivement la destruction des amérindiens. Cependant, ce sont les indiens qui sont au cœur de leur récit. A vrai dire, Uncas vole même la vedette à Natty dans le *Dernier des Mohicans*. Après tout, c'est Uncas qui devient roi des Delawares et c'est encore lui qui donne sa dynamique au récit à travers son amour pour Cora et son antagonisme avec Magua. De la même façon, ce n'est pas tellement Mary Jemison en tant que personne qui est au centre de l'ouvrage mais plutôt l'histoire de son acculturation et le fait qu'elle ait traversé le siècle au milieu des indiens. De fait, le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* n'est pas un récit de formation : on ne sait pas quels méandres obscurs a emprunté son âme pour faire d'elle la femme qu'a rencontré James Seaver ; par contre on apprend beaucoup de choses sur les mœurs indiennes. En d'autres termes, moins il ya d'indiens à l'Est du Mississippi, plus ils sont présents dans l'imaginaire blanc et, privés de leurs terres ils vont être aussi privé de la parole. De fait, ce sont deux blancs qui vont raconter des histoires les concernant. Même si Mary se considère comme une indienne, c'est la pâleur de sa peau qui intéresse Seaver qui ne se prive d'ailleurs pas de réviser le texte ou de lui adjoindre des parties pour le faire correspondre à son idée. De la même façon, avec sa vision manichéenne des choses, James Fenimore Cooper donne à voir un monde indien fantasmé plus que réel. Clairement donc, les indiens ont quitté le monde réel pour investir celui de l'imaginaire. Voire même celui du mythe puisqu'il s'agit ici de deux récits de fondation. Une mythologisation qui est plus particulièrement visible dans le *Dernier des Mohicans*, car Uncas et Chingachgook sont les derniers descendants d'une race sacrée qui remonte à l'origine des temps : « Mais ma race est la mère des nations [...] »<sup>215</sup> » (*LDM*, p467). On a déjà étudié dans nos deux parties précédentes la place des indiens dans l'imaginaire blanc : à la fois objet de désir et d'opprobre, ils suscitent peur et fascination chez leurs voisins (ex-voisins) qui les définissent comme fondamentalement différents. Sauf que notre seconde partie nous a montré que loin

---

<sup>215</sup> « My tribe is the grandfather of nation » (*TLM*, p34).

d'être imperméable l'un à l'autre, ces deux mondes antagonistes étaient hautement perméables, donnant naissance à un certain nombre d'hybrides. On peut alors se demander si ces procédés d'acculturation, de transculturation, d'échange en somme n'ont pas atteint la narration elle-même. En clair, est-ce que la voix indienne ne surnage pas derrière le récit fait par l'homme blanc ? Le monde indien n'a-t-il pas trouvé le moyen de survivre malgré la domination culturelle occidentale en colonisant le récit ?

A priori, non, pas vraiment. En effet, s'il y a bien colonisation dans le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*, c'est plutôt dans le sens habituel : le blanc colonisant l'indigène, tentant de le rendre conforme à son idée. De la même façon, même si Uncas est un personnage aussi important que Natty dans le *Dernier des Mohicans*, c'est un personnage de fiction imaginé par un esprit blanc celui de James Fenimore Cooper. A ce titre, on peut remarquer que la relation de Natty et de Chingachgook est une véritable mise en abîme du roman : dans les deux, la voix indienne disparaît derrière la voix blanche. En effet, Natty traduit toujours les paroles de Chingachgook à leurs compagnons, tout comme James Fenimore Cooper raconte une histoire d'indien à un public occidental : « Ensuite, levant un doigt, [Chingachgook] se borna à prononcer en anglais le monosyllabe –hum. –C'est comme je le pensais, dit le chasseur en s'asseyant près de lui, il est plus probable qu'il s'échappera, et qu'il ira compter force mensonges comme quoi il avait dressé une embuscade à deux Mohicans et à un chasseur blanc [...]»<sup>216</sup> » (*LDM*, p624). En l'occurrence, le monosyllabe employé par Chingachgook est anglais, c'est exceptionnel, en général, il se contente de dire « Hugh ». Ce qu'on peut aussi remarquer ici, c'est l'écart, assez comique en fait, entre la brièveté de la parole du Mohican et la longueur du commentaire de Natty. Un écart que n'a pas manqué de souligner et de moquer Mark Twain dans *The Noble red man* :

---

<sup>216</sup> «After which he was content to reply, holding a single finger up to view, with the English monosyllable: "One."

"I thought as much," returned Hawkeye, seating himself; "and as he had got the cover of the lake afore Uncas pulled upon him, it is more than probable the knave will sing his lies about some great ambushment, in which he was outlying on the trail of two Mohicans and a white hunter [...]» (*TLM*, p281).

« In some publications he seldom says anything but "Waugh!" and this, with a page of explanation by the author, reveals a whole world of thought and wisdom that before lay concealed in that one little word»<sup>217</sup>. Par ailleurs, on peut s'interroger sur la véracité de la traduction de Natty. En fait, plus qu'une traduction, il s'agit d'une interprétation des paroles de Chingachgook. En dehors de cet écart, ce qu'il faut surtout noter, c'est que Natty est toujours entre l'indien et ses compagnons blancs, sans lui ils n'arriveraient pas se comprendre. D'ailleurs, Chingachgook ne s'adresse jamais directement à Heyward, David ou aux deux sœurs ; le seul blanc auquel il s'adresse, toujours en Delaware, c'est Natty. Chingachgook s'oppose en cela à son fils Uncas qui tente à plusieurs reprises de communiquer avec Heyward notamment, mais surtout avec Cora. Chingachgook apparaît ainsi comme un indien à part entière, la transculturation ne l'a pas atteint. Natty lui est donc indispensable comme interface avec le monde des blancs. C'est comme s'ils ne faisaient qu'un, l'un ne va pas sans l'autre : ce qui nous assure de la véracité de l'interprétation de Natty. Toutefois, il faut noter qu'ils ne sont pas égaux dans ce jumelage puisque Chingachgook a plus besoin de Natty que Natty n'a besoin de lui. Le fait est que Natty n'a pas besoin de lui pour se faire comprendre des indiens ou des blancs. A travers ce processus de mise en abîme, Natty apparaît être le double de James Fenimore Cooper qui par le média de son roman fait lien, sert d'interface entre le monde des blancs et celui des indiens. La voix indienne semble donc disparaître derrière celle de son interprète américain. Même si cet interprète est fidèle, puisqu'il est le double de l'indien, cela reste a priori une communication entre blancs, où la parole de l'indien est faible et obscure.

Toutefois, il nous faut remarquer la différence du comportement de Chingachgook entre le moment où il est entouré de blancs qui ne le comprennent pas, et ceux où il n'est qu'avec Uncas et Natty. Dans ces instants là, Chingachgook tient de longs discours et débat avec Natty des rapports entre indiens et blancs, et notamment de la responsabilité des blancs et plus particulièrement de celle hollandais dans l'exil de son peuple : « Les hollandais débarquèrent et présentèrent à mes pères l'eau de

---

217



feu. Ils en burent jusqu'à ce que le ciel leur parût se confondre avec la terre, et ils crurent follement avoir trouvé le Grand-Esprit. Ce fut alors qu'ils perdirent leurs possessions ; ils furent repoussé loin du rivage pied par pied, et moi qui suis un chef et un Sagamore, je n'ai jamais vu briller le soleil qu'à travers les branches des arbres et je n'ai jamais visité les tombeaux de mes pères<sup>218</sup> » (*LDM*, p467). Chingachgook illustre bien ici le déracinement physique et spirituel du peuple indien, forcé à quitter ses terres ancestrales pour un espace auxquels ils ne sont pas forcément préparés : les mohicans étaient une tribu du littoral et elle a été repoussée par les hollandais jusque dans la forêt. C'est la même chose qui arrive aux Cherokees en 1830, forcés à quitter les montagnes et la forêt, ils se retrouvent dans la prairie où les méthodes de cultures et de survie sont complètement différentes. On a déjà souligné la modernité de la pensée de James Fenimore Cooper dans la reconnaissance du péché originel de la nation américaine, à travers les paroles de Chingachgook, il nous le reconferme. Par ailleurs, Natty apparaît ainsi comme le véritable double de papier de James Fenimore Cooper : si tout les deux sont effectivement des interfaces entre le monde des indiens et celui des blancs, ils sont des interfaces sincères et fiables des paroles indiennes, ils ne cherchent pas à travestir leur paroles.

## 2- La voix indienne

*Le Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* ne présente pas une telle identification entre l'auteur et la création, pour la bonne et simple raison que Mary n'est pas un personnage de fiction. Le projet de base de l'ouvrage était de recueillir les paroles d'une vieille femme dont la vie fut hors du commun dans le but d'augmenter la connaissance de la sauvagerie des indiens et des débuts de la nation américaine : « Un certain nombre de personnalités souhaitèrent vivement voir son histoire mise à la disposition du grand public dans un double but : perpétuer le souvenir des atrocités

---

<sup>218</sup> «The Dutch landed, and gave my people the fire-water; they drank until the heavens and the earth seemed to meet, and they foolishly thought they had found the Great Spirit. Then they parted with their land. Foot by foot, they were driven back from the shores, until I, that am a chief and a Sagamore, have never seen the sun shine but through the trees, and have never visited the graves of my fathers » (*TLM*, p34).

commises autrefois par les sauvages et préserver quelques faits historiques auxquels ils la supposaient intimement mêlée et qui risquaient de disparaître avec elle<sup>219</sup> » (le *Récit*, p34). Il s'agit donc d'un témoignage, censé rapporter les paroles exactes de la vieille dame. Sauf que nous l'avons vu tout au long de notre étude, James Seaver tente plus de correspondre aux attentes de ses lecteurs et de ses commanditaires que de rendre compte exactement des propos de Mary Jemison. C'est pourquoi, par exemple il va chercher le faux cousin de la vieille dame pour avoir des précisions sur la vie de Hiokattoo et sa sauvagerie au combat : « Pour préciser les événements qui se rapportent à la vie de son deuxième mari, Hiokattoo, nous avons dû nous référer à Monsieur George Jemison, lequel [...] avait souvent entendu le vieux chef raconter l'histoire de sa vie, plus particulièrement les événements relatifs à sa carrière militaire<sup>220</sup> » (le *Récit*, p168). Effectivement, cette note de bas de page nous montre bien l'ingérence de Seaver dans le récit de Mary et l'intérêt particulier qu'il portait aux événements guerriers et sanguinaires du passé de Hiokattoo. De fait, il l'appelle ici « Vieux chef » qui est un terme militaire et insiste sur sa « carrière militaire ». Il souligne ainsi l'aspect belliqueux de Hiokattoo comme il insiste sur le côté maternel et bienveillant de Mary. Autrement dit, James Seaver est loin d'être une source aussi fiable que Natty Bumppo et implicitement que James Fenimore Cooper. Au fond, on peut dire que la colonisation du récit de Mary Jemison ressemble à celle du continent américain par les colons blancs : il cherche à coloniser les propos de la vieille dame comme les occidentaux veulent coloniser la terre.

Malheureusement pour lui, les efforts de James Seaver<sup>221</sup>, ne paient pas vraiment. De fait, les critiques retiennent le plus souvent le *Récit de la vie de Mrs.*

---

<sup>219</sup> « Many gentlemen of respectability, felt anxious that her narrative might be laid before the public, with a view not only to perpetuate the remembrance of the atrocities of the savages in former times, but to preserve some historical facts which they supposed to be intimately connected with her life, and which otherwise must be lost. » (*the Narrative*, pXXV).

<sup>220</sup> « The subject of this narrative in giving the account of her last husband, Hiokattoo, referred us to Mr. George Jemison, who [...] had frequently heard the old chief relate the story of his life; particularly that part which related to his military career » (*the Narrative*, p100-101).

<sup>221</sup> Pour autant qu'il ait bien eu des intentions aussi sombres que celles que nous lui prêtons.

*Mary Jemison* comme la première autobiographie d'une femme indienne, pour reprendre les termes d'un autre biographe d'indien Thomas S. Abler : « « [It's] the first Indian autobiography to reach publication<sup>222</sup> ». On ne peut qu'en conclure que la voix de Mary Jemison échappe au contrôle de James Seaver. De fait, la voix de Dickewamis est clairement perceptible quand elle fait mention de l'affection qu'elle éprouve pour sa famille indienne, ou lors de son refus de retourner à la civilisation : « Je pleurai [Kanjisetaugeau] comme un tendre frère ; toute ma vie, je me souviendrai de lui avec émotion, amitié et gratitude » (le *Récit*, p141)<sup>223</sup> ; « C'est là que se trouvaient ma famille, des amis auxquels j'étais chaudement attachée et qui m'avaient, dès l'instant de mon adoption, constamment comblée de gentilleses et d'affection<sup>224</sup> » (le *Récit*, p78). Karen Oakes souligne elle, les moments où émerge la perspective spécifique d'une femme Seneca<sup>225</sup>. Plus exactement, elle met en rapport des éléments spécifiques de la civilisation iroquoise avec le texte de Mary Jemison. Selon elle, la voix de Dickewamis se reconnaît au fait qu'elle mette l'emphase sur les faits et non sur l'émotion, que le texte reprenne les rythmes propres aux rituels. Enfin, on reconnaît la présence de la femme iroquoise dans cet ouvrage grâce aux nombreuses références au maïs et à la conception de l'individu comme membre d'un groupe. De fait, quand elle raconte la vie de son voisin Ebenezer Allen, un voleur polygame doublé d'un assassin, elle reste plutôt sobre et ne montre aucune émotion: « Par sa dernière volonté, il donna tout ce qu'il possédait à sa dernière femme (Morilla) et à ses enfants, laissant

---

<sup>222</sup> Voir WALSH, Susan. « "With them was my home" Native American autobiography and A Narrative of the life of Mrs. Mary Jemison ». *American literature*, Mar 1992, n°64. –p51.

<sup>223</sup> « I mourned his loss as that of a tender brother, and shall recollect him through life with emotions of friendship and gratitude » (*the Narrative*, p79).

<sup>224</sup> « With them was my home ; my family was there, and there I had many friends to whom I was warmly attached in consideration of the favors, affection and friendship with which they had uniformly treated me, from the time of my adoption » (*the Narrative*, p31).

<sup>225</sup> Voir, OAKES, Karen. « When planted, tended and harvested our corn: gender, ethnicity, and transculturation in *A Narrative of the life of Mrs. Mary Jemison* ». *Women and language*, Spring 1995, volume 18, n°1, pp 45-51.

Lucy et tous les autres membres de sa famille sans ressources<sup>226</sup> » (le *Récit*, p137). Il n’y a dans cet extrait aucune trace d’une quelconque subjectivité. Au contraire de James Seaver qui déploie des stéréotypes propres à la littérature euro-américaine et qui verse donc dans le pathos et le sentiment d’horreur : « Dès qu’[Allen] passa la porte, l’homme sauta à terre, pour défendre sa vie et celle de sa petite famille ; mais Allen le tua d’un coup : il le décapita et le jeta sanglant dans le lit où se trouvait encore la femme terrifiée [...]»<sup>227</sup> » (le *Récit*, p138). La scène est très visuelle, voir théâtrale et insiste sur les détails les plus macabres. Par ailleurs, la présence de nombreux adjectifs révèle la présence des émotions d’un narrateur qui juge le comportement d’Allen. Autrement dit, Seaver fait dans le sentiment et Mary pas du tout. Par ailleurs, on retrouve, le rythme propre aux chants rituels et sacrés de la nation iroquoise lors de la cérémonie d’adoption. En effet, le texte est très rythmé, plein d’emphase, Karen Oakes parle d’un rythme anapestique : « Oh notre frère ! Hélas ! il est mort, il est parti, il ne reviendra jamais ! Il est mort privé d’amitié sur le champ de bataille où sont corps git encore, non enseveli ! »<sup>228</sup> » (le *Récit*, p65). De la même façon, on retrouve la présence de la femme Seneca quand Mary fait référence au temps et aux dates en suivant le cycle du maïs : « Le deuxième été de mon séjour à Wiishto, j’eus un enfant ; c’était au moment où les épis de maïs commencent à apparaître<sup>229</sup> » (le *Récit*, p75). Cela s’explique par le fait que les indiens concevaient le temps comme un cercle rythmé par le cycle sans fin des saisons et de la culture du maïs. Ils s’opposaient en cela à la vision linéaire du temps des blancs. D’ailleurs, James Seaver se plaint parfois des erreurs de datation que fait Mary : comme ils ne conçoivent pas le temps de la même façon, la

---

<sup>226</sup> « By his last will he gave all his property to his last wife, (Morilla) and her children, without providing in the least for the support of Lucy, or any of the other members of his family » (*the Narrative*, p76)

<sup>227</sup> « The man, as he entered the door, instantly sprang on the floor, for the purpose of defending himself and little family ; but Allen dispatched him at one blow. He then cut off his head and threw it bleeding into the bed with the terrified woman » (*the Narrative*, p76).

<sup>228</sup> « Oh our brother ! Alas ! He id dead –He has gone ; he will never return ! Friendless he died on the field of the slain, where his bones are yet lying unburied » (*the Narrative*, p20).

<sup>229</sup> « In the second summer of my living at Wiishto, I had a child at the time that the kernels of corn first appeared on the cob » (*the Narrative*, p29).

notion de date exacte leur est plutôt étrangère. Dans ce cycle sans fin de la culture du maïs, les femmes iroquoises ont une grande importance puisque ce sont elles qui le plantent, le ramassent et l'épluchent, activités qui se pratiquent en groupe. En fait, l'individu s'efface ici devant la notion de groupe ce qui se traduit dans le texte par l'effacement du « je » au profit du « nous » quand Mary raconte sa vie quotidienne parmi les indiens : « Sur les bords de l'Ohio nous n'avions pas de charrues ; pour planter ou sarcler, nous nous servions d'un petit instrument qui ressemblait à une houe munie d'un petit manche<sup>230</sup> » (le *Récit*, p79). Finalement, Seaver et Mary sont aussi indispensables l'un à l'autre que le son Chingachgook et Natty. En effet, sans Mary pas d'histoire à raconter, et sans Seaver, personne pour la transcrire et la publier. La relation entre les deux semble même plus équitable que celle qui unit Chingachgook et Natty : si Natty peut se passer de Chingachgook, Mary ne peut se passer de Seaver et vice et versa. En fait, on peut dire que le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* est, en tant que livre, la preuve flagrante du mélange des deux cultures. La transculturation s'accomplit au niveau du récit, mais aussi au niveau de la création et de la langue de l'ouvrage, chaque culture colonise l'autre en somme. Finalement le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* et le *Dernier des Mohicans* sont tous deux colonisés de l'intérieur par le monde indien, la transculturation est effective à tous les niveaux de nos deux œuvres. La seule différence réside dans le fait qu'elle est le fruit de l'affrontement des cultures et de la collision des voix entre Mary Jemison et James Seaver dans le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*, alors qu'elle découle d'une identification dans le *Dernier des Mohicans* : James Fenimore Cooper est le double de Natty Bumppo.

Au fond, ces deux récits font communiquer les mondes indiens et occidentaux censés pourtant être complètement hermétiques l'un à l'autre ; ils nous permettent de voir de l'autre côté du miroir et brisent en quelques sortes les clichés qu'ils construisent par ailleurs. Par exemple, si Magua est le parfait méchant d'un monde manichéen, il gagne en humanité et en profondeur à travers son désir de Cora et

---

<sup>230</sup> « We had no ploughs on the Ohio ; but performed the whole process of planting and hoeing with a small tool that resembled, in some respects, a hoe with a very short handle » (*the Narrative*, p31).

l'histoire de sa déchéance. Comme l'Alice de Lewis Carroll, le lecteur de nos deux ouvrages est finalement amené à voir au delà des apparences et des clichés. A ce titre, le rapprochement entre nos deux sujets d'étude et les livres de Lewis est intéressant car il nous fait passer de la littérature adulte à celle des enfants, ce qui correspond à la réception actuelle du *Dernier des Mohicans* et du *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*. En effet, c'est majoritairement dans des collections destinées aux enfants qu'ils sont aujourd'hui publiés.

## **D-Deux cents ans après la première publication.**

En fait, ces deux livres sont intégrés très tôt à la littérature jeunesse : en 1883, Andriolli illustre le *Dernier des Mohicans* qui est déjà devenu à cette époque un classique de la littérature pour enfants<sup>231</sup>. Quant au *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*, James Seaver le destine dès l'origine à l'éducation des enfants comme nous le montre son avant-propos : « Comme les ouvrages de cette sorte sont lus et regardés avec enthousiasme spécialement par les enfants, ils sont bien faits pour stimuler leur attention, former leur entendement et les perfectionner dans l'art de la lecture, ainsi avons-nous mis le plus grand soin à rendre le style facile, la langue compréhensible et la description naturelle » (le *Récit*, p28). Selon James Seaver donc, les livres pour enfants servent avant tout à les éduquer, il faut donc les leur rendre accessibles en simplifiant la langue et en les rendant attrayants. On comprend alors mieux pourquoi il s'est tellement ingénié à diaboliser les indiens et les traîtres à la nation, tout en faisant de Mary la parfaite héroïne sentimentale : la tâche de former les adultes bon patriotes de demain était entre ses mains. A ce titre il est intéressant de remarquer que les éditions actuelles du *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* ont censuré certains passages de l'ouvrage original. C'est le cas par exemple du récit des différents mariages et cruautés d'Ebenezer Allen. En effet, dans l'édition Casterman de cet ouvrage l'histoire s'arrête aux déboires d'Allen avec l'armée britannique pour avoir

---

<sup>231</sup> « By the end of the nineteenth century, Cooper had become a classic of children's literature in all nations dominated by Occidental culture ». Voir, DEKKER, George, et, McWILLIAMS, John (éds). Op. Cit. -p48.

interféré dans la politique indigène en coupant cours à un conflit. Autrement, dit, tous les passages qui font référence à sa polygamie, son absence de respect de la vie humaine ou de la propriété privée ont été supprimés. Ebenezer Allen n'apparaît donc plus comme un brigand assassin mais comme un aventurier un peu voyou mais tout à fait sympathique : « Il était accusé d'avoir porté le wampum aux Américains, mettant ainsi trop brusquement fin à la guerre<sup>232</sup> » (*Enlevée par les indiens*, p89). Par ailleurs, la plupart des références au déroulement des batailles de la guerre Révolutionnaire ont aussi disparus de l'édition jeunesse française, le récit de la bataille du fort Niagara au début du chapitre V a subi plusieurs coupures, le récit est beaucoup moins détaillé. Cela nous montre surtout que la société française du XX<sup>e</sup> siècle est beaucoup plus pacifique que celle des Etats Unis au XIX<sup>e</sup> siècle. Dans la seconde en effet, la guerre est une valeur, c'est elle qui détermine la place d'un homme dans la société, qui lui permet de faire ses preuves. Les enfants auxquels s'adresse James Seaver sont programmés pour être des guerriers et sont éduqués dans ce but, ce qui n'est plus le cas deux cents ans plus tard. Paradoxalement, l'éditeur français a conservé intact le récit de la mort des fils de Mary Jemison, et notamment le passage où le cadavre de John est retrouvé, de la cervelle plein les bras : « John revint un peu à lui, et tenta d'atteindre une vieille cabane qui se trouvait à proximité ; mais ils l'attrapèrent et lui tranchèrent la gorge d'un coup de hache et firent jaillir sa cervelle. Lorsqu'on le trouva, le contenu de son crâne gisait sur ses bras » (le *Récit*, p185 et *EPLI*, p135). La scène est très violente en plus d'être visuelle, on pourrait penser qu'elle impressionne plus les enfants que le récit des déviances d'Allen, et c'est pourtant ce dernier qui est censuré. La violence sociale est donc moins montrable aux enfants que la violence physique. D'autant plus que l'assassinat de John est présenté comme un juste châtement, ce dernier ayant tué ses propres frères. Finalement, cette adaptation française pour la jeunesse nous prouve surtout la plasticité du *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* qui

---

<sup>232</sup> JEMISON, Mary. *Enlevée par les indiens*. Tournai : Editions Casterman, 1995. – 147p. – (Romans Casterman Dix ans et plus). Les autres citations sont issues de la même édition et seront désormais notées : (EPLI, p89).

porte en lui tous les éléments nécessaires à son adaptation aux temps et aux mœurs, ce qui explique qu'il ait traversé les siècles sans éclipses de sa popularité. De fait, il y a eu une vingtaine d'éditions de cet ouvrage entre 1824 et 1918, et une vingtaine d'autres depuis 1969, tant aux Etats Unis qu'en Europe.

Le succès du *Dernier des Mohicans* ne s'est pas non plus démenti depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, traduit dans un nombre conséquent de langues tout de suite après sa publication, il a même eu des éditions russes. Par ailleurs, le triomphe du film de Michael Mann en 1995 a remis le livre de James Fenimore Cooper sur le devant de la scène. Toutefois, la plupart des éditions actuelles de ce roman sont dans les collections jeunesse. De fait si on va sur le site d'un célèbre vendeur de livres en lignes, sur les cinq éditions récentes de notre ouvrage, trois sont en rapport avec le monde de l'enfance : deux bandes dessinées et l'édition Folio junior qui reproduit d'ailleurs les gravures d'Andriolli. C'est donc majoritairement l'aspect visuel du livre qui est retenu de nos jours, d'ailleurs, le film de Michael Mann n'est que la sixième adaptation cinématographique du roman de James Fenimore Cooper. C'est cet aspect très visuel qui a sans doute fait du *Dernier des Mohicans* l'un des classiques de la littérature jeunesse. A ce titre, il est intéressant de remarquer que fort peu de choses ont été modifiées dans l'édition Folio Junior de cet ouvrage. Contrairement au *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*, l'histoire n'est jamais amputée. Par contre, certaines descriptions comme celle de Magua ou d'Uncas le sont en partie. Par exemple, dans la traduction datant du XIX<sup>e</sup> siècle de A.J.B. Dufauconpret, l'attitude de Magua est la suivante :

Quoique ses traits fussent dans un état de repos complet, et qu'il semblât regarder avec une antipathie stoïque la scène bruyante et animée qui se passait autour de lui, on remarquait en lui, au milieu de sa tranquillité, un air de fierté sombre fait pour attirer des yeux plus clairvoyants que ceux de l'homme qui le regardait avec un étonnement qu'il ne cherchait pas à cacher. (*LDM*, p453)

Alors que dans la traduction de George Berton, elle est décrite comme : « Tranquille, apathique, et presque indifférent à la scène qui l'entourait, il arborait pourtant un air



de fierté sombre, qui ne pouvait échapper à un observateur clairvoyant<sup>233</sup> » (*Le Dernier des Mohicans, édition folio junior*, p18). Autrement dit, Georges Berton a adapté le texte à des enfants en simplifiant la langue et en raccourcissant les phrases. D'ailleurs, de manière générale, si les textes « adultes » du roman diffèrent des éditions pour enfants, c'est essentiellement au niveau de la langue. Dans les éditions jeunesse elle va vers l'épuration et la clarté, le langage est moins imagé.

L'autre différence notable entre le texte d'origine de James Fenimore Cooper et notre adaptation française pour la jeunesse, c'est la fin. Non pas que Cora et Uncas survivent et se marient dans l'édition Folio Junior, mais le passage où l'on apprend le destin de leur histoire ainsi que ceux de Munro, Heyward, Alice et Natty est placé après le discours final de Tamenund, en guise d'épilogue. Dans le roman d'origine, le récit du destin des personnages se positionne entre le départ des blancs et l'enterrement d'Uncas. La fin de l'édition jeunesse met donc l'accent sur les personnages : le *Dernier des Mohicans*, c'est avant tout l'histoire des personnages qui y sont représentés. La fin d'origine, au contraire, met l'accent sur l'histoire du peuple Mohican : la fin du roman coïncide avec la chute du peuple amérindien. En d'autres termes, l'édition jeunesse conçoit le roman comme une boucle fermée sur elle-même alors que le texte du XIX<sup>e</sup> siècle s'ouvre sur une perspective historique et universelle, la fin des Mohicans et de la culture indigène.

Finalement, on peut dire que le *Récit de la vie de Mrs Jemison* traverse les siècles grâce à la puissance de l'histoire Mary. De fait, tous les changements introduits dans l'édition jeunesse de l'ouvrage ont pour effet de concentrer l'histoire sur la vie de Mary. La voix de Seaver disparaît ainsi quelque peu de cette édition pour enfant, d'ailleurs, c'est le nom de Mary Jemison qui figure sur la couverture à la place de l'auteur, c'est donc une autobiographie indienne à part entière. Les changements apportés au *Dernier des Mohicans* sont, somme toute, mineurs, ils ne font qu'adapter

---

<sup>233</sup> FENIMORE COOPER, James. *Le Dernier des Mohicans*. France : Gallimard jeunesse, 1998. -346p-. -(Folio junior).

la langue du texte à l'époque. L'ouvrage de James Fenimore Cooper apparaît donc moins adaptable, moins manipulable plutôt que celui de Mary Jemison. Malgré tout, le texte de Fenimore Cooper nous prouve sa plasticité par le nombre et la diversité que ses adaptateurs adoptent. Autrement dit, Le *Dernier des Mohicans* et le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* permettent de nombreuses adaptations, soit par leur forme soit par leur puissance figurative, ils ont certainement encore de beaux jours devant eux.

## Conclusion

En 1825, cela fait plus de trois cents ans que Christophe Colomb a découvert l'Amérique, deux cents ans que les pères pèlerins sont descendus du *Mayflower* et cent cinquante que William Penn a fondé Philadelphie. Entre temps, la France et l'Angleterre se sont déchirées pour la possession du continent. Mais si la couronne britannique l'a emportée, sa victoire n'a été que de courte durée, puisqu'à peine quelques années après, la république américaine est proclamée. L'histoire des Amériques, donc, c'est avant tout celle de la présence et de la colonisation des euro-américains sur le continent. Sauf, que ce n'est pas une terre vierge qu'a découvert Christophe Colomb, mais une terre peuplée, par des hommes. Des hommes qui possèdent leur propre culture, leurs propres croyances et leurs propres savoirs ; des hommes auxquels les colons vont se heurter. L'histoire des Etats Unis d'Amérique, c'est aussi celle d'une rencontre entre deux peuples diamétralement opposés qui vont se côtoyer, s'affronter et essayer de vivre l'un à côté de l'autre.

Le *Dernier des Mohicans* et le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*, chacun à leur façon, rendent bien compte de cette dualité de la culture américaine qui se voudrait uniquement blanche mais qui doit composer avec celle des premiers habitants du continent. Dans un souci ethnocentrique, James Fenimore Cooper et James Seaver définissent la frontière entre sauvagerie et civilisation d'après les valeurs de la société américaine de 1825. Frontière qui sépare radicalement les indiens du monde blanc, empêchant ainsi échange, mélange et compréhension. Du point de vue euro-américain, donc, le monde indien ne peut être que manichéen : les indigènes ne sont que des « noble sauvage » ou des sauvages tout court. Toutefois, dans nos ouvrages la culture indienne finit par échapper à ce schéma simpliste que James Fenimore Cooper et James Seaver tentent pourtant d'imposer. En effet, dans le *Dernier des Mohicans*, Magua et Uncas métamorphosés par l'amour qu'ils portent à Cora, retrouvent leur humanité. Le cas du *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison* est un peu différent, car les

personnages conservent leur humanité et leurs paradoxes en dépit des efforts de James Seaver pour les réduire aux clichés du « noble sauvage » ou du « sauvage sanguinaire ». En cela, le monde indien des deux récits se rapproche grandement de celui des blancs. Toutefois, malgré sa finesse, la frontière entre les deux civilisations reste quasiment infranchissable. En effet, Magua et Uncas ne survivent pas à la traversée et, Mary, une fois mariée à un indien, ne peut plus faire demi-tour et retrouver le monde de son enfance. En fait, à l'exception notable de Natty qui passe impunément d'un monde à l'autre, tous ceux qui tentent de franchir la frontière sont affectés négativement : les blancs comme Allen et Gurty, deviennent de véritables sauvages et les indiens comme les fils de Mary, se perdent eux-mêmes et s'autodétruisent. En fait, de manière générale, le monde représenté par James Fenimore Cooper et James Seaver, est un monde dominé par la sauvagerie : avec Uncas, c'est le dernier « noble sauvage » qui est mort, et l'introduction de l'alcool chez les Seneca n'a fait que renforcer les vices des indiens, les conduisant à s'entretuer. En d'autres termes, le monde des indiens est dans le *Dernier des Mohicans* et le *Récit de la vie de Mrs. Mary Jemison*, un monde condamné à disparaître et à laisser la place à la culture blanche. James Seaver et James Fenimore Cooper vont donc dans le sens de l'histoire, même si Fenimore Cooper, contrairement à Seaver, reconnaît la part de responsabilité des blancs dans la destruction du monde indien. En somme, ces deux ouvrages colonisent l'imaginaire du continent américain, comme les colons le font pour la terre. Toutefois, contrairement à la terre, les deux ouvrages sont colonisés en retour par la voix indienne. En effet, si Fenimore Cooper reconnaît « le péché originel de l'état américain », James Seaver n'absorbe pas complètement la voix de Mary Jemison, elle lui échappe, faisant du *Récit* une autobiographie amérindienne à part entière. C'est une colonisation réciproque.

## Bibliographie

### I Textes Littéraires

#### Sources primaires

FENIMORE COOPER, James. *Le Dernier des Mohicans et autres romans du cycle de Bas-de-Cuir*. Lonrai : Editions Omnibus, 2008. – 1856p.

FENIMORE COOPER, James. *Le Dernier des Mohicans*. France : Gallimard jeunesse, 1998. -346p-. –(Folio junior).

FENIMORE COOPER, James. *The Last of the Mohicans*. New York : Pockets Books, 2008. – 562p.-(Enriched Classic).

JEMISON, Mary. *Enlevée par les indiens*. Tournai : Editions Casterman, 1995. – 147p. – (Romans Casterman Dix ans et plus)

JEMISON, Mary. *Récit de la vie de Mrs Jemison enlevée par les Indiens en 1755 à l'âge de douze ans*. Mayenne : Editions Aubier Montaigne, 1978. -205p. – (Aubier/ Etranges Etrangers)

SEAVER, James E. *A Narrative of the life of Mrs. Mary Jemison*. New York: Syracuse University Press, 1990. -167p. –(The Iroquois and their neighbors).

#### Sources secondaires

BALZAC, Honoré de. *Les Chouans*. St-Amand. Editions GF-Flammarion, 1988. – 447p.

KIPLING, Rudyard. *Le Livre de la jungle, Le second livre de la jungle, La première apparition de Mowgli, Kim, Simple contes des collines, Fantômes et prodiges de l'Inde, Capitaine Courageux*. Ed. établie par Francis Lacassin. - Deuxième réimpression, Aylesbury : Editions Robert Laffont, 1991. – 1001p. – (Bouquins)

ROWLANDSON, Mary. *Sovereignty and goodness of God : Being a narrative of the captivity and restoration of Mrs. Mary Rowlandson*. 1675. <http://www.gutenberg.org>

TWAIN, Mark. « The Noble Red Man », *The Galaxy*, 1870.  
<http://xroads.virginia.edu/~hyper/hns/indians/noble.html>

## II Textes théoriques et critiques

### Ouvrages généraux

JACQUIN, Philippe. *Histoire des indiens d'Amérique du Nord*. Saint-Amand-Montrond : Payot, 1976.-226-.

NAMIAS, June. *White captives: Gender and ethnicity on the American frontier*. Chapel Hill: Editions U of North Carolina, 1998.

REZE, Michel. *The American west: history, myth and the national identity*. Paris : A. Colin, 1998. -190p.

RIESZ, Janos. « L'acculturation à rebours ». *Diogenes*, 1986, n°135, pp 50-64, 14p.

SIOUI, Georges E. *Pour une autohistoire amérindienne*. Cap-Saint-Ignace : Editions Les Presses de l'université Laval, 1989. -157p-

TODOROV, Tzvetan. *La Conquête de l'Amérique. La question de l'autre*. Lonrai : Editions du Seuil, 1982. -329p-. – (Points/Essais).

TROCME, Hélène, et, ROVET, Jeanine. *Naissance de l'Amérique moderne. XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*. Jouve : Hachette Supérieur, 1997. -255p-. –(Carré Histoire).

TURNER, Geoffrey. *LES INDIENS d'Amérique du Nord*. Paris : Editions Armand Colin, 1985. – 254p. – (Collection Civilisations)

VAN DER BEETS, Richard. *The Indian captivity narrative : An American genre*. New York : UP of America, 1984. -62p-.

### Ouvrages théoriques

BRUNEL, Pierre (éd). *Qu'est ce que la littérature comparée ?* Nancy : Editions Armand Colin, 1983. -172p - (Collection U)

GUYARD, Marius-François. *QUE SAIS-JE ? La Littérature comparée*. Vendôme : Editions Presses Universitaires de France, 1978. -127p- (Collection Encyclopédique, n°499)

### Etudes critiques

-Sur Mary Jemison :

BURNAHM, Michelle. « “However extravagant the pretension” Bivocalism and US Nation building in a Narrative of the Life of Mrs. Mary Jemison ». *Nineteenth-Century contexts*, Oct 2001, n°23, pp. 325-348.

KEITEL, Evelyne. «Captivity narratives and the power of horror: Eunice Williams and Mary Jemison, captives unredeemed». *1650-1850: Ideas, aesthetics and inquiries in the early modern era*, 2000, n°5, pp.275-297.

MESSEDER, John. « A Virtual secret of history ». *USA Today Magazine*, Jul 2008, n°137, pp. 20-22.

OAKES, Karen. «We planted, tended and harvested our corn: Gender, Ethnicity, and Transculturation in *A Narrative of the life of Mrs. Mary Jemison*». *Women and Language*, Spring 1995, volume18, n°1, pp. 45-51.

SCHECKEL, Susan Elizabeth. «Shifting boundaries: the poetics and politics of the American frontier, 1820-1850». *Dissertation Abstracts International*, Apr 1993, n°53.

TAWIL, Ezra F. «Domestic frontier romance, or, how the sentimental heroine became white». *Novel: a Forum on fiction*, 1998, n°32, pp. 99-124.

WALSH, Susan. «"With them was my home": Native American autobiography and *A Narrative of the life of Mrs. Mary Jemison*». *American Literature*, Mar 1992, n°64, pp. 49-71.

WYSS, Hilary E. «Captivity and conversion». *American Indian Quarterly*, Summer/Fall 1999, n°23, pp. 63-83.

-Sur James Fenimore Cooper:

BAREL-MOISAN, Claire. « Les Indiens de Fenimore Cooper : Lecture du *Dernier des Mohicans* ». *Romantisme : Revue du XIX<sup>e</sup> siècle*, 2005, n°130, pp. 55-65.

BRODIN, Pierre. *Les Maîtres de la littérature américaine : Irving, Cooper, Poe, Melville, Emerson, Thoreau, Hawthorne, Twain, Whitman, Henry James*. Paris : Horizons de France, 1948.

CLAVEL, Marcel. *A propos du centenaire de la mort de Fenimore Cooper et du congrès de Cooperstown de septembre 1951: a French tribute to James Fenimore Cooper*. Aix en Provence : Facultés des Lettres, 1956.



CLAVEL, Marcel. *Fenimore Cooper: sa vie et son oeuvre, la jeunesse (1789/1826)*. Aix-en-Provence : Impr. Universitaire de Provence, 1938.-695p-.

DEKKER, George, et, McWILLIAMS, John P (éds). *FENIMORE COOPER. The Critical heritage*. Chatham (UK): W&J Mackay Limited, 1973. -306p-.

FENIMORE COOPER, James. *Correspondence...* Ed. By his grandson. New Haven: Yale University Press, 1922.

RINGE, Donald A. *James Fenimore Cooper*. New York: Twayne Publishers, 1962.

SLOAN, Karen S. « Reterritorializing Cooper's marginalia in *The Last of the Mohicans*: Authorial commentary as rhetorical borderland». *ANQ*, Spring 2006, n°19, pp. 33-39.

SMITH, Lindsey Claire. « Cross-cultural hybridity in James Fenimore Cooper's the *Last of the Mohicans*». *ATQ*, Sep 2006, n°20, pp. 527-552.